connue en Espagne au VII^e^ s., mais que, à la différence de la parole humaine, la musique ne peut pas être décomposée selon les différents sons des lettres de l'alphabet (voir sur ce point B. SULLIVAN, « The Unwritable Sound of Music : The Origins and Implications of Isidore's Memorial Metaphor », *Viator*, 30, 1999, p. 1-13). En 21,6 la phrase *Mercurius... in neruos sonum strinxit* a pour source Tertullien, *De corona*, 8,2 (*Mercurius... neruos... in sonum strinxit*). La différence entre *stellae*, *sidera* et *astra* (59,1) et la définition des *sidera* (70,4) et des *signa* (70,22) ont une parenté évidente avec un autre texte d'Isidore : *Differentiae I*, 2 (495).

Jacques ELFASSI.

Histoire littéraire

François SPALTENSTEIN, *Commentaire des fragments dramatiques de Livius Andronicus* (Collection Latomus, vol. 318) : Bruxelles 2008, Éditions Latomus, 231 pages.

L'ouvrage de F. SPALTENSTEIN participe du regain d'intérêt que connaissent depuis une trentaine d'années les premières manifestations de la littérature latine. L'auteur y examine scrupuleusement tous les fragments du théâtre de Livius Andronicus, qu'ils soient nommément rapportés au poète ou seulement susceptibles de lui être attribués. F. SPALTENSTEIN s'appuie principalement sur le texte établi par E.H. WARMINGTON (*Remains of Old Latin II Livius, Naevius, Pacuvius, Accius*, Loeb Classical Library, Londres 1982) tout en émettant quelques réserves par rapport à cette édition (cf. p. 9-10). F. SPALTENSTEIN prend en effet en considération, pour chaque bribe de tragédie ou de comédie, les hypothèses émises dans des éditions commentées plus anciennes : celles de DEL RIO (1619), de F.M. BOTHE (1834), de O. RIBBECK (1^ère^ éd. *trag.* 1852 ; *com.* 1855 ; 2^e^ éd. *trag.* 1871 ; *com.* 1873 ; 3^e^ éd. *trag.* 1897 ; *com.* 1898) ; de KLOTZ (1835), de M. DÜNTZER (1874), de E. KLUSSMANN (1849), de L. MÜLLER (1885). Il tient compte aussi des observations formulées par des savants du XX^e^ siècle, tels LENCHANTIN DE GUBERNATIS (1937), Sc. MARIOTTI (1952), U. CARRATELLO (1979), A. TRAGLIA (1986). La lecture critique de toutes ces éditions a eu pour résultat fructueux la redécouverte de fragments écartés par O. RIBBECK ou E.H. WARMINGTON, signalés dans le livre de F. SPALTENSTEIN par un astérisque et inclus dans son étude. Malgré ces ajouts, F. SPALTENSTEIN considère que les vestiges des œuvres sauvés par des citateurs ne représentent qu'une part infime de la production théâtrale effective de Livius. Il mène ainsi une enquête serrée, en se fiant principalement aux témoignages des anciens, pour lui restituer le moindre lambeau de texte. Force lui est de constater néanmoins que plusieurs vers sont l'œuvre du poète nouveau Laevius et non du dramaturge Livius (cf. par exemple, p. 27). D'autre part, la tragédie *Ino* est à exclure, selon lui, du corpus livien (cf. p. 169 sq.), ce qui mériterait, semble-t-il, une nouvelle discussion. Intéressante, en revanche, et convaincante apparaît l'attribution d'un fragment du **Teuthras* à C. Iulius Caesar Strabo (cf. p. 130). Le réexamen scrupuleux de tous les *testimonia* touchant de près ou de loin le corpus livien a conduit F. SPALTENSTEIN à jeter, en outre, un éclairage nouveau sur les comédies de Livius Andronicus, celles dont la paternité n'est plus discutée, mais aussi celles de titre incertain ou certains fragments rattachés à des pièces de titre inconnu et qui donnent lieu à des parallèles suggestifs avec le théâtre de Plaute (cf. p. 194) ou de Térence (cf. p. 200 sq.). Pour l'interprétation des textes, la méthode est d'une rigueur sans faille. F. SPALTENSTEIN

adopte un rationalisme critique qui l'éloigne à la fois des explications jugées « romanesques » de la philologie germanique du siècle dernier et du « sentimentalisme patriotique » de certains savants de la Péninsule italienne. On lui saura gré, à cet égard, à F. Spaltenstein d'avoir adopté, pour trancher bon nombre de cas litigieux, le critère de la faisabilité scénique de certaines informations contenues dans le texte, comme par exemple pour le fragment 14 de l'*Aegisthus* (cf. p. 68 sq.) ou à propos de l'argument de l'*Equos Troianus* (cf. p. 97) ou encore pour l'élucidation des bribes de dialogue du *Tereus* (cf. p. 126 sq.).

Mais la minutie des analyses de détail n'empêche pas F. Spaltenstein — et c'est là un autre aspect de la richesse de son livre — d'aborder, à partir de cas particuliers, certains problèmes généraux de nature à renouveler notre approche de l'écriture théâtrale de Livius. Il revient ainsi sur la difficile question des sources des pièces latines du poète « fondateur » — le plus souvent indissociable de celle des titres retenus. On saluera à cet égard la grande prudence du commentateur vis-à-vis de l'éventuelle utilisation de modèles intermédiaires de l'époque hellénistique (cf. p. 28 à propos de l'*Aegisthus*). On appréciera, en outre, l'explication, dûment argumentée, des changements de titres correspondant à un glissement du rôle principal et à un bouleversement des habitudes esthétiques : l'*Aegisthus*, par exemple, attirant l'attention non plus sur le héros Agamemnon, mais sur son adversaire indigne. Une autre remarque très pertinente concerne la place du chœur dans les pièces de Livius et l'usage du *canticum* (cf. p. 44 et p. 98) : l'examen du frg. 7 de l'*Aegisthus* amène à conclure à la présence d'un chœur, dans cette pièce au moins, et l'analyse métrique des frg. 20 à 22 de l'*Equos Troianus*, trois vers crétiques d'après F. Leo, accrédite l'hypothèse de *cantica* composés par Livius. Plus largement, les analyses de F. Spaltenstein font apparaître que Livius a fait preuve, avant Ennius et avant Naevius, d'une grande maîtrise, voire d'une grande virtuosité en matière de métrique (cf. p. 147 où se trouve évoquée la capacité du poète à adapter des anapestes et des bacchées). Les observations afférentes à la langue théâtrale de Livius, encore en phase inchoative et antérieure à la distinction du style tragique et du langage de la comédie, se révèlent tout aussi suggestives : poète au sens étymologique du terme, créateur d'un « saint langage », Livius Andronicus n'a pu, selon F. Spaltenstein, tabler sur aucune tradition antérieure et les archaïsmes dont il use émanent directement de la langue de son temps (cf. p. 135) et ce, quand bien même d'aucuns (cf. p. 47) dénient au premier poète sorti de l'anonymat la primauté absolue. On regrettera simplement que F. Spaltenstein ait quelque peu minoré (cf. p. 46-47 et 204) le caractère sacré de certains termes du vocabulaire religieux, comme ceux du frg. 8 de l'*Aegisthus* (*Sollemnitusque deo litat laudem et lubens*) ou ceux du frg. III d'une comédie de titre inconnu où pourrait se trouver le premier emploi (non signalé par R. Schilling dans son étude « *Sacrum et profanum* : essai d'interprétation », *Latomus* 30, 1971, p. 953-969 = *Rites, cultes, dieux de Rome*, Paris 1979, p. 54-70) des notions antithétiques *sacrum* et *profanum*, si représentatives du sentiment religieux à Rome. Il ressort cependant de plusieurs réflexions de F. Spaltenstein que Livius a fait un effort pour adapter ses pièces, avant Plaute, avant Ennius et avant Accius, à la mentalité romaine, notamment au goût du public latin pour les rituels sociaux, militaires ou cultuels (cf. p. 37) ou pour les débats politiques et idéologiques (cf. p. 33 à propos d'une discussion sur la tyrannie dans les frg. 12-13 de l'*Aegisthus*).

Ainsi le livre de F. Spaltenstein réunit-il les qualités d'une exégèse minutieuse, conduite pas à pas et, pour ainsi dire, exhaustive, et celles d'un ouvrage de synthèse qui ouvre de nouvelles perspectives sur le théâtre de Livius Andronicus et tend à faire de cet auteur un précurseur des poètes ultérieurs sur le plan thématique comme sur le plan formel. F. Spaltenstein nous offre en effet une étude très

documentée à partir d'une bibliographie récente et d'ouvrages de référence auxquels on pourrait cependant ajouter la somme philologique de P. Flobert sur *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, 1975, et, à propos du *Chorus Proserpinae* (cf. p. 179), le commentaire du même auteur de *Varron. La langue latine*, l. VI, CUF, Paris, 1985, p. 179, § 94 note 2, ainsi que le maître livre de J. Jouanna Sophocle, Paris, 2007, pour affiner certains parallèles avec des pièces conservées ou des fragments du poète grec et compléter les remarques sur la mise en scène des tragédies. Si la bibliographie n'est pas reprise en fin de volume on y trouvera en revanche des *indices* fort utiles, l'un sur les termes latins objets du commentaire, le second sur les thèmes abordés dans les fragments, le troisième d'ordre technique et méthodologique, le quatrième sur les auteurs anciens cités (à l'exception toutefois des fragments liviens étudiés dans l'ouvrage), le dernier renvoyant aux auteurs modernes et complétant la rubrique « sigles et abréviations » des pages 15 et 16. Fruit d'une méthode éprouvée et d'une grande pratique des textes — comme le montre aussi le recul de l'auteur par rapport aux lemmes introducteurs des citations — le *Commentaire des fragments dramatiques* de Livius Andronicus par F. Spaltenstein pourrait donner lieu, indubitablement, à une traduction française des textes sauvés ainsi qu'à une nouvelle monographie sur l'auteur. En attendant, le présent volume rendra aux philologues et aux historiens de la littérature latine les plus signalés services et leur offrira un panorama appréciable de l'ensemble de l'œuvre théâtrale de Livius Andronicus.

Aude Lehmann.

Cesare Questa, *La metrica di Plauto e di Terenzio* : Urbino, QuattroVenti, 2007, xiii-550 pages.

C. Questa avait déjà donné une *Introduzione alla metrica di Plauto*, maintes fois rééditée. Son nouvel ouvrage, sensiblement plus fouillé, englobe les données de Térence. Après une introduction qui rappelle brièvement la spécificité métrique de la *palliata* ainsi que les difficultés dues aux incertitudes introduites par la tradition manuscrite, et affirme le caractère purement quantitatif d'une versification que ne pouvait affecter un accent qui n'était que mélodique, le livre se divise logiquement en deux parties consacrées l'une à la prosodie, l'autre à la métrique.

Pour la prosodie, sont d'abord rappelés les faits de conservation des quantités d'origine pour les finales en *–a/e/it*, *-a/e/or*, *-al*, constants chez Plaute, incertains chez Térence, puis la chute possible mais jamais obligatoire de phonèmes finaux faibles tels que *–d*, *-s*, *-e* bref. Un troisième chapitre décrit avec minutie les faits d'aphérèse, de syncope, d'épenthèse et rappelle brièvement que les consonnes muettes suivies de liquides ne font jamais position dans la *palliata*. C. Questa relève ensuite les particularités morphologiques de la langue de Plaute et de Térence affectant la prosodie, avec de nombreuses observations importantes. Suit un long chapitre (p. 85-151) sur la *correptio iambica*, dont l'auteur rappelle d'abord les règles générales (la séquence iambique forme un seul élément de pied ; la *brevianda* ne doit pas porter l'accent, la *brevis* et la *brevianda* doivent appartenir au même mot, sauf si la *brevis* est un monosyllabe) et les exceptions à ces règles dont certaines rendent les vers suspects ; une typologie classe et étudie les abrègements iambiques selon qu'ils concernent des mots de deux ou de trois ou de plus de trois syllabes ou encore des groupes de mots (dans lesquels des enclitiques occasionnent des déplacements d'accent) ; en conclusion C. Questa reprend à son compte une hypothèse énoncée d'abord par M. Bettini, « La *correptio* iambica,

Metrica e linguistica » *(Atti del colloquio : Urbino 3-6 X 1990*), p. 390-391 : seul l'abrègement des dissyllabes iambiques serait un phénomène linguistique, donc un véritable abrègement, les autres cas ne seraient qu'une « licence métrique » — il eût peut-être convenu d'éclaircir ce concept de licence métrique, je crains que l'on ne parle là pour ne rien dire. Un sixième chapitre étudie les abrègements par enclise, essentiellement avant *quidem* et *quis*. Enfin C. Questa traite des rencontres de voyelles, soit à l'intérieur des mots soit de d'un mot à l'autre, les faits étant répartis en trois sections : les synizèses et synalèphes ; *vocalis ante uocalem breuis est* ; le hiatus. Pour la première catégorie, l'auteur précise que la syllabe en élision ne pouvait pas disparaître totalement et que son annulation dans la scansion ne signifiait pas qu'elle n'était pas prononcée du tout. C'était la conclusion de l'ouvrage de J. Soubiran, *L'élision dans la poésie latine*, Paris, 1966. Pourquoi donc C. Questa éprouve-t-il le besoin d'écrire, p. 182, que ce livre est « trop diffusé... dans lequel les parallèles, confrontations, comparaisons de tout genre risquent parfois d'abasourdir le lecteur » ? Est-ce à dire que donner l'état de la question aussi complet que possible, établir le dossier de tous les documents pertinents, évaluer ce que chacun de ceux-ci apporte dans un sens ou dans l'autre est absolument à proscrire ? La pratique scientifique de C. Questa vaut pourtant mieux que ce qu'impliqueraient ses mauvaises remarques polémiques. Et pourtant, sur ce point, la position que C. Questa et J. Soubiran, d'accord entre eux, partagent avec des prédécesseurs serait bénéfique si elle pouvait faire disparaître la coutume scolaire qui fait lire la poésie latine en omettant les synalèphes, donc en la rendant inintelligible et cacophonique.

Après une introduction qui énumère ou définit les cinq sortes d'éléments constitutifs des pieds, les diverses sortes de vers utilisés dans la poésie dramatique républicaine, les normes qui régissent la versification, la partie consacrée à la métrique étudie d'abord les normes, classées en normes de premier ordre (de Ritschl, de Hermann-Lachmann...) et de second ordre (de Jakobsohn ou autres), en second lieu, les types de versification. Le cadre de ce compte-rendu ne permet guère d'entrer dans les détails. L'auteur constate et décrit les faits en alliant la précision à la clarté, rend comte de la raison d'être des normes qui se résume essentiellement à la nécessité de ne pas compromettre le rythme quantitatif ; il fait en même temps l'historique des questions. Plus encore que les autres, les chapitres portant sur les *cantica*, dont C. Questa peut être reconnu comme le meilleur spécialiste, bénéficient de sa science.

Le volume se termine par une ample bibliographie et plusieurs *indices* : index très utile des textes cités ; index des auteurs modernes où l'on s'étonne de ne pas voir certains érudits pourtant souvent nommés dans l'ouvrage ; index des choses notables, un peu indigent.

Jean Christian Dumont.

D. M. Dutsch, *Feminine Discourse in Roman Comedy. On Echoes and Voices* : Oxford, Oxford University Press, 2008, 278 pages.

L'ouvrage de D. M. Dutsch appartient aux « gender studies », et résulte de l'engouement critique actuel pour la caractérisation des personnages comiques par leur langage, et notamment leur différenciation sexuelle. Il semble ainsi s'inscrire dans la lignée de la récente étude de E. Karakasis (*Terence and the Language of Roman Comedy*, Cambridge University Press, 2005), de celle de R. López Gregoris (*El amor en la comedia latina. Análisis lexico y semántico*, Madrid, 2002), et

des thèses respectives de M. E. Gilleland (*Linguistic Differenciation of Character Type and Sex in the Comedies of Plautus and Terence*, diss. University of Virginia, Charlottesville, 1979) et C. Filoche (*La caractérisation par le langage des personnages de la comédie plautinienne*, Université de Paris X, 2004), entre autres publications que nous mentionnerons ultérieurement. L'auteur s'inspire explicitement du commentaire de Donat aux comédies de Térence, dont plus personne n'ignore les remarques sur les *blandimenta* typiquement féminins, et des théories de J. Butler (*Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge, 1990), sur les liens entre le comique et l'identité, et sur l'utilisation par les personnages masculins d'un discours prétendument féminin.

Le chapitre 1 (p. 1-48) constitue une introduction où D. M. Dutsch expose et définit sa démarche théorique : d'abord par le biais d'un état de la question (p. 4-12) à la fois littéraire (enrichi par l'apport de la statistique) et ethnographique, sur les implications culturelles et sociales de la différenciation des genres ; puis directement par la définition de notions clefs et l'aveu de diverses apories (p. 12-18) ; enfin par l'analyse stylistique approfondie d'extraits choisis (p. 18-40). Dans cette perspective, elle entreprend notamment de lire Térence au regard de Donat (p. 18-24), de rapprocher Térence et Plaute (p. 24-30), pour finir par comparer prudemment entre eux différents passages plautiniens (p. 30-40).

Le chapitre 2, intitulé « Plautus' Pharmacy », comporte une première partie sur les *blandimenta* qui constitue, à mon sens, l'un des points forts de l'ouvrage. L'auteur y reprend, certes, des analyses maintes fois répétées (*cf. supra* Karakasis *et alii*, et J. N. Adams, « Female speech in Latin comedy », *Antichthon* 18, 1984, p. 43-77) sur les modalisateurs (*amabo*, p. 50) et les apostrophes intimes (*mi*, *mea*, p. 53), mais prouve, contre toute attente, que ces marqueurs traditionnellement ressentis comme spécifiquement féminins sont également employés par des personnages masculins dans certains contextes : en définitive, ce sont donc moins les mots qui déterminent les genres que la situation du discours et les circonstances de leur énonciation. En revanche, dans la seconde partie du chapitre (p. 63 *sqq.*), D. M. Dutsch se fourvoie en voulant rapprocher ces *blanditia* de pratiques magiques concrètes. Loin d'interroger les notions de parole poétique et de parole magique, l'auteur sort du domaine du langage figuré, auquel appartient la comparaison éculée entre séduction et sorcellerie, et légitime le rapprochement indu qu'elle effectue entre les *blanda uerba* plautiniens et les philtres d'amours par des exemples qui manquent globalement de pertinence. En revanche, D. M. Dutsch fait une trop brève allusion à la rhétorique de la persuasion (p. 85 *sqq.*), qui aurait sans doute mérité d'être approfondie au moins autant, sinon davantage, que la question magique. Cette dernière mériterait en outre un recadrage chronologique dans l'histoire littéraire, tel que l'ont réalisé A.-M. Tupet (*La magie dans la poésie latine : des origines au siècle d'Auguste*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, 2e partie) et G. Fritz (*La magie dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, Poche Pluriel, 1997).

« Of Pain and Laughter », le troisième chapitre, s'ouvre sur une courte synthèse théorique récapitulant les *loci* traitant du rire et de la douleur (p. 92-96). L'auteur utilise ensuite la statistique pour différencier l'expression de la douleur en fonction du genre des personnages ; sont ainsi analysés les emplois des verbes *flere* et *plorare* (tableau p. 97), des interjections *au*, *ei*, *eheu*, *heu* et *ah* (tableaux p. 102-103, excluant *uae* de façon discutable), des couples morphologiques *dolor/dolere*, *cruciatus/cruciare* (tableaux p. 107-108), de l'adjectif *miser* (tableau p. 109). La démarche empirique, pour ce qu'elle vaut, eût mérité au moins une méthode, sinon une justification. Plaute et Térence se trouvent ainsi juxtaposés sans qu'il en soit

tiré de conclusions. La réflexion s'organise en deux temps, comme au chapitre précédent, où l'étude du discours suit celle du langage, mais les conclusions judicieuses qui en avaient été tirées auraient dû prémunir l'auteur contre la réitération d'un procédé répétitif et de peu d'intérêt, puisque D. M. Dutsch reprend, dans sa première partie, quelques tableaux déjà publiés par ses prédécesseurs. Ces travaux, en particulier ceux de M. E. Gilleland et J. N. Adams (*op. cit.*), mais aussi ceux de S. Lilja (« Terms of Abuse in Roman Comedy », *Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia, Annales Academiae scientiarum fennicae*, ser. B, 141,3, 1965), avaient le mérite de présenter des tableaux de synthèse à partir de relevés exhaustifs, motivés et justifiés, fournis aux lecteurs pour appréciation. Or, pour ce qui concerne les tableaux élaborés par l'auteur elle-même, D. M. Dutsch reconnaît complaisamment avoir utilisé le programme d'interrogation de textes *Pandora*, ne livre pas ses relevés, mais seulement des chiffres, *a fortiori* non justifiés, et dont il est alors légitime de douter. Le chapitre se poursuit bientôt par de nouvelles références à Cicéron (p. 140), pour aboutir à des conclusions, certes, convaincantes, mais qui enrichissent assez peu celles que l'on connaissait déjà grâce aux travaux cités ci-dessus.

Dans le chapitre 4, « (Wo)men of Bacchus », D. M. Dutsch abandonne l'étude du langage pour celle du contexte socio-culturel. Elle s'intéresse essentiellement à la notion de mesure, désignée comme une prérogative masculine chez les Romains, la transgression étant définie comme intrinsèquement féminine. Cette conception romaine subirait une altération dans la pratique théâtrale, car les rôles féminins y sont joués par des acteurs masculins, du moins à l'époque plautinienne (ce qu'il eût peut-être fallu préciser). La réflexion de l'auteur s'organise en deux parties : la première est consacrée au traitement paradoxal du thème du *modus* à travers les exemples d'Alcmène (fidèle adultère dans l'*Amphitryon*, p. 153) et d'Adelphasie (chaste prostituée dans le *Poenulus*, p. 156) ; la seconde tente d'en étudier le fond socio-culturel et le rapporte à Pythagore (p. 162), Caton (p. 164), Tite-Live et le scandale des Bacchanales (p. 168), en accordant une attention particulière à la transgression des genres, pour tenter de mettre en lumière les liens qui uniraient les acteurs au culte de Bacchus. L'auteur cite notamment nombre d'allusions plautiniennes à ce culte, et les lit comme des métaphores témoignant de la mise en abîme du théâtre (p. 173 *sqq.*). Le chapitre 5, « Father Tongue, Mother Tongue », revient sur le matériel critique que nous ont légué les Anciens sur la question des genres, afin de discuter l'exclusion des voix féminines du discours « classique » (p. 186) sur le langage : Donat (p. 188 *sqq.*) et Cicéron (p. 194 *sqq.*) sont donc de nouveau convoqués, peut-être à titre complémentaire par rapport aux chapitres précédents. Ils sont suivis par Quintilien (p. 202 *sqq.*), Plutarque (p. 204), Aristote (p. 205 *sqq.*) et Platon (p. 209-227), dont le concept de *chôra* est alors longuement analysé, sans pour autant enrichir l'importante littérature savante existant déjà sur la question.

L'épilogue (p. 228-231) résonne comme la synthèse de chapitres dont le fil argumentatif a pu parfois échapper au lecteur. La comédie romaine y est présentée comme un espace féminin par excellence, car ambivalent, et où l'altérité consisterait à faire jouer par des hommes des rôles de femmes. Leur langage stéréotypé serait une conséquence de ce prisme déformant, mais n'empêcherait pas la transgression, par l'emprunt du discours d'un genre par l'autre. La conclusion de D. M. Dutsch se résume à l'attribution de ces échos à l'*imitation* de voix féminines *réelles* (en référence à Platon), et non à leurs caricatures imaginées par des dramaturges masculins. En dernière analyse, et selon l'auteur, l'homme doit se comprendre, dans la comédie romaine, comme un miroir, quoique grossissant, de la femme dans la société romaine. Bien qu'il puisse regretter le désordre relatif du plan général et la progression parfois erratique de l'argumentation, le lecteur retiendra

surtout de l'ouvrage de D. M. Dutsch la richesse des extraits plautiniens et térentiens étudiés, tant par leur nombre que par la finesse détaillée des analyses stylistiques. Le recours efficace, quoique déjà vu, à la statistique semble opportun, mais gagnerait en pertinence par l'emploi d'une démarche d'analyse harmonisée et plus rigoureuse ; cette méthode mériterait en outre d'être explicitée et légitimée. Le reste de l'argumentation semble moins convaincant, malgré la densité des études proposées et leur documentation approfondie, notamment sur les Bacchanales ou la *chôra*.

Christina Filoche.

Lecturae Plautinae Sarsinates. XI, Mercator (Sarsina, 29 settembre 2007) a cura di Renato Rafaelli e Alba Tontini : Urbino, QuattroVenti, 2008, 117 pages.

Après les *Ménechmes*, l'ordre alphabétique a fait porter en 2007 les *Lecturae Plautinae* de Sarsina sur le *Mercator* : trois études sur la pièce elle-même, deux sur des comédies de la Renaissance italienne qu'elle a inspirées. B. Dunsch, « Le commerçant en scène : thèmes et motifs mercantiles dans le *Mercator* plautinien et dans l'*Emporos* de Philémon », montre que, dans la Νέα et sans doute dès la Μέση, le commerçant est devenu un personnage stéréotypé du répertoire comique. Le *Mercator* est riche en vocabulaire appartenant au champ sémantique du commerce maritime, mais, de plus, les deux personnages antagonistes, le père et le fils (on se demande lequel des deux est le *mercator*) sont continuellement présentés avec une conduite de marchands. La fille qui est l'objet de leur dispute, Pasicompsa, elle-même a été achetée et n'est qu'un objet de commerce : B. Dunsch a omis de noter qu'elle et son jeune amant ont échangé un serment de fidélité mutuelle, ce qui contredit cette affirmation. B. Dunsch juge que Plaute est resté très proche de la pièce de Philémon : il a raison de refuser les constructions délirantes d'E. Lefebvre, mais les arguments qu'il donne ne valent pas grand-chose : il se peut que les termes commerciaux et les métaphores maritimes soient fréquents dans toutes les pièces plautiniennes imitées de Philémon, mais on les trouve également dans d'autres : Mnésiloque et Nicobule des *Bacchides* sont aussi des *mercatores*. G. Mazzoli, « Les *uitia* de l'amour et leurs *sodales* », étudie les vers 19 à 38 du prologue, qui énumèrent quelque vingt-six inconvénients de l'amour. Ce texte a été l'objet d'innombrables commentaires et propositions de correction de la part des érudits du XIX^e^ siècle et le problème de l'originalité plautinienne par rapport à Philémon s'est posé, problème sur lequel G. Mazzoli s'interroge également, aussi oiseuse que soit la question : quand l'érudition cessera-t-elle de comparer ce que l'on a avec ce que l'on n'a pas, le latin avec le modèle grec reconstruit de façon totalement imaginaire ? G. Mazzoli montre aussi l'« organicità » de ce passage du prologue dans lequel plus d'un des *uitia* mentionnés annonce avec précision l'une des scènes du corps de la pièce. R. Rafaelli, « Songes littéraires et songes théâtraux » analyse d'abord les mécanismes de l'avertissement donné par les dieux grâce au songe dans l'épisode ovidien de la métamorphose d'Alcyon. Il passe au rêve de Démiphon, vers 225-251, souvent comparé à celui de Démonès dans le *Rudens*, et souligne les différences liées au contexte. A. Tontini, « L'*Emporia* de Tito Livio Frulovisi », relève les réminiscences plautinienne dans une comédie latine jouée en 1432 ou 1433. R. M. Danese, « La *Stiava* de Giovanni Maria Cecchi » analyse comment une comédie jouée vers le milieu du XVI^e^ siècle et publiée en 1550 suit l'intrigue du *Mercator* en la plaçant à l'époque contemporaine.

Jean Christian Dumont.

F. Biville, E. Plantade, D. Vallat (éds.), *« Les vers du plus nul des poètes… ». Nouvelles recherches sur les* Priapées : Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008, 200 pages.

Ce volume d'actes réunit les neuf contributions d'une journée d'études organisée à l'Université de Lyon II en novembre 2005 par la dynamique équipe *Romanitas* dirigée par F. Biville. Cette initiative prend son origine dans les intérêts convergents de deux de ses membres respectivement spécialistes de Catulle et de Martial, E. Plantade et D. Vallat, auxquels se sont agrégés d'autres jeunes chercheurs (M.-K. Lhommé, E. Prioux) dont l'approche spécifique a donné à ce recueil une dimension interdisciplinaire ; l'invitation de spécialistes mondialement reconnus de la littérature épigrammatique latine (L Callebat, M. Citroni, M. de Miguel Mora, L. Chappuis Sandoz, R. Höschele, M. Dubuisson) a conféré à la journée d'études une portée qui fait de ce volume d'actes un jalon absolument fondamental dans la connaissance de ce texte marginal et énigmatique de la littérature latine. L'intérêt de ce recueil, outre la richesse des communications présentées, réside en effet dans son unité d'inspiration. S'appuyant pour l'essentiel sur les analyses de V. Buchheit (*Studium zum Corpus Priapeorum*, Münich, 1962) qu'elles prolongent en les confirmant ou en les nuançant, toutes les contributions convergent sur un certain nombre de conclusions qui renouvellent et/ou précisent l'idée que l'on peut se faire des intentions littéraires ayant présidé à l'élaboration des *Priapées* :

— comme œuvre unitaire tout d'abord. L'idée d'un assemblage disparate de pièces d'auteurs différents est démentie par les études minutieuses de la structuration du recueil et des effets d'échos internes.

— comme œuvre de nature profondément « littéraire » et de haute culture. La dimension populaire, religieuse et quasi épigraphique de ces poèmes parfois mise en avant par certains critiques ressort nettement minorée de ces analyses, qui montrent bien un usage « au second degré » des références cultuelles dans un contexte de jeu littéraire où les allusions intertextuelles (Catulle, Martial, Ovide) jouent un rôle fondamental. Une stratégie allusive qui implique (et c'est aussi l'un des acquis de cet ouvrage) une datation du recueil postérieure à Martial.

— comme œuvre métapoétique d'une grande subtilité enfin, dans laquelle le jeu sur la fausse *rusticitas* alliée à la virtuosité poétique et l'usage de certains réseaux métaphoriques issus du discours poétique alexandrin prennent une valeur de manifeste programmatique. Une lecture métalittéraire qui, soulignons-le, n'est pas une concession à une mode interprétative du moment à coups d'allégorhèse gratuite et arbitraire, mais qui est soigneusement argumentée et étayée au fil des communications.

Telles sont donc les lignes de force qui se dégagent des neuf contributions, réparties en quatre ensembles :

I. Prolégomènes : L. Callebat, « Les *Priapées* : éléments d'une problématique » (aperçu synthétique par l'éditeur de la CUF sur les éditions antérieures, la nature générique du recueil et ses principaux traits stylistiques).

II. La construction du *libellus* : M. Citroni, « Les proèmes des *Priapées* et le problème de la datation du recueil » (argumentation en faveur d'une datation post-martialienne à partir d'une analyse systématique des poèmes à fonction proémiale) ; R. Höschele, « Priape mis en abyme, ou comment clore le

recueil » (étude structurelle, thématique et métalittéraire des derniers poèmes du recueil).

III. Poétique des *Priapées* : D. Vallat, « épigramme et *uariatio* : Priape et le cycle des dieux (*Pr.* 9, 20, 36, 39, 75) » (démonstration de l'unité du recueil par les effets d'échos internes avec variations qui structurent un ensemble de poèmes réunis par l'unité de sujet) ; C. de Miguel Mora, « Catulo en los *Carmina Priapea* » (étude des modes de présence de Catulle dans les *Priapées*, de la réminiscence verbale à l'allusion métalittéraire) ; E. Plantade, « *Priapus gloriosus* : poétique d'un discours compensatoire » (étude métalittéraire et métrique des modalités du « discours compensatoire » et de la « poétique de la gloriole » qui fondent et compensent à la fois une forme d'autodérision) ; L. Chappuis Sandoz, « *P dico* : les lettres et la chose (*Pr.* 7, 54, 67) » (enquête sur les usages métapoétiques de l'obscénité).

IV. Priape en transversal : M.-K. Lhommé, « Constructions cultuelles dans les *Priapées* » (investigation sur le thème de l'offrande cultuelle et sur le recyclage à finalité ludique d'éléments religieux hétérogènes) ; E. Prioux, « Priape face à la tradition du discours critique alexandrin » (mise en évidence d'un discours métapoétique sous-jacent d'ascendance alexandrine à partir de l'antithèse métaphorique *semnotès/leptotès*).

A l'intérêt scientifique intrinsèque des communications présentées s'ajoute une présentation matérielle impeccable, agréable et très commode. Pour la bibliographie, les éditeurs ont pris le parti le plus intelligent qui se puisse concevoir : chaque article est suivi de sa propre bibliographie (au diable les grandes bibliographies « fourre-tout » à l'anglo-saxonne !), mais une « bibliographie essentielle » strictement limitée aux éditions et études des *Priapées* figure à la fin du recueil. Si l'on ajoute les riches et précieux index (des auteurs cités, des noms propres et des notions fondamentales), on voit qu'on a là un ouvrage aussi exemplaire sur la forme que fondamental sur le fond. Encore bravo aux éditeurs et à l'équipe *Romanitas* pour ce beau travail !

François Ripoll.

Sandra Romano Martìn, *El topico grecolatino del concilio de los dioses* (Spudasmata 125) : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2009, 464 pages.

La riche et volumineuse thèse de S. Romano Martìn présente d'emblée un double mérite. Tout d'abord, elle s'incrit dans la catégorie assez peu représentée des études de thématique littéraire centrées sur le genre épique. D'autre part, l'auteur a eu le courage de s'attaquer à un corpus embrassant l'ensemble de la littérature grecque et latine de l'époque archaïque à la fin de l'époque classique, en se dotant pour cela d'une information actualisée fondée sur une bibliographie récente pour chacun des éléments de leur corpus, et en prenant la peine de confronter et de discuter les interprétations antagonistes au lieu de s'en tenir à une vulgate plus ou moins datée. Cette thèse a en fait pour sujet un motif littéraire issu de l'épopée et majoritairement associé à celle-ci, mais présent aussi dans de nombreux autres genres poétiques : celui de l'assemblée des dieux. Le sujet a été peu étudié pour lui-même jusqu'ici, ce qui fait la nouveauté de ce travail. Partant de l'épopée homérique, l'auteur envisage de façon exhaustive et systématique les occurrences de ce motif dans un vaste corpus qui va d'Homère à Lucien en passant par les

Hymnes Homériques, Hésiode, Stésichore, Pindare, Euripide, la *Batrachomiomachie*, Euphron, Naevius, Ennius, Lucilius, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Sénèque, Silius Italicus, Valérius Flaccus, Stace et Apulée. Le plan est donc strictement chronologique, mais les axes problématques et les lignes de force qui se détachent au fil de l'étude donnent à cet ouvrage la force démonstrative d'une véritable thèse. L'enquête commence par une étude approfondie des scènes homériques d'assemblées des dieux, motif dont S. Romano Martìn situe l'origine dans la littérature du Proche-Orient ancien plutôt que dans une transposition des assemblées humaines du monde homérique ou de la société mycénienne. Elle dégage de cet ensemble de textes un structure unitaire en cinq mouvements (présentation/ exposition du problème/moment central/solution du problème/conclusion) que l'on retrouvera globalement inchangée dans toutes les autres occurrences du motif au fil des récritures ultérieures. La suite de l'ouvrage examine les variations sur ce thème chez les poètes grecs et latins, et les évolutions du *topos* au fil du temps : c'est ainsi que la fonction de la scène tend à s'élargir d'un débat sur le sort individuel d'un héros à une discussion dont l'enjeu est l'avenir de la collectivité ; en outre, avec la poésie satirique latine (le rôle de Lucilius paraît fondateur de ce point de vue), le motif se charge de colorations politiques, ouvrant la voie à un jeu de correspondances allusives entre la société divine et la situation politique contemporaine que l'on retrouvera notamment chez Ovide. L'un des principaux intérêts de cet ouvrage réside en outre dans le fait que l'auteur ne se borne pas à étudier méthodiquement les scènes d'assemblées divines dans les textes que nous avons conservés (en en précisant bien chaque fois les sources et modèles, la structure et la fonction), mais se livre à une « traque » minutieuse des occurrences possibles du motif dans les œuvres fragmentaires où une telle scène a dû figurer, mais est aujourd'hui perdue (ou ne subsiste qu'à l'état de fragments) ; les chapitres sur Stésichore, Naevius et Cicéron sont bien représentatifs de cette démarche. Les reconstructions que propose S. Romano Martìn, fondées sur des vraisemblances, restent certes des hypothèses, mais sont soigneusement étayées et globalement convaincantes ; elles fondent du reste une bonne part de la nouveauté de cette étude. Les critiques que l'on pourrait formuler à l'encontre de cet ouvrage ne sont que les revers de ses qualités : c'est ainsi que les redites découlent presque inévitablement de l'intention d'exhaustivité, les paraphrases d'une volonté de clarté pédagogique, et la prudence interprétative d'un souci d'objectivité. C'est un travail de « philologie à l'ancienne » au meilleur sens du terme : rigoureux et solide, sans paillettes ni faux semblants. Une riche bibliographie et un index général complètent l'ensemble (il manque peut-être un index des passages étudiés). Au total, un ouvrage ambitieux pour lequel l'auteur s'est donné les moyens de ses ambitions, et qui constituera une référence durable et indispensable pour une approche synthétique du genre épique ainsi que pour l'étude de certains des auteurs du corpus.

François Ripoll.

Amanda Kolson Hurley, *Catullus* : Londres, Bristol Classical Press (coll. *Ancients in action*), 2004, 158 pages.

Comme les autres ouvrages de la collection, ce petit livre, assez agréable à lire, se présente sous la forme d'un itinéraire à travers quelques-uns des principaux thèmes de la poésie de Catulle. Conçu plutôt comme une introduction à la lecture de l'œuvre à l'usage d'un public anglo-saxon cultivé, il ne s'adresse nullement aux spécialistes et les textes ne sont cités qu'en anglais. On y chercherait en vain une mise au point sur les derniers états de la recherche ou une bibliographie fouillée (là

n'est pas le propos de l'auteur et les références bibliographiques occupent deux pages), mais certaines réflexions sont liées à des approches modernes comme les *gender studies*. Un chapitre est consacré à l'histoire des fictions biographiques successives élaborées selon les époques à travers la réception de l'œuvre. Les six autres chapitres abordent ensuite des questions de poétique, à travers les pièces 1 à 3, 5, 7 et 48, des aspects thématiques (ainsi, le chapitre 3, intitulé « Male friendship in Catullus » ; le chapitre 4, consacré à l'*otium*, au sexe et à la poésie ; le passage du seuil, dans le chapitre 5, qui met en rapport le thème de l'épithalame, les poèmes 61 et 62 et l'histoire d'Attis, le poème 63) ; le chapitre 6 (« The artiste in a fallen world » est consacré au poème 64 et le chapitre 7 à la poésie élégiaque. Globalement, l'approche se veut pragmatique, utilisant les divers modes d'interprétation en fonction de leur adéquation pour la lecture de tel ou tel texte.

Jean-Christophe JOLIVET.

Emanuele NARDUCCI, *Cicerone, La parola e la politica*. Prefazione di Mario CITRONI : Bari, Editori Laterza (Storia e società), 2009, XVIII-450 pages.

Ce livre est un testament. Il était sur la table de travail d'E. NARDUCCI (E.N.), presque achevé, quand ce grand cicéronien nous a quittés prématurément en 2008, à 57 ans, si bien que les dernières pages (414-425), sur le *De officiis* et les *Philippiques*, ont été reprises, par les soins pieux de M. CITRONI, des pages correspondantes de son *Introduzione a Cicerone*, (1992) 2005[4].

L'ouvrage suit pas à pas, sur 26 chapitres de 25 pages chacun en moyenne, le destin de l'homme Cicéron et l'analyse de son œuvre, politique, rhétorique, littéraire, philosophique. La vie de Cicéron épouse presque exactement les limites de ce chaotique « siècle bref » qui, de la guerre sociale à Actium (91-31), a vu l'agonie et la mort de la République, et c'est l'examen de l'interaction entre l'homme et l'histoire qui donne tout son prix à l'enquête menée par l'auteur.

Le fil conducteur de cette somme monumentale est donc l'analyse des motivations de Cicéron. Là où la critique « momsénienne », représentée surtout par la philologie germanique et anglo-saxonne (encore que les travaux les plus récents d'A. LINTOTT, J. DUGAN, W. STROH... s'en éloignent), ne voit qu'opportunisme et flottement, E. N., dans la lignée, en Italie, d'E. LEPORE, E. GABBA, A. LA PENNA, M. MAFFII... et, en France, de G. BOISSIER, A. MICHEL, P. GRIMAL, C. NICOLET, J.-L. FERRARY, C. LÉVY..., est plus sensible aux connexions complexes entre les réalités politico-historiques de l'époque, le comportement de Cicéron et son œuvre écrite. Cela donne un livre fin, intelligent et en pleine sympathie avec son personnage. L'auteur excelle à entrer dans la pensée et les sentiments les plus intimes de Cicéron. Ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense, ce qu'il écrit, tout est remarquablement analysé par E. N.

L'ouvrage commence... par la fin : le récit de la mort de Cicéron dans les différentes sources, qui font ressortir le climat d'extrême violence de l'époque. Comment être un « doux » dans un siècle pareil ? Et surtout comment réussir en restant un « doux » ? L'évocation d'une famille déchirée entre pro-Italiens et pro-Romains, syllaniens et *populares*, permet de mieux comprendre la prudente expectative auquel Cicéron sera contraint dès sa prime jeunesse. Cette prudence va marquer toute la carrière de Cicéron ; il est facile de la critiquer, quand on ne mesure pas quels risques physiques, littéralement, encouraient les hommes de ces temps troublés. En réalité, ce qui provoque l'irritation ou la moquerie parfois, déjà de la part de ses contemporains, c'est la manière dont Cicéron a cherché trop

souvent, par vanité, à réécrire son propre passé en le parant des couleurs du courage ou à voiler le présent d'une apparence de... *prudentia*. E. N., malgré toute sa sympathie pour Cicéron, ne peut ignorer ces postures, qui commencent dès l'autointerprétation du *Pro Roscio Amerino* comme acte de résistance anti-syllanienne et se continuent jusqu'à la réinterprétation de son exil forcé en décision de suprême sagesse, en passant par la réécriture, qui n'était pas que littéraire, de ses discours et ses diverses ruses et « palinodies » (cf. p. 45 ; 51 ; 94 ; 103 ; 105 ; 139 ; 181 ; 235 ; 279 sq ; 384 sq).

En fait, autant, voire plus que dans l'analyse des comportements politiques de Cicéron, E. N. excelle dans l'examen des œuvres oratoires, littéraires et philosophiques de Cicéron. Les pages qu'il consacre à Cicéron épistolier ami d'Atticus (p. 218 sq), orateur et théoricien de la parole (p. 62 sq ; 99 sq ; 139 sq ; 163 sq ; 244 sq ; 263 sq ; 294 sq ; 324 sq ; 365 sq), promoteur d'une nouvelle éthique culturelle humaniste (p. 188 sq ; 271 sq ; 315 sq), penseur politique (p. 248 sq ; 328 sq) et philosophique (p. 389 sq) sont parmi les meilleures qu'il nous ait été donné de lire. Le portrait qui en ressort est celui d'un homme à la fois toujours inquiet de lui-même et de son image et perpétuellement attentif à l'autre, et notamment à la jeunesse, dont il voulait faire l'éducation, parce que, pensait-il, c'était la seule chance qu'avait la cité de se régénérer un jour, une fois la crise traversée.

L'ouvrage est servi par une bibliographie dense, qui va jusqu'en 2008. Tout au plus manquent quelques titres récents sur les *Verrines* et, pour les raisons susdites, sur les *Philippiques*, ainsi — chose plus surprenante — que le livre tonique de M. Fox, Cicero's Philosophy of History, Oxford, 2007. Un index des noms propres clôt l'ouvrage ; il faut regretter l'absence d'un index des passages cités (dans d'excellentes traductions personnelles) et commentés, et d'un tableau des principales dates de la vie de Cicéron confrontées à celles des événements contemporains.

L'approche « sympathique » adoptée par E.N. se révèle d'une richesse inouïe : l'auteur est si imprégné de sa connaissance en profondeur de Cicéron qu'il en est littéralement hanté et qu'on a le sentiment qu'il arrive à en sonder les reins, le cœur et le cerveau. Mais il ne faut pas celer que cette méthode a un inconvénient, auquel peu de « cicéroniens » italiens et français échappent : à force de tout comprendre de Cicéron, on prend le risque de tout excuser de lui et il en ressort un Cicéron presque en tous points exemplaire, dont la conduite et la pensée échappent pratiquement à la critique. Après d'autres, E. N. tombe parfois dans cette « cicéronolâtrie », qui lui fait absoudre certains comportements et jugements, dans la vie et dans la pensée de Cicéron, à la limite de la contorsion. Il ne s'agit pas de « juger » Cicéron, mais de reconnaître que, comme tout homme, il avait ses faiblesses. Cela dit, le mérite d'E. N. est d'avoir bien vu que la clé qui permet de comprendre Cicéron est le mot « modération », dont il ne dissimule pas les limites politiques (conservatisme associé à la conscience aiguë que son époque connaissait une mutation radicale) et sociales (indifférence ou méfiance à l'égard des basses couches de la société), et que le malheur de cet homme est d'avoir vécu en un temps où les rapports politiques et sociaux se polarisaient aux extrêmes, si bien que la ligne suivie et prônée par Cicéron était vouée à l'échec.

On regrette d'autant plus l'inachèvement de cet ouvrage magistral que le seul moment où Cicéron rejettera cette ligne de conduite modérée se situe dans la dernière année de sa vie, après les Ides de mars, quand il se lancera à corps perdu dans la lutte contre Antoine. On aurait aimé savoir comment E. N. expliquait cette mutation, dont on ne trouve pas d'explication dans les pages, reproduites *in fine*, de son œuvre de jeunesse. Et cela ne fait qu'aviver notre regret d'avoir perdu un si grand spécialiste de Cicéron.

Paul M. Martin.

Iris Samotta, *Das Vorbild der Vergangenheit. Geschichtsbild und Reformvorschläge bei Cicero und Sallust* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2009, 506 pages.

Il fallait beaucoup de courage — et de science — pour envisager de nouvelles recherches sur l'œuvre de Cicéron et de Salluste si souvent étudiée et « balayée » par la critique universitaire depuis des décennies et des décennies. Il s'agit ici d'examiner l'« image-modèle » (*Vorbild*) du passé chez les deux écrivains ainsi que les projets de réformes proposées par eux. — Que le passé ait été au centre des pensées et des préoccupations des hommes politiques de la fin de la république romaine est un fait d'évidence : l'époque troublée dans laquelle ils vivaient ne pouvait d'ailleurs que les inciter à se remémorer les premiers siècles, plus ou moins légendaires, de la Ville, tels que les évoquaient non seulement les historiens et poètes, mais encore la vie publique où la *memoria* tenait une place considérable : en témoigne l'importance du *mos maiorum* dans l'activité politique. Les temples, les monuments avec leurs inscriptions, les nombreuses cérémonies religieuses, les Jeux, les cortèges des funérailles des grands personnages, le rappel des *honores* obtenus par les ancêtres, etc. étaient autant d'occasions qui rappelaient l'importance du « *Vorbild der Vergangenheit* ».

Après 70 pages consacrées à l'« image-modèle » de l'histoire chez chacun des deux écrivains latins, l'auteur traite en 6 chapitres des « projets de réforme » chez l'un et l'autre ; ce sont, dans l'ordre, le tribunat de la plèbe, la réforme agraire, celle des tribunaux, de la magistrature, la place du sénat au centre de l'État, la censure comme magistrature de surveillance. Tels sont les titres adoptés par l'auteur avant une conclusion générale. Chacun de ces chapitres est lui-même divisé en parties qui concernent les points successifs que développe Iris Samotta.

Il s'agit d'une étude particulièrement approfondie, appuyée sur une bibliographie impressionnante par sa richesse et sa minutie. Nombreuses sont, en effet, les phrases qui multiplient les renvois à des références la plupart du temps rigoureusement localisées (page ou chapitre, voire paragraphe) : on imagine le travail et l'attention que requiert une telle répartition, où le recenseur n'a relevé aucune erreur. Au cœur de l'ouvrage, de 400 pages, s'ajoutent d'ailleurs une liste bibliographique de 50 pages et un *Namenregister* d'une longueur équivalente : relevé des principales questions traitées à propos de chaque personnage cité dans le livre !

Pour Cicéron, l'auteur s'attache à l'examen des trois ouvrages successifs que sont le *De oratore*, le *De republica* et le *De legibus*. Pour Salluste, Iris Samotta considère — à juste titre — que les *Lettres à César* sont authentiques (c'est essentiellement à la lettre II, datée de 50, qu'elle s'intéresse) : elle « règle la question » en quelques lignes et en note (p. 18, note 22).

Devant un ouvrage de cette taille, le recenseur a pris le parti de rendre compte, le plus brièvement possible et sans s'en tenir à l'ordre des chapitres, des seuls éléments qui ont paru essentiels dans la « démonstration », en donnant éventuellement son avis sur tel ou tel point. L'auteur explique fort bien (p. 39) le choix de la date (129) à laquelle Cicéron situe le dialogue du *De republica*, peu avant la mort de Scipion Émilien ; de même pour le *De oratore*, peu avant la mort de Crassus, soit en 91, Crassus représentant pour Cicéron le « fanal annonçant la fin d'une *mittleren Republik* » idéalisée (Crassus est le symbole de la *libera respublica*). Dans ces ouvrages, Cicéron continue son travail politique par d'autres moyens : la présentation de Romulus *pater patriae*, est idéalisée dans le *De republica* : le rapt des Sabines était voulu par les dieux, Romulus est un *uir optimus* et un bon roi (cf. Philodème) ; en revanche, après l'assassinat de César, il apparaît dans le *De officiis* (3, 41) comme un tyran analogue à César, que les sénateurs ont à juste titre mis en pièces. Donc, rôle ambivalent de Romulus.

Pour Salluste, à la différence de Cicéron, il y a à Rome, dès l'origine, une « dualististiche Struktur » du corps des citoyens (*Bürgerschaft*), d'où une « lutte des classes » (*Ständekampf*). La nature humaine est mauvaise : de là vient le pessimisme de l'historien. La plèbe reste passive ; alors que Cicéron croit en la *concordia omnium bonorum*, Salluste déplore la *discordia ciuium* (p. 118), dénonce l'*ignauia* et la *socordia* (apathie de la plèbe — *cum uis omnis, Quirites, in uobis est*, dit Macer). Salluste semble n'attribuer d'importance au tribunat de la plèbe qu'à partir des *Histoires*. Il ne parle jamais de sa propre fonction de tribun en 52, année pourtant cruciale, puisqu'elle voit le meurtre de Clodius, l'incendie de la curie, le procès de Milon et l'élection de Pompée comme consul unique (Asconius est le seul écrivain de l'Antiquité à signaler les fonctions de tribun de Salluste en 52).

Iris Samotta note à juste titre que, pour Salluste, comme pour Cicéron, la *uictoria Sullana* marque le début de la « décadence » de la république (Sylla est pour lui, comme pour Cicéron, un *exemplum malum*). Cicéron, lui, a tendance à minimiser le rôle de tribun de la plèbe : du moins le place-t-il dans l'ordre « normal » du *cursus honorum* traditionnel ; il lui arrive maintes fois de s'en prendre aux *seditiosi tribuni*. Bonne analyse de la *confusio suffragiorum* (p. 318) : pour Salluste, c'est un avantage qui peut contrecarrer l'influence perverse des *nobiles* (en fait, même si c'était là un souhait exprimé par la *rogatio* de C. Gracchus en 122, cette *confusio* ne fut pas appliquée). Depuis la chute de Carthage, la fin du *metus hostilis* a entraîné l'affaiblissement de la *respublica* : désormais il n'y a plus de *concordia ciuitatis*, d'où la place laissée à la *fortuna*.

Cicéron et Salluste sont d'accord pour signaler, en cette période de crise, le rôle essentiel du sénat, mais pour Salluste, il faut augmenter le nombre des sénateurs (ce que fera César) ; Salluste recommande aussi le vote secret. Les deux écrivains approuvent d'ailleurs la « timokratische Gesellschaftsordnung » (p. 171). Sans doute les différences entre Cicéron et Salluste sont-elles considérables : Salluste est non seulement un *municipalis*, un *homo nouus*, mais encore, au sénat, un *pedarius* ; il n'a pas — et cela est important en un temps où la formation rhétorique joue un grand rôle — le talent et la réputation oratoires de Cicéron, mais — c'est ce qui ressort des excellents chapitres consacrés à la réforme agraire, à celle des tribunaux et surtout à celle de la magistrature — Iris Samotta relève plusieurs points d'accord entre les deux hommes : pour Salluste, il s'agit de mettre un terme à ce qu'il appelle l'*auctoritas pecuniae* ; pour Cicéron, à la corruption — et, pour ce dernier, l'*album iudicum* doit être révisé ; les deux théoriciens estiment qu'il est possible de prolonger la vie de l'État grâce à une série de réformes, notamment en instituant une sorte de *cura morum*, en tenant compte de la *iustitia* et de la *libertas*.

Quelles que soient les grandes qualités de ce travail, le recenseur estime qu'il aurait beaucoup gagné à être réduit : dans certaines pages l'exposé piétine (c'est le cas des pages 137 sq.) ; plusieurs notes, en raison de leur longueur et de l'accumulation des références de détail, découragent la lecture et ne facilitent pas l'utilisation des renseignements fournis ; il n'est pas jusqu'aux *Fazite* (bilans) qui, en dépit de leur nombre, ne déçoivent, dans la mesure où ils ne résument pas de façon claire la démonstration qui précède. D'une manière générale, le livre manque d'arêtes : c'est le cas notamment de la conclusion générale qui ne dégage guère, comme on s'y attendrait, les idées essentielles.

Ce sont là des critiques mineures qui ne sauraient entacher la grande valeur du livre ni, moins encore, diminuer l'estime du recenseur pour l'énorme labeur qu'a dû susciter une œuvre de cette ampleur et, parfois, de cette pénétration. Une coquille : p. 122, lire « Monographie ».

Paul Jal.

St. Ratti, en collaboration avec J.-Y. Guillaumin, P.-M. Martin et E. Wolff, *Ecrire l'Histoire à Rome* : Paris, Les Belles Lettres, 2009, 387 pages.

L'avant-propos de cet ouvrage, dirigé par St. Ratti, précise d'emblée qu'il a été conçu et pensé d'abord pour les étudiants. Il s'agit d'un manuel ou encore d'un « guide », pour reprendre l'expression utilisée par St. Ratti, destiné à présenter les grands historiens romains dans une perspective historique et littéraire proche de celles qui sont requises par les examens de nos Universités. Les différents chapitres qui le composent sont d'ailleurs souvent issus de cours assurés par les auteurs du manuel devant des étudiants avancés, agrégatifs ou auditeurs de séminaires de Master. Le volume présente donc les grands historiens de la littérature latine, de César à Ammien Marcellin. Cinq des huit chapitres ont dus à St. Ratti lui-même (Tite Live ; Tacite ; les historiens mineurs de la seconde moitié du IV^e^ siècle ; l'*Histoire Auguste* ; Ammien Marcellin), les trois autres à J.-Y. Guillaumin (César), P.-M. Martin (Salluste) et E. Wolff (Suétone). La quatrième page de couverture résume bien l'esprit du manuel : il s'agit de montrer comment ces historiens ont forgé, fait et refait l'histoire de Rome. « Acteurs, témoins ou savants érudits, cultivant l'anecdote ou laconiques, tous sont des manipulateurs de haute volée et des idéologues hors pair ». L'ouvrage présente deux caractéristiques. La première est de l'ordre du contenu. S'il aborde successivement, comme on pouvait s'y attendre, les biographies et les œuvres des grands classiques que sont César, Salluste, Tite-Live, Tacite, Suétone, en situant leur projet historiographique dans le contexte politique de leur époque, il accorde une place particulièrement importante aux auteurs de l'Antiquité tardive. La seconde est d'ordre méthodologique. St. Ratti et ses collaborateurs ont choisi d'intégrer dans chaque chapitre un prolongement, à savoir la présentation d'un ou plusieurs extraits, traduits et commentés, destinés à monter combien l'exercice de la narration historique engage totalement la personnalité de son auteur.

Le manuel rendra incontestablement de grands services aux étudiants. Il met à leur disposition des synthèses qui font état des acquis de la recherche la plus récente. Il propose aussi à la fin de chaque chapitre une bibliographie sélective pertinente. De fait, synthèses et bibliographies se font souvent l'écho des propres recherches, parfois très pointues et publiées dans des revues scientifiques spécialisées, des auteurs de l'ouvrage ; ces mêmes auteurs se sont en effet refusé à taire toute subjectivité ou interprétation personnelle. Cela est particulièrement vrai des chapitres rédigés par le directeur du volume. C'est ainsi que le chapitre consacré à l'*Histoire Auguste* expose la thèse que St. Ratti a présentée à Bamberg en 2005 et à Paris en 2007 sur l'identification de l'auteur mystérieux de ce recueil de biographies impériales. Faut-il en déduire que le débat est clos comme le chapitre le laisse supposer (p. 293 : « L'identification que je propose met un terme à l'énigme de l'*Histoire Auguste* ») ? Il va sans dire que ce parti-pris, stimulant s'il en est, doit inciter les étudiants à se référer au texte et à d'autres ouvrages critiques.

On pourra évidemment regretter que les auteurs de l'ouvrage aient fait commencer l'historiographie latine avec César et aient fait l'impasse sur les débuts du genre historique à Rome. Cette période de l'histoire littéraire paraît mériter tout autant le qualificatif de « parent pauvre » des manuels existants que la littérature postérieure au II^e^ siècle ap. J.-C. Enfin une bibliographie générale s'imposait. Il paraît difficile de ne pas mentionner à un endroit ou un autre l'existence d'ouvrages généraux sur l'historiographie à Rome, tels ceux de J.-M. André et A. Hus, *L'histoire à Rome*, Paris, PUF, Coll. Sup, 1974, à la bibliographie quelque peu dépassée mais toujours utile, ou d'E. Cizek, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*,

Lyon, PUL, 1995, pour ne donner que deux exemples d'ouvrages publiés en français. Il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage, par sa clarté, sa concision, et ses synthèses tout à la fois rigoureuses et personnelles, répond parfaitement à l'objectif annoncé.

Martine CHASSIGNET.

The Cambridge Companion to The Roman Historians, edited by Andrew FELDHERR : Cambridge, Cambridge University Press, 2009, XVIII-464 pages (avec l'index).

La série *Cambridge Companions to Literature* a déjà consacré plusieurs livres à des auteurs ou des genres littéraires de l'Antiquité : Virgile (1997), la tragédie grecque (1997), Ovide (2002), Homère (2004), le théâtre grec et romain (2007), la satire romaine (2008), la nouvelle grecque et romaine (2008), le lyrisme grec (2009), la rhétorique antique (2009). Elle vient de s'enrichir d'un nouveau volume, consacré à l'historiographie. Le but de l'ouvrage est double : d'une part offrir à ceux qui s'adonnent à la lecture des historiens romains une vue d'ensemble du genre, qui tienne compte des approches et des acquis récents de la recherche ; d'autre part susciter de nouvelles recherches.

Vingt-cinq auteurs ont participé à la rédaction : William W. BATSTONE (Ohio) pour « Postmodern historiographical theory and the Roman historians » (p. 24-40), Elisabeth BAYNHAM (Newcastle — Australie) pour « Barbarians I : Quintus Curtius' and other Roman historians' reception of Alexander » (p. 288-300), Honora CHAPMAN (California State University) pour « Josephus » (p. 319-331), Joy CONNOLY (New York) pour « Virtue and violence : The historians on politics » (p. 181-194), James DAVIDSON (Warwick) pour « Polybius » (p. 123-136), Jason DAVIES (Londres) pour « Religion in historiography » (p. 166-180), Emma DENCH (Harvard) pour « The Roman historians and twentieth-century approaches to Roman history » (p. 394-406), John DILLERY (Virginie) pour « Roman historians and the Greeks : Audience and models » (p. 77-107), Denis FEENEY (Princeton) pour « Time » (p. 139-152), Andrew FELDHERR (Princeton) pour l'*Introduction* (p. 1-8) et « Barbarians II : Tacitus' Jews » (p. 301-316), Harriet I. FLOWER (Princeton) pour « Alternatives to written history in Republican Rome » (p. 65-76), Benedetto FONTANA (New York) pour « Ancient historians and early modern political theory » (p. 362-379), Ulrich GOTTER (Constance) pour « Cato's *Origines* : The historian and his enemies » (p. 108-122), Alain M. GOWING (Seattle) pour « The Roman *exempla* tradition in imperial Greek historiography » (p. 332-347), Gavin KELLY (Edinburgh) pour « Ammianus Marcellinus : Tacitus' heir and Gibon's guide » (p. 348-361), Andrew LAIRD (Warwick) pour « The rethoric of Roman historiography » (p. 197-213), J.E. LENDON (Virginie) pour « Historians without history : against Roman historiography » (p. 41-61), John MARINCOLA (Floride) pour « Ancient audiences and expectations » (p. 11-23), Kristina MILNOR (Columbia) pour « Women in Roman historiography » (p. 276-287), Ellen O'GORMAN (Bristol) pour « Intertextuality and historiography » (p. 231-242), Andrew M. RIGGSBY (Austin) pour « Space » (p. 152-165), Matthew ROLLER (Johns Hopkins University) pour « The exemplary past in Roman historiography and culture » (p. 214-230), Volker SCHRÖDER (Princeton) pour « Rewriting history for the early modern stage : Racine's Roman tragedies » (p. 380-393), Ann VASALY (Boston) pour « Characterization and complexity : Caesar, Sallust, and Livy » (p. 245-260), Caroline VOUT (Cambridge) pour « Representing the emperor » (p. 261-275).

Les contributions sont rangées en six rubriques. La première, intitulée *Approaches* (p. 9-61), regroupe trois articles destinés à sensibiliser les lecteurs aux différentes conceptions antiques et modernes du genre historique. La seconde partie, *Contexts and traditions* (p. 63-136), est consacrée aux origines de l'historiographie romaine. Les trois sections suivantes, *Subjects* (p. 139-194), *Modes* (p. 195-242), *Characters* (p. 243-316), comportent des articles synoptiques, qui ont pour objet la matière des œuvres (temps, espace, religion, politique), leurs acteurs et les techniques littéraires auxquelles les historiens romains ont recours. La dernière partie enfin, intitulée *Transformations* (p. 317-406), est consacrée à la réception des historiens romains depuis les historiens grecs et juifs de Rome jusqu'au 20e siècle. L'ouvrage comprend aussi une chronologie des historiens de Rome (p. 407-417), ainsi qu'une riche bibliographie (p. 418-454) et un index (p. 455-464).

L'ensemble est intéressant et stimulant de par sa diversité. Les lecteurs français regretteront cependant sa perspective exclusivement anglophone. Si les auteurs, à l'exception d'U. Gotter, Professeur à l'Université de Constance, appartiennent tous à la sphère anglo-américaine, il en va de même pour la quasi-totalité de leurs références culturelles et bibliographiques. C'est ainsi qu'on ne manquera pas de s'étonner de ce que la réception des historiens romains chez Racine n'ait pas au moins été traitée par un spécialiste francophone de la question et que la bibliographie afférente soit avant tout anglophone.

Martine Chassignet.

Françoise Toulze-Morisset (éd.), *Formes de l'écriture, figures de la pensée dans la culture gréco-romaine* : Lille, Université Charles-de-Gaulle — Lille 3, 2009, 391 pages.

Ce volume rassemble les communications présentées lors de la cinquième rencontre internationale du « Réseau thématique : le phénomène littéraire aux premiers siècles de notre ère », qui s'est tenue, les 1er et 2 décembre 2006, à Lille, où elle a regroupé vingt-quatre chercheurs issus d'universités ou d'institutions membres du Réseau, dix-sept appartenant à des établissements français, sept à des universités européennes. Le thème choisi est indiqué par le titre. Il s'agissait, plus précisément, de « s'interroger sur la relation réciproque entre les formes de l'écriture et ses effets sur la pensée du monde et de l'homme » (p. 9) ; et cela au cours des « siècles charnières » que furent les premiers siècles de notre ère. Cette thématique est envisagée dans les différentes formes d'écriture possibles, qui constituent chacune à la fois le titre et la matière de l'une des quatre parties de l'ouvrage : successivement : « Formes de l'écriture chez les rhéteurs et les orateurs : entre oralité et écriture », « Formes de l'écriture chez les poètes », « Formes de l'écriture dans la pensée des savants », « Formes de l'écriture chez les philosophes ». La première regroupe quatre exposés : « La constitution du mythe en genre rhétorique : les hymnes chez Alexandre, fils de Noumenios, et chez Ménandre le rhéteur » (Anne Gangloff) ; « Dion : une bouche d'or entre l'oral et l'écrit » (Loreto Nuñez) ; « Deux sermons de Hraban Maur sur les reliques : les noces de Clio et de Philologie » (Michel Perrin) ; « Saint Paul entre l'oralité et l'écriture » (Sławomir Torbus). La deuxième en compte huit : « *Mater tua rogat te ut me ad te recipias* : une nouvelle approche de l'énonciation des *carmina latina epigraphica* » (Hervé Belloc) ; « Les poèmes figurés d'Optatianus Porfyrius : une écriture à contraintes, une écriture de la contrainte » (Marie-Odile Bruhat) ; « Écriture de soi dans trois lettres versifiées d'Ausone, Paulin de Nole et Claudien » (Alexandre Burnier) ;

« Forme épistolaire et communication littéraire dans la lettre ovidienne de Sappho à Phaon » (Olivier Thévenaz) ; « Significati nuovi di scritture antiche. Per una rilettura del centone virgiliano di Procne e Filomela (*Anth. Lat.* 13 Riese) » (Lucio Cristante) ; « Dall'epillio al grande *epos* : aspetti della fortuna di Mosco in Virgilio » (Marco Fernandelli) ; « Cornelius and the narrator of the *Civil War*. The apostrophe in Lucan, VII 205-213 once more » (Mariusz Plago) ; « L'élaboration d'une forme littéraire à Rome : la révélation finale (Cicéron, Ovide, Apulée) » (Nicolas Lévi). La troisième en comprend cinq : « Le stylet et le scalpel » (Pascal Balin) ; « L'écriture catalogale chez Galien » (Jacques Boulogne) ; « Le *De Historia Philosophica* de Ps-Galien, exemple de texte doxographique » (Antoine Drizenko) ; « *Exegi monumentum aere perennius* : la constitution de la forme dans le *De Architectura* de Vitruve » (Mireille Courrént) ; « Entre l'oral et l'écrit : *Memoria, necessarium maxime uitae bonum* (Pline l'Ancien, NH, VII, 88) » (Valérie Naas). Six composent la quatrième : « Y a-t-il une écriture tragique platonicienne ailleurs que dans les *Lois* ? » (Emmanuelle Jouët-Pastré) ; « La comédie et la tragédie à l'épreuve de l'érudition » (Charalampos Orfanos) ; « Images théâtrales et pensée du sujet chez Sénèque » (Jean-Pierre Aygon) ; « Du traité parénétique à la consolation philosophique : l'usage de l'imaginaire médical chez Sénèque et dans le stoïcisme impérial » (Juliette Dross) ; « La " prédominance du crétin " : dire le non-sage dans la langue philosophique de Sénèque » (Mireille Armisen-Marchetti) ; « Sens et puissance de l'abrégé dans l'enseignement d'Épicure » (Daniel et Joëlle Delattre).

On nous pardonnera ce long catalogue. Mieux que tout commentaire, il met en évidence la richesse que le recueil doit à la diversité des sujets abordés. Ils sont traités dans des études qui reposent sur un travail solide et minutieux, appuyé par des notes souvent abondantes et généralement précises. On relèvera maintes analyses suggestives, dont les dimensions d'un compte-rendu ne permettent guère de dresser une liste. Toutes s'inscrivent dans une perspective semblable et répondent à une même conception de la littérature, définie, à la manière antique, comme « le lieu privilégié de l'élaboration d'une vision de l'homme dans la société et dans l'univers, de la définition d'un idéal éthique, politique ou religieux » et qui, loin de « l'esthétique pure et de l'art pour l'art », l' « associe à la découverte et à l'enseignement de la vérité » (p. 9). Le présupposé est non seulement indéniable, mais louable.

Il n'exigeait pas, cependant, l'adoption d'une thématique aussi large, assez large, même pour se confondre avec la simple définition du fait littéraire. L'avantage d'un tel choix est la variété, déjà soulignée. L'inconvénient est moins la dispersion et l'hétérogénéité — même si elles ne sont pas totalement inconnues, en raison du refus de limites chronologiques précises et de l'absence de méthodologie commune — qu'une certaine obscurité dans la démarche et l'absence d'autre résultat d'ensemble que la constatation d'une interaction de la forme et du fond, qui ne dépasse guère le niveau de l'évidence. Il reste que chaque contribution conserve sa valeur propre, que quelques points douteux (p. 219 la référence au monothéisme à propos de l'Isis d'Apulée : il aurait mieux valu parler d'hénothéisme), quelques formules maladroites (p. 317 Sénèque est comparé à un judoka ; p. 223 le *De republica*, les *Métamorphoses* d'Ovide et celles d'Apulée sont rapprochés de la forme des romans policiers), peu claires (p. 341 « Aussi peut-il prôner une cure par les principes, métaphorisée par une médecine radicale ») ou inutiles (p. 297 « Platon a écrit des dialogues qui donnent à penser » ; p. 325 « On retrouve bien chez Sénèque la pensée du Portique ») n'entachent pas véritablement.

Car l'ouvrage, au demeurant servi par le soin apporté à la forme, où les imperfections se réduisent à quelques disparités dans la notation des références, révèle

des textes peu connus ou des aspects parfois oubliés d'œuvres majeures. S'il n'ajoute pas grand-chose à notre compréhension de la littérature antique, il a le rare mérite de ne pas l'interpréter à travers des catégories modernes qui lui sont étrangères.

Nicole Méthy.

Commencer et finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatines, textes Réunis par Bruno Bureau et Christian Nicolas, Collection du Centre d'Études sur l'Occident romain (CEROR) : Lyon, éditions de l'Université Jean Moulin — Lyon 3, 2008, diffusion De Boccard, 2 volumes, 392 et 437 pages.

Ces deux gros volumes constituent les Actes d'un colloque international organisé conjointement, les 29 et 30 septembre 2006, par l'Université Jean Moulin — Lyon 3 et l'École Normale Supérieure de Lyon. Ils n'en contiennent pas moins de cinquante communications, dont la présentation orale en deux jours seulement a dû représenter un véritable tour de force, et qui couvrent une période allant d'Homère aux Pères de l'Église, avec même deux incursions dans le domaine néolatin, et aussi, on peut le remarquer, une assez nette prédominance des écrivains latins, qui représentent près des deux tiers de l'ensemble. C'est dire la grande richesse de cet ouvrage, dont l'Avant-propos met bien en lumière les causes profondes de l'intérêt qu'ont toujours suscité le début et la fin des textes et des œuvres, tant chez les rhéteurs et poéticiens que chez les critiques et commentateurs, avec en filigrane les deux questions fondamentales, traduisant la même inquiétude cyclique : « Par où commencer et comment finir ? », et « pourquoi commencer, s'il faut aussi finir ? ». Nulle originalité thématique, donc, dans ce colloque, qu'ont précédé d'innombrables études consacrées à cette topique, mais beaucoup de neuf et d'original dans cette série d'articles dont les auteurs, les uns jeunes chercheurs, les autres maîtres confirmés des études grecques et latines en France et à l'étranger, ont su analyser avec beaucoup de finesse les *endings* et *beginnings* des textes retenus par eux. Donner ici la liste complète des cinquante titres ne nous semble pas nécessaire. Qu'il nous suffise dire qu'ils sont répartis sous trois rubriques, à savoir « Commencer » (p. 15 à 236), « Commencer et/ou finir » (p. 237 à 532), « Finir » (p. 533 à 709), et suivis d'un impressionnant appareil scientifique : un bibliographie qui occupe 53 pages et compte environ 1500 titres, un *index locorum* occupant 40 pages (sur deux colonnes), un index des noms modernes qui en compte 10, enfin 17 pages très utiles de résumés des articles, en français et en anglais, présentés selon l'ordre alphabétique de leurs auteurs. Bref, il s'agit là d'un travail d'un très haut niveau universitaire, qui satisfera pleinement les plus exigeants de ses utilisateurs. Tout au plus pourrait-on regretter que, dans chacune des trois parties, les articles soient juxtaposés sans véritable classement, alors qu'il eût été possible de les classer soit selon l'ordre alphabétique des auteurs, comme pour les résumés, soit selon celui des écrivains étudiés, soit selon leur ordre chronologique, au lieu de faire se succéder Théocrite (qui ouvre le bal), Appius Claudius Caecus, Cicéron, Polybe, Valère Maxime, Ovide, Virgile, et ainsi de suite ; cela n'est pas grave, certes, mais manque un peu de rationalité. Peut-être aussi aurait on pu faire une place à la théorie, certes contestable mais chère à certains de nos collègues francisants, selon laquelle l'*incipit* d'une œuvre, notamment romanesque, contient en germe ou en puissance tous ses éléments fondamentaux, qui peuvent dès lors en être aisément déduits, comme on l'a parfois proposé aux candidats au Baccalauréat... Mais tout

dire était impossible. Beaucoup de questions sont déjà posées dans cet ouvrage, et, comme le souligne l'Avant-propos, les réponses qui leur sont apportées ne sont « définitives » que... provisoirement, jusqu'à un prochain colloque dont il faut souhaiter qu'il soit organisé un jour et donne lieu à une publication d'une égale qualité.

René Martin.

Niklas Holzberg, *Horaz, Dichter und Werk* : Munich, Verlag C. H. Beck, 2009, 240 pages.

Sur le thème « Horace, sa vie, son œuvre », N. Holzberg nous livre une monographie de taille réduite, mais riche en contenu et de lecture agréable. Le même auteur avait déjà produit des introductions analogues consacrées à Catulle (2003), Ovide (2005) et Virgile (2006) : c'est dire que la formule est bien rodée. Son nouveau livre sur Horace se divise fort logiquement en cinq parties : après un développement initial sur la vie d'Horace ou plutôt sa personnalité, quatre chapitres traitent successivement des *Satires*, des *Épodes*, des *Odes* et des *Épîtres*.

Traitant de la vie et de la personnalité poétique d'Horace, N. Holzberg ne manque pas d'évoquer, à propos des *Satires*, l'histoire de la satire à Rome ; à propos des *Odes*, la richesse formelle et l'influence de la lyrique grecque, de Pindare à Callimaque ; à propos des *Épîtres*, l'omniprésence discrète, mais fondamentale, de la sagesse épicurienne. Il peut se permettre aussi, p. 45-47, d'expliquer à des néophytes les principes élémentaires de la métrique gréco-latine, en s'appuyant sur ceux de la poésie allemande : à cet égard nos collègues d'outre-Rhin ont sur nous un avantage considérable. Les quatre chapitres consacrés aux œuvres d'Horace contiennent, tous, des développements sur la structure des recueils (ainsi par ex. p. 115 sqq. sur celle du livre I des *Odes*), des analyses du contenu de la plupart des pièces (ainsi p. 73 sqq. pour le livre I des *Satires*), et des « explications de textes » plus poussées, portant sur quelques passages considérés comme particulièrement importants, révélateurs ou amusants. La formule permet une lecture agréable ; elle n'évite pas toujours la paraphrase, tant s'en faut.

L'auteur fait avec raison une large place aux travaux les plus récents sur Horace, et parmi ces travaux il semble être particulièrement intéressé par ceux qui mettent en lumière les jeux de sonorités ou les combinaisons numériques que l'on prête souvent au poète. Ainsi (p. 52) le début de l'épître I, 7, avec son jeu de mots (ou de chiffres) sur les nombres 5, 6 et 7 ; ou le début de la satire I, 7 et ses jeux de sonorités ; ou encore, p. 116, l'extraordinaire jeu de syllabes et de structure dans le livre I des *Odes*. I (H. Rahn, *Gymnasium* 1970). Et nous citerons aussi, p. 164, les étonnants décomptes de lettres dans l'ode III, 19, révélés par J. Rüpke (*Museum Helveticum* 1996) ; et le jeu de mots d'*Epist*. I, 13, 2, qui, sous couvert d'offrir à Auguste un exemplaire des *Odes*, fait allusion à la reddition des enseignes romaines par les Parthes : *Augusto reddes signa|ta volumina* (E. Oliensis, Cambridge 1998). On se montrera beaucoup plus sceptique, en revanche, sur l'idée que le début d'*Odes* III, 30, *Exegi monumentum aere perennius*, pourrait faire allusion au poète Ennius...(p. 171).

N. Holzberg a investi dans cette introduction à Horace son expérience d'enseignant au plus haut niveau. S'il est permis néanmoins d'adresser des critiques à ce livre, excellent par ailleurs, elles seraient de deux ordres. La première porterait sur la hâte qui se manifeste à mesure qu'on approche de la fin ; l'auteur était-il las de son sujet, ou fallait-il ne pas dépasser une certaine longueur de texte ? Les exigences

des éditeurs sont parfois draconiennes ; toujours est-il que le livre II des *Épîtres* et surtout l'*Art Poétique* sont traités *a minima*, et qu'il n'y a aucune conclusion d'ensemble (mais elle était déjà, d'une certaine façon, dans le chapitre I^er^). La deuxième critique porterait sur la transposition très « directe » en langue allemande de certains termes crus et violents employés par Horace. Pense-t-on attirer ainsi un public nouveau ? Nous croyons que les lecteurs, surtout s'ils sont nos étudiants, attendent de nous, non certes de la pudibonderie, mais à tout le moins de la tenue. Le livre se termine par une bibliographie, une chronologie sommaire, un glossaire et deux index. La présence du glossaire, qui sert à expliquer des termes banals, familiers à tout antiquisant, montre que cet ouvrage s'adresse aussi à un très large public. Nous lui souhaiterons donc, à ce titre surtout, le succès qu'il mérite.

Hubert Zehnacker.

Bénédicte Delignon, *Les* Satires *d'Horace et la comédie gréco-latine : une poétique de l'ambiguïté* : Paris-Louvain, Peeters, Bibliothèque d'Études Classiques, 2006, 581 pages.

Il est bien tard pour rendre compte d'un ouvrage paru il y a quatre ans ; son auteur a donc droit aux sincères excuses du recenseur, qui est seul responsable de ce retard et le regrette d'autant plus qu'il s'agit d'un travail ne méritant à peu près que des éloges. Issu d'une thèse de doctorat co-dirigée par les professeurs Jacqueline Dangel et Paul Demont, donc par une latiniste et un helléniste, ce volumineux ouvrage révèle l'égale compétence de son auteur, Maître de Conférences à l'E.N.S. de Lettres et Sciences Humaines de Lyon, dans l'un et l'autre domaine des études anciennes, et se signale par une rigoureuse conformité à toutes les exigences de la recherche universitaire. Après dix-huit pages claires et précises d'introduction, l'ouvrage se divise en deux parties comportant chacune trois chapitres, divisés eux-mêmes en plusieurs sous-chapitres qui se répartissant à leur tour en plusieurs rubriques soigneusement numérotées, ce qui en facilite grandement la lecture ou la simple consultation : à cet égard, le livre est un modèle du genre, et mérite d'être signalé comme tel à tous les étudiants en doctorat. La première partie, intitulée « La comédie ancienne dans les *Satires* : la *libertas* en théorie et en pratique », est principalement consacrée à l'aspect historique des relations qui s'établissent entre la satire horatienne et l'ancienne comédie athénienne (« l'*archaia* »), dont Horace se réclame volontiers en revendiquant un franc-parler digne de celui d'Aristophane et de ses pairs, tout en s'en écartant du fait que le contexte politique dans lequel il écrit est bien différent de celui de l'Athènes du v^e^ siècle ; d'où une incontestable ambiguïté, dont B. Delignon montre bien qu'elle ne fait que correspondre à l'ambiguïté tout aussi flagrante de la politique menée par Octave, très ambivalente face à une *libertas dicendi* qu'il se fait un point d'honneur de respecter sans pour autant lui laisser réellement libre cours ; situation périlleuse, dont Horace se tire avec habileté, en bannissant prudemment la politique de son franc-parler et en limitant celui-ci à la morale. Dans la seconde partie on voit (un peu maladroitement peut-être) réapparaître l'*archaia*, puisqu'elle a pour titre « L'*archaia*, la nouvelle comédie et le mime dans les *Satires* : l'art du mélange selon Horace ». Mais le point de vue n'est plus historique comme précédemment, il est à la fois générique et stylistique, et l'auteur se place explicitement dans la lignée de Gérard Genette, dont les travaux sur l'intertextualité sont utilisés ici avec beaucoup d'intelligence. On y voit parfaitement fonctionner les mécanismes au moyen desquels le poète latin introduit dans la satire toutes les formes de comédie, d'Aristophane à Térence, de

manière à créer une poétique singulière qui mêle les genres et les tons, tout en se gardant de choisir nettement entre outrance et modération et en se situant de façon claire sous le patronage de Térence, de beaucoup préféré par lui à un Plaute qu'il n'apprécie guère. Ici encore la notion qui s'impose est celle d'ambiguïté, qui méritait sans aucun doute d'être mise en lumière et qui l'est ici avec autant de finesse intellectuelle que de rigueur philologique, mais dont on pourrait peut-être dire qu'elle manque un peu d'originalité, dans la mesure où il existe peu d'œuvres littéraires dignes de ce nom qui ne soient peu ou prou ambiguës : songeons à Umberto Eco, qui déclarait un jour à propos du *Nom de la Rose* : « Si j'avais voulu exprimer des certitudes, j'aurais écrit un traité ; mais si j'ai écrit un roman, c'est pour mettre en scène des ambiguïtés ». C'est, en tout cas, ce que réalise Horace. Même si l'on pouvait s'en douter, encore fallait-il le démontrer ; c'est ce qu'a fait impeccablement l'auteur de cette très belle thèse, aussi intelligente qu'érudite, dont la lecture procure un plaisir constant, et que complètent fort utilement un *index locorum* et un *index rerum*, suivis de trente-cinq pages de bibliographie. On se permettra tout de même une critique sur un point de détail : faut-il imprimer « *Les Satires* », en incluant l'article dans le titre français, ou, comme cela se fait le plus souvent, « les *Satires* » ? B. Delignon écrit systématiquement (avec cependant une ou deux exceptions, par ex. p. 118 ou 257) « *Les Satires* », alors qu'elle choisit non moins systématiquement d'écrire « les *Épîtres* » et « les *Odes* », et que pour les titres des comédies d'Aristophane on trouve p. 200 « les *Grenouilles* » mais p. 204 « *Les Grenouilles* », ou bien p. 198 « *La Paix* » mais p. 203 « l*a Paix* », etc., le comble de la diversité étant atteint dans le Sommaire, où l'on rencontre successivement dans la même page « les *Satires* », « *Les Satires* » et « les Satires »... Il aurait été tout de même préférable d'adopter, pour toutes les œuvres, le même type de graphie, et de s'y tenir. L'auteur voudra bien nous pardonner de relever cette broutille, mais c'est un fait que, à la longue, cette petite incohérence finit par agacer.

René Martin.

Q. Horatii Flacci *Carmina*, *liber IV*. Introduzione di Paolo Fedeli, commento di Paolo Fedeli e Irma Ciccarelli : Florence, Felice Le Monnier, 2008, 706 pages.

À l'occasion du bimillénaire d'Horace, l'Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato (Rome) avait publié une édition luxueuse des œuvres d'Horace, accompagnées d'une traduction et d'un commentaire. Les *Odes*, le *Carmen Saeculare* et les *Épodes* étaient commentés par Elisa Romano ; les *Satires* (1994) et les *Épîtres* avec l'*Art Poétique* (1997) étaient dus à Paolo Fedeli. Or, voici qu'une bonne dizaine d'années plus tard, P. Fedeli revient, en partie du moins, sur cette entreprise et nous propose un commentaire nouveau et vraiment monumental du seul livre IV des *Odes*. Une introduction d'une cinquantaine de pages a d'abord pour objet de régler un certain nombre de questions générales. Y sont traités : I. La chronologie d'*Odes* IV, en rapport étroit avec celle du livre II des *Épîtres* et de l'*Art Poétique* ; II. La genèse du livre IV, où P. Fedeli relativise fortement le témoignage de Suétone sur l'origine augustéenne de cet ensemble ; III. Les problèmes de structure et de composition ; IV. Horace entre Pindare et Callimaque ; V. Les rapports d'Horace avec Auguste et en général avec les grands de ce monde. Une sixième section, intitulée « Un giudizio difficile », essaie de faire la part entre poésie personnelle et œuvre de propagande politique : tout en défendant Horace contre les accusations

qui lui ont été adressées sur ce plan, P. Fedeli, p. 56, ne peut s'empêcher d'avouer, à titre personnel, son malaise.

Le texte des *Odes*, reproduit en tête de chaque commentaire, est celui de l'édition Teubner de Shackleton Bailey ; p. 59 sont listées 14 divergences, dont 5 pour la seule ode 4. On apprend aussi, à la même page, que I. Ciccarelli s'est chargée du commentaire des odes 4, 5, 6 et 14, tout le reste étant dû à la plume de P. Fedeli. Les pp. 61 à 80 offrent une abondante bibliographie, qui ne contient, au surplus, que les travaux principaux, les études secondaires ou ponctuelles étant citées dans le corps des commentaires. À la p. 63, on aurait aimé savoir, pour le sigle *PIR*, si la *Prosopographia Imperii Romani* est citée dans sa première ou sa deuxième édition.

Pour chaque ode, le commentaire commence par une bibliographie spécifique et par un résumé, généralement très proche du texte. Sont étudiés ensuite les principaux problèmes qui se posent pour l'ode entière : l'idée qui a présidé à sa genèse, sa tonalité générale, les questions prosopographiques ou historiques qu'elle soulève, les influences et les intentions littéraires qu'on y décèle, et éventuellement le jugement, élogieux ou critique, porté sur l'ode par la postérité (un exemple amusant p. 326-328, à propos de IV, 7, notamment en ce qui concerne sa proximité avec l'ode I, 4). Et ce n'est qu'ensuite que vient le commentaire proprement dit, vers par vers et parfois mot par mot. Rien n'est oublié, ni le sens précis d'un mot ou la syntaxe d'un vers, ni la reprise de tel terme ou de telle expression de Pindare, de la lyrique grecque ancienne ou de Callimaque, ni l'écho à Catulle ou à Virgile, ni l'analyse des prouesses stylistiques et métriques du poète. Nous avons regretté à ce propos — mais avons-nous mal cherché ? — l'absence d'un *conspectus metrorum*, toujours utile pour rafraîchir nos mémoires défaillantes (l'index 4 ne saurait en tenir lieu).

L'établissement du texte fait l'objet de discussions approfondies. En IV, 2, 49, P. Fedeli choisit la correction *atque dum procedit* (scil. *Caesar*), due à Meineke, faute de pouvoir accepter aucune des leçons transmises par la tradition manuscrite. Le problème était déjà discuté par F. Villeneuve dans la *CUF* (une édition que P. Fedeli ne cite pas ; elle était pourtant utile et honorable), qui préférait la leçon *teque dum procedis*, attestée par une partie de la tradition manuscrite, tout en soulignant l'intérêt de la correction *atque dum procedit*. L'établissement du texte de l'ode IV, 8 pose des problèmes particulièrement redoutables. Sans entrer dans le détail, on dira seulement qu'ils concernent l'éventuelle structure de l'ode en strophes et l'athétèse possible d'un certain nombre de vers, entachés de diverses tares (erreur historique, maladresses métriques) difficilement attribuables à Horace. Les éditeurs ont choisi des solutions très variables ; F. Villeneuve, dans l'édition de la *CUF*, imprimait tout à la queue leu leu et ne supprimait rien ; à l'opposé, P. Fedeli inflige à l'ode un traitement de choc, mettant entre parenthèses l'équivalent de six vers et retrouvant ainsi — un peu par miracle — une ode de sept strophes de quatre vers chacune. Mais ce qu'on nous donne à lire ainsi correspond-il aux intentions d'Horace ? Doit-on admettre, par exemple, qu'une strophe, la quatrième, se termine par *neque* ? Et ne peut-on pas se demander aussi d'où viennent les vers surnuméraires et à quelle époque ils se sont introduits dans le texte ?

Dans la discussion des passages difficiles ou obscurs, les auteurs se montrent prudents et équilibrés, analysant et réfutant soigneusement les opinions contraires, et ne cherchant jamais à imposer la leur propre sans l'avoir au préalable soigneusement justifiée. Ainsi, par exemple, p. 97-98, dans l'ode IV, 1, 10, pour l'expression *purpureis oloribus* : après avoir rejeté l'interprétation de J. André, qui voulait donner à *purpureis* le sens de « lumineux » sans la nuance d'une couleur particulière, et après un détour par les arts plastiques auquel il finit d'ailleurs par renoncer,

P. Fedeli opte pour un simple transfert d'adjectif, la couleur pourpre, qui convient à Vénus, passant aux ailes de ses cygnes. On peut ne pas être totalement convaincu. Dans l'ode IV, 4, 68 en revanche (*proelia coniugibus loquenda*), on ne peut qu'approuver le choix de I. Ciccarelli d'interpréter le datif *coniugibus* non comme un datif d'agent, comme ont fait bon nombre de traducteurs et de commentateurs, mais comme un datif d'attribution : des poètes comme Virgile (*Aen.* IV, 79) et plus tard Ovide (*Her.* I, 30 et XIII, 115-118) mettent en scène des femmes écoutant avidement le récit des exploits de leurs époux. P. 279-280, dans l'ode IV, 5, 18, on se rangera pareillement à l'interprétation convaincante de l'hapax *Faustitas* ; mais quelques références précises au cours de la démonstration auraient été les bienvenues. P. 305-307, dans l'ode IV, 6, la troisième strophe évoque la mort d'Achille et compare la chute du héros à celle d'un pin ou d'un cyprès ; aux influences homérique et pindarique A. Barchiesi (1996) avait ajouté celles de Simonide et de Catulle (64, 105-111) : I. Ciccarelli reprend ces éléments avec bonheur en une analyse très réussie. Dans l'ode IV, 11, les vers 15-16, *mensem Veneris marinae ... Aprilem* n'ont rien d'un passage obscur ou difficile, mais les analyses étymologiques de P. Fedeli ont un peu tendance à brouiller le tableau. Certes, la dérivation d'Aphrodite à partir d'*aphros*, « l'écume », est une pseudo-étymologie, mais celle qui relie le nom du mois d'avril à celui de la déesse grecque est tout à fait probable. On peut citer Ernout et Meillet, *Dict. étymologique*, p. 40, et R. Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris, 1954, p. 176-184.

Nous terminerons ces quelques remarques ponctuelles par ce que nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme une bizarrerie. À la p. 124 P. Fedeli fait état d'une correspondance entre Antoine Meillet et Ferdinand de Saussure datant de 1908, dans laquelle Meillet signale à son ami que le nom de Pindare, présent au vers 1 de l'ode IV, 2, y réapparaît sous forme d'une anagramme au vers 3 : *nititur PINnis vitreo DAtuRUS*. Que faut-il penser de ce genre de phénomènes, et surtout, quelles conclusions convient-il d'en tirer ? P. Fedeli fait remarquer lui-même que si, avec Kiessling-Heinze et Shackleton Bailey, on lit *pennis* au lieu de *pinnis*, l'anagramme disparaît. (À ce propos, signalons que la différence de lecture *pennis* - *pinnis* n'est pas signalée p. 59.)

Le volume se termine par un ensemble impressionnant de sept index, qui occupent à eux seuls plus de 70 pages. Ce que l'on voudrait souligner pour finir, c'est l'agréable facilité de plume dont font preuve les deux auteurs, qui rendent ainsi la lecture de ce commentaire à la fois utile et agréable : une qualité bien horatienne. Sans doute la paraphrase, parfois, n'est-elle pas loin. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer nos collègues qui savent trouver le temps et l'énergie nécessaires pour rédiger de telles sommes, et qui bénéficient du soutien d'éditeurs prêts à les publier. Ce n'est pas le cas partout.

Hubert Zehnacker.

Yvan Nadeau, *Erotica for Caesar Augustus. A study of the Love-poetry of Horace*, Carmina, *Books I to III* (collection Latomus, vol. 310) : Bruxelles, éditions Latomus, 2008, 532 pages.

Spécialiste d'Horace et de Virgile, Yvan Nadeau a consacré aux deux poètes treize articles publiés notamment dans la revue *Latomus*, tous en anglais, comme le présent ouvrage, en dépit du patronyme français ou belge de leur auteur (dont l'établissement d'affectation ne nous est pas précisé). Il est à noter néanmoins que, par une amusante coquetterie, les trente-sept chapitres du livre, dont chacun est

consacré à une ode d'Horace, ont tous reçu un titre français (qui est aussi, du même coup, attribué à l'ode elle-même), tantôt réduit à un seul mot, tantôt fait d'une citation littéraire : c'est ainsi que le chapitre 1 (*carmen* 1 , 5) est intitulé « La Mer », le chapitre 15 (*c.* 1 , 30) « Oraison », le chapitre 21 (*c.*21) « Pavane », le chapitre 24 (*c.* 2, 12) « Habanera », le chapitre 28 (c.1, 6) « Graffignettes » (??), tandis que le chapitre 7 (*c.* 1, 17) s'intitule « Prélude à l'après-midi d'un faune », le chapitre 8 (*c.* 1, 19) « Et les flèches tournoient sur le marbre qui glisse », le chapitre 25 (c. 3, 10) « Sérénade pour flûte accompagnée », etc. Seul le dernier chapitre, conclusif bien que suivi de huit pages d'« Afterword », a un titre anglais : « Summing-up ». On aimerait que le livre comportât aussi une préface donnant le pourquoi de ce recours à notre langue, et indiquant quels critères ont présidé au choix de ces titres, souvent astucieux, mais dont certains peuvent sembler un peu énigmatiques. Mais de préface point : l'ouvrage commence d'emblée par l'analyse de la cinquième ode du livre I, comportant, il est vrai, une explication de la méthode qui a permis à l'auteur de procéder à un subtil et très original décodage des poèmes pris en compte. Décodage, voilà bien le mot. Car dans ce livre, comme dans la plupart de ses articles, Y. Nadeau se propose de revisiter, comme on dit aujourd'hui, les *carmina erotica* des livres I, II et III des *Odes*, et d'y déceler une signification que personne jusqu'ici n'avait aperçue et qu'il s'ingénie à faire apparaître avec une érudition et une subtilité que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, mais en donnant à ce verbe le double sens du latin *mirari* — à tel point que l'on ne peut non plus s'empêcher de songer à tout moment au fameux pamphlet que, sous le titre en forme de calembour *Assez décodé !*, notre collègue francisant René Pommier avait naguère consacré, avec une joyeuse férocité, à ce qu'on appelait la « nouvelle critique », et qui consistait effectivement à « relire » les grands textes pour en donner une interprétation entièrement nouvelle et le plus souvent sexuelle (tels la madeleine de Proust, le clocher de l'église de Combray et bien d'autres objets plus ou moins allongés devenant autant de symboles phalliques...). N'ayant ni le talent de R. Pommier ni son goût parfois excessif pour la polémique, nous nous garderons d'accabler le présent ouvrage des sarcasmes dont il couvrait les tenants de la nouvelle critique, mais nous sommes bien obligé d'avouer que les analyses d'Y. Nadeau, très proches de celles que fustigeait Pommier, nous ont souvent laissé rêveur et, pour tout dire, extrêmement sceptique.

Commençons par la méthode. S'appuyant sur les *tria nomina* du poète, Quintus Horatius Flaccus, Y. Nadeau a eu l'idée de les répartir en quelque sorte entre trois personnages : le premier, qu'il appelle Horatius, n'est autre que le personnage historique (le poète) que nous appelons Horace ; le deuxième, qu'il désigne par le *praenomen* Quintus, est le personnage fictif qui, bien que dans les *Odes* il s'exprime à la première personne, ne doit pas être confondu avec l'auteur des poèmes, dont il est une création littéraire, au même titre, par exemple, que les différents *ego* de la poésie élégiaque — il n'y a là rien de bien original : Paul Veyne, entre autres, a depuis longtemps opéré cette distinction. Mais c'est ici qu'intervient un troisième larron, qui, on s'en doute, s'appelle Flaccus, et dont la statut est précisé à la page 10 : il s'agit en quelque sorte d'une voix silencieuse, non pas textuelle mais « métatextuelle », dont le discours muet mais éloquent (p. 191 : « unspeaking but eloquent »), constitué souvent par la structure strophique de chaque poème, s'adresse non pas aux autres personnages des *Odes*, mais à « nous », c'est-à-dire aux lecteurs, contemporains d'Horace et le cas échéant modernes. « Flaccus » est le « décodeur » des textes, et à ce titre son importance est capitale, mais entendre cette voix, qui nous révèle en quelque sorte, dans des sous-chapitres intitulés « Flaccus speaks », ce que les odes veulent dire sans pour autant le dire, requiert, nous prévient Nadeau, un effort intellectuel qu'il reproche à ses devan-

ciers de n'avoir pas su accomplir, et grâce auquel lui-même est enfin en mesure de nous livrer le vrai sens de ces odes : Le projet, on le voit, est ambitieux. Le résultat est-il à la hauteur ?

Il ne saurait évidemment être question d'examiner ici les vingt-sept analyses proposées par l'auteur : il y faudrait un livre. Nous nous bornerons donc — car elle est éminemment caractéristique — à celle du *carmen* 1, 24 (chapitre 11), qui a reçu pour titre très pertinent « Larmes dans la voix », du fait qu'il est un chant de deuil consacré à la mort du célèbre critique Quintilius Varus, ami commun de Virgile et d'Horace. Rappelons en deux mots le contenu du poème : après deux strophes consacrées à déplorer le décès d'un homme paré de toutes les vertus, Horace affirme dans la troisième que c'est de Virgile que la douleur est la plus vive, avant de souligner dans la quatrième que, même en égalant le chant d'Orphée, il ne pourrait arracher Quintilius à la mort et, dans la cinquième, d'exhorter Virgile à faire preuve de *patientia*, seul remède à l'immense douleur qu'il éprouve. Rien d'érotique, à première vue, dans cette ode funèbre, dont Nadeau reconnaît volontiers que bien des lecteurs s'étonneront de la voir figurer dans cette étude ; mais ce serait compter sans « Flaccus », qui a souvent, il faut le dire, l'esprit assez mal tourné, et qui aura tôt fait de nous déniaiser. Il lui suffit, pour cela, de déclarer que les relations entre Virgile et Varus n'étaient pas simplement amicales, mais qu'il y avait entre les deux hommes, bien qu'elle ne soit attestée par aucun texte, une « erotic paederastic Relationship » : élémentaire, mon cher Watson ! Encore faut-il, bien sûr, le démontrer, et c'est là qu'intervient une double intertextualité (notion qui est à la base de la plupart des analyses). D'une part, le fait que Virgile soit qualifié de *flebilis* et que ses éventuels chants de douleur soient rapprochés de ceux d'Orphée nous renvoie au chant IV des *Géorgiques*, et suggère clairement que Varus était à Virgile ce qu'Eurydice avait été à Orphée : il était son *eromenos*, et la douleur de Virgile est celle non d'un ami, mais d'un amant. D'autre part (et là les choses deviennent vraiment subtiles), la *patientia* est précisément la vertu qui fait défaut à Énée lorsque, à la fin de l'*Énéide*, il tue sauvagement Turnus ; or pourquoi ce meurtre ? Pour la bonne raison que Turnus avait lui-même tué le jeune Pallas, auquel Énée était lié par « un attachement érotique » (p. 131), reproduisant la relation homérique entre Achille et Patrocle. Et voilà : le tour est joué, et la vraie nature des relations entre Virgile et Quintilius Varus est enfin mise en évidence. Sauf que, naturellement, un esprit chagrin pourrait faire timidement remarquer que le premier livre des *Odes* avait été écrit et publié plusieurs années avant le dernier chant de l'*Enéide*, ce qui rend, dans ce cas précis mais aussi dans bien d'autres, le recours à l'intertextualité pour le moins contestable. L'auteur en est d'ailleurs conscient, puisque, dans l' « Afterword » qui suit le chapitre conclusif, il pose, ou plutôt se fait poser à lui-même la question : « Comment Horace pouvait-il être aussi familier que vous le prétendez avec l'*Énéide*, à une date où ce poème n'avait pas été publié ? », à laquelle il répond avec autant de loyauté que de désinvolture : « La réponse est que je ne le sais pas » ; mais, ajoute-t-il, qu'à cela ne tienne ! Cette familiarité est si évidente que nous devons l'accepter comme un fait, même si nous ne pouvons l'expliquer... Quoi qu'il en soit, on va, tout au long de ce « voyage » à travers les *Odes* (la métaphore est de l'auteur lui-même), de surprise en surprise, et de ce fait on ne s'ennuie pas une seconde : ainsi apprend-on que le chevreau (en anglais « kid », qui a un double sens que n'a pas le latin *haedus*) sacrifié à la fontaine Bandusie (*c.* 3, 13) n'est autre qu'Horace lui-même, ou plus exactement le jeune Horace, tel qu'il était, « aimant Vénus et les combats », avant de faire allégeance à Auguste et de devenir paisible et sérieux, tandis que la charrue dont les taureaux sont dits « fatigués » (v. 11 : *fessis uomere tauris*) est une évidente métaphore sexuelle ; que dans *c.* 3, 12 la chasse au sanglier à laquelle se livre Hebrus est un

rappel de la partie de chasse à laquelle Énée et Didon se livrent eux aussi au chant IV du poème virgilien, et que javelot et les flèches du chasseur sont, on pouvait s'y attendre, « metaphorical and erotic », tandis qu'on nous adresse une mise en garde pour le moins curieuse à propos des fourrés (en anglais « bush ») où se cache le sanglier : « The bush in question is not George W. » (! ?) ; ou encore que dans *c.* 1, 23 la jeune Pyrrha se confond plus ou moins avec la déesse Vénus, désignée dans le dernier vers par l'expression *maris deae*. Un petit ennui tout de même : c'est que la leçon des manuscrits n'est pas *deae*, mais *deo*, qui désigne évidemment Neptune. Ici encore, qu'à cela ne tienne ! Il suffit de corriger le texte, et la « vérité » est établie. Le tout, il convient de l'ajouter, est semé de nombreuses allusions politiques à Octave Auguste et à son entourage, qui apparaissent maintes fois en filigrane derrière les personnages réels ou fictifs mentionnés dans les *Odes*, ce qui explique le titre de l'ouvrage : ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, dans le même *c.* 1, 5, où la tempête, ici métaphore des orages de la passion amoureuse, devient par la grâce de « Flaccus » métaphore des guerres civiles, la décoration marine du (prétendu) temple de Vénus symbolise en fin de compte la victoire d'Actium. Restons-en là. Au total, il en ressort de ces analyses assurément ingénieuses que les *Odes* sont une œuvre cryptée, dont chaque pièce possède un sens caché, et dont les divers personnages portent des masques derrière lesquels se dissimule leur vrai visage. La question se pose alors de savoir si les lecteurs pour qui Horace écrivait avaient les moyens de procéder au décryptage de ces textes, autrement dit de se livrer au même effort intellectuel qu'Yvan Nadeau. Il est permis d'en douter ; mais alors à quoi bon le cryptage ?

Comment conclure ? Disons que le livre est brillant, astucieux, érudit (la bibliographie ne compte pas moins de 478 titres) autant qu'amusant, d'une incontestable originalité, d'une confondante virtuosité et d'une ingéniosité à nulle autre pareille, et l'on imagine aisément l'engouement que doit susciter chez ses étudiants l'enseignement d'Y. Nadeau, car à la fin de chaque chapitre on a envie d'applaudir comme après un habile tour de prestidigitation, même si les ficelles sont parfois un peu grosses et l'argumentation quelque peu sophistique. La lecture de cet ouvrage est donc un régal, et à cet égard on ne peut que la recommander vivement. Maintenant, faut-il, sans pour autant les balayer d'un revers de main, prendre tous ces décodages au sérieux ? Outre que l'allusion humoristique à George W. Bush a tout l'air d'être une invite à ne pas le faire, il y a là un pas que nous laisserons à d'autres (il s'en trouvera certainement) le soin de franchir.

René Martin.

Lee Fratantuono, *A Commentary on Virgil, Aeneid XI* (Collection *Latomus*, vol. 320) : Bruxelles, Latomus, 2009, 340 pages.

Dans le contexte actuel de vitalité des études virgiliennes, l'*Enéide* continue à exercer sa fascination sur les commentateurs : après la traduction anglaise en vers de Frederick Ahl (*Also Seen. Virgil, Aeneid*, Oxford, 2007) et l'analyse précise de l'hypotexte tragique grec récemment tentée par Vassiliki Panoussi (*Greek Tragedy in Vergil's « Aeneid » : Ritual, Empire, and Intertext*, Cambridge, 2009), Lee Fratantuono propose ici un commentaire linéaire du chant XI, qu'il juge négligé par la critique universitaire, alors qu'il fonctionne comme un « microcosme » dramatique des « thèmes essentiels » de l'œuvre (p. 5). Ayant déjà rédigé un ouvrage de synthèse dans lequel *l'Enéide* est abordé chant par chant (*Madness Unchained. A Reading of Virgil'Aeneid*, Lanham, 2007 : cf. la recension par W. Polleichtner,

Bryn Mawr Classical Review, 19/12/2007), l'auteur a choisi de ne pas rédiger d'introduction générale (p. 6). Son analyse, issue d'un travail de thèse, s'organise en trois moments, qu'il présente comme autant d'actes de la tragédie en cours (p. 9-10) : requiem (v. 1-224), débat (v. 225-497), Camille (v. 497-915) ; l'ensemble se termine sur une riche bibliographie et deux index (*index locorum* et *index rerum nominumque*).

Fratantuono montre comment, dans ce chant à la « structure toute simple » (p. 61, n. 71), Virgile donne à la nouvelle Troie une identité proprement italienne, au détriment de la composante troyenne ; ce faisant, il met en lumière la dynamique d'ensemble de l'œuvre, construite sur de riches effets d'échos qui assurent la cohérence de la structure et créent un effet de miroir entre les deux chants pénultièmes. Il s'agit assurément d'un commentaire riche, soigné (très peu de coquilles) et précis qui s'intéresse autant aux problèmes d'établissement du texte (des choix sont faits et justifiés) qu'à l'étude des sources (par exemple, p. 180-184, sur Camille), sans négliger les aspects psychologiques (rôle de la folie dans le destin des hommes, sentiments d'Enée ou de Turnus, évolution du personnage de Camille, de la lycanthrope à la patriote exemplaire...) et stylistiques (musicalité des vers, harmonie imitative...).

Peut-être regrettera-t-on que Fratantuono n'aille pas toujours au bout de ses remarques et qu'il ne prête pas plus d'attention à la *variatio* poétique et à sa signification. En voici un exemple : le vers 647 (p. 212) ne donne lieu qu'à une simple mention de la *pulchra mors*, sans commentaire ni renvoi aux autres occurrences de l'expression (IX, 399-401, mort de Nisus et Euryale ; X, 646-7, sur la bravoure des combattants ; *Géorgiques* IV, 217-218, à propos des abeilles qui défendent leur roi) ; or, l'expression est la traduction littérale de la *kalòs thánathos* homérique (si bien analysée par J.-P. Vernant, « la belle mort et le cadavre outragé », in *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, 1989, p. 41-79), et sa présence dans l'épopée indique les choix poétiques de Virgile : comme le montrent F. Dupont et T. Eloi, « les héros de l'*Iliade* sont des héros inoubliables, qui ne meurent que pour devenir mémorables. L'*Enéide* reprend cette idéologie mais la transforme. (...) La gloire des guerriers de l'*Enéide* est à venir, quand cette société fictive des Troyens arrivant en Italie aura disparu et que la société romaine du *Pater Romanus* sera installée, société dont les gestes et les valeurs seront autres » (« un couple héroïque : Nisus et Euryale », p. 93, in *L'érotisme masculin dans la Rome antique*, Belin, 2001, p. 65-94). C'est précisément dans ce sens que Fratantuono oriente son analyse des vers 649 ss...

Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un commentaire méticuleux et érudit qui souligne les ambiguïtés du texte et la finesse allusive du poète. Il éveille l'intérêt du lecteur et sera assurément utile à tous ceux, initiés ou néophytes, que Virgile n'a pas fini de charmer.

Christine Kossaifi.

Timothy Saunders, *Bucolic Ecology. Virgil's* Eclogues *and the Environmental Literary Tradition* : Londres, Duckworth, 2008, 184 pages.

Prolongement d'un travail de thèse, cet ouvrage s'intéresse au subtil tissage de la nature et de la poésie dans les *Eglogues* de Virgile. L'introduction (p. 1-8) souligne la complexité de cette œuvre et de la relation qu'elle instaure avec le lecteur, aborde le problème de définition des concepts de « nature » et d'« écocritique », avant de justifier le titre : le terme « bucolique » a été choisi de préférence à

« pastoral » par allusion à Théocrite - un renvoi à la synthèse d'Halperin, qui prend également en compte la notion d'*églogue* (p. 8-23), aurait été bienvenu ici, d'autant plus que l'auteur figure dans la bibliographie, p. 173.

Les deux premiers chapitres explorent la dimension cosmologique et le riche réseau intertextuel constitutif des *Eglogues*. La notion de « catastérismes » qui lance l'analyse (chapitre I, p. 9-30) permet à l'auteur de dessiner l'analogie entre l'univers et la poésie bucolique (coupes de l'*églogue 3*) puis de montrer comment Vigile affirme la capacité effective de la poésie bucolique à chanter le cosmos (*Eglogue 5*). C'est en suivant les anciens « signes », *signa*, que sont les *Idylles* de Théocrite ou les *Phénomènes* d'Aratos que le poète construit sa propre carte du cosmos où brillent ses « étoiles », *signa* ; les *églogues 9* et *8* attestent de ce jeu subtil d'allusions à la tradition littéraire sur lequel se construit l'originalité virgilienne (chapitre II, p. 31-58). Les trois chapitres suivants nous « ramènent sur terre » (p. 59) et nous font entrer dans ce monde bucolique nouveau où poésie et géographie s'entrelacent (« geography », p. 59-72) pour construire une topographie dynamique nourrie d'une tension poétique féconde entre la cité et la campagne, la politique et l'*otium*, le bucolique, l'élégiaque et l'épique (« topography », p. 73-101), au cœur d'un paysage-objet d'art animé par les personnages ou par le lecteur (« landscape », p. 102-127). Le dernier chapitre (« physics », p. 128-151), qui termine le voyage métapoétique, est consacré à l'organisation atomique (et lucrétienne) du monde des *Eglogues* pour montrer comment celui-ci s'offre comme une invite à l'*ecphrasis* qui lui donnera vie et mouvement ; ce n'est en effet que par l'intervention d'un lecteur ou d'un récepteur du chant que se « réalisent les pouvoirs orphiques de cette poésie » (p. 139). L'ensemble est complété, après les notes (p. 153-169) et la bibliographie (p. 171-177), par un index (p. 178-184) qui présente l'inconvénient de mettre sur le même plan les critiques universitaires, les auteurs anciens, les genres poétiques, les noms de lieux, les constituants du monde bucolique, etc.

T. Saunders propose ici un travail de qualité même si la progression de la pensée, s'adaptant aux méandres de la poésie virgilienne, reste parfois discutable (ah ! ces « we shall return to..., but first » !). Son analyse, fine, dense et souvent convaincante, témoigne de son érudition et de sa connaissance de l'hypotexte théocritéen, dont la richesse n'est toutefois pas toujours épuisée (par exemple, à propos des coupes de Ménalcas et de l'*Idylle V*, p. 13 ou, plus généralement, sur l'humour érudit de ce poète) ; la lecture de l'ouvrage récent de Mark Payne, *Theocritus and the Invention of Fiction* (Cambridge Univ. Press, 2007, en anglais et non en français...), centré sur le jeu d'enchâssement des temporalités et des regards dans les *Idylles*, aurait à ce propos permis à l'auteur d'enrichir sa propre étude des *Eglogues* de Virgile (notamment chapitres 5 et 6). Quoi qu'il en soit, les spécialistes de Virgile tout autant que les amateurs de poésie hellénistique et romaine trouveront assurément plaisir à la lecture de cet ouvrage stimulant et prometteur.

Christine Kossaifi.

Jo-Marie Claassen, *Ovid Revisited, The Poet in Exile* : Londres, Duckworth, 2008, 292 pages.

Ce livre qui nous vient pour son contenu, sans surprise, mais avec un grand plaisir, d'Afrique du Sud — ce beau pays que j'ai visité autrefois en touriste — est du à Jo-Marie Claassen. Celle-ci, depuis la Stellenbosch University, s'intéresse

depuis longtemps au mystérieux exil d'Ovide ; et ces 292 pages semblent vouloir être une somme conclusive. JMC. présente l'œuvre dans une introduction très soucieuse de chronologie. Elle cherche à définir la personnalité du poète avec d'excellentes formules. Elle étudie les variations de ton, la poésie comme amie et ennemie, le vocabulaire ovidien et l'ordre des mots. J'ai apprécié le long chapitre sur l'usage de la mythologie et de ses transformations. Le chapitre 6 est certainement le plus original et le plus passionnant. Je me sens une dette à l'égard de l'auteur pour m'avoir fait découvrir, par un rapprochement fécond avec l'exil d'Ovide, celui de Breyten Breytenbach. Celui-ci a écrit en afrikaans et en anglais des poèmes et beaucoup d'autres textes. Il a courageusement pris parti contre l'apartheid, ce qui lui a valu exil en France et prison dans son pays ; et il partage désormais son temps entre l'Europe et les U S A. L'analyse est bien menée et souligne des points de rencontre entre deux exilés fort différents. L'excursus, *Ovidian studies to-day* passe en revue des travaux modernes selon un classement très ingénieux ; et, dans le domaine de la fiction, l'insistance sur RANSMAYR est tout à fait méritée. Deux appendices, un tableau de la fréquence du vocabulaire spécialisé, sept tables des mythes et un index étoffé complètent heureusement ce beau volume.

Simone VIARRE.

Eleonora TOLA : *La Métamorphose poétique chez Ovide :* Tristes *et* Pontiques. *Le poème inépuisable.* (Bibliothèque d'études classiques 38) : Leuven, Peeters, 2004, x-446 pages.

Cet ouvrage aborde le corpus d'exil d'un point de vue sémiotique, stylistique et métrique. L'étude est consacrée à l'intertextualité et à l'auto-textualité littéraires. Elle se distingue par l'alliance de considérations stylistiques et métriques fouillées et d'une analyse littéraire thématique consacrée à l'imaginaire poétique, autour de concepts liés à la métamorphose : la fluidité, l'ondoyance, l'hybridité, le miroitement, etc. Elle montre, en somme, comment le corpus d'exile thématise avant tout de façon réflexive les modifications de la poétique ovidienne et de la *persona* de l'auteur. Une première partie, comparative, étudie l'évolution de la poétique d'une œuvre à l'autre. Un premier chapitre détermine les thèmes récurrents, désignés comme les « lieux » de métamorphose de l'écriture poétique et du poète (le temps, le voyage, la mort, les tempêtes, le naufrage, les *lacrimae*, l'écriture poétique) et les étudie d'un point de vue macrostructural et microstructural. Le deuxième chapitre est consacrée aux « métamorphoses auto textuelles : corps physique et corps poétique. » Les variations du lexique corporel sont étudiées par rapport aux métamorphoses dans le cadre des reprises intertextuelles au sein du corpus d'exil. Le troisième chapitre envisage l'écriture d'une « ondoyance mimétique de l'être » : l'image de l'eau. Il passe en revue le thème de l'élément liquide dans l'ensemble de l'œuvre ovidienne pour ensuite étudier les larmes comme fluctuation dialectique du corps dans le corpus d'exil. Le quatrième chapitre est intitulé : « " pleurer " dans l'exil : ambivalence d'une " dissolution " de l'être ». L'auteur en arrive à la conclusion que les *Tristes* insistent sur les mutations de l'être poétique en son entier, corps et écriture. Pour le dire autrement, la poétique du recueil donne à voir les fragmentations du corps. Le thème de l'eau et des larmes devient essentiel pour dire la transformation du corps dans un ouvrage où Ovide est à la fois le sujet et l'objet narratifs. Les *Pontiques* sont au contraire le lieu d'un « figement » de l'être et du discours. La deuxième section part de la constatation qu'Ovide sélectionne un

certain nombre de lieux communs épiques traditionnels comme le voyage, la tempête, le naufrage pour illustrer son existence d'exilé. Il en résulte une écriture originale constituée d'une « topique en fragments » liée à une restriction de l'*inuentio* à des motifs réagencés pour élaborer un discours personnel. Le premier chapitre est consacré au voyage géographique et intérieur. Selon cette ligne de lecture, l'auteur aborde successivement les thèmes du voyage, du *Pontus*, du corps (à la fois physique et textuel, voir *Tr.* 1, 2, 13-16) malmené et désagrégé par la tempête. Ce passage comporte plusieurs analyses stylistiques et métapoétiques stimulantes, (ainsi, p. 147 : « L'élément liquide de la traversée maritime est (...) ressenti tout autant comme une menace contre la vie du 'je' que comme une désagrégation et une perte de la parole créatrice... »), même si certaines conclusions peuvent sembler un peu subtiles. Le chapitre 2, consacré à l'intertextualité, l'autotextualité et à « l'émiettement des sources engendrant une hybridité stylistique autant que des variantes subjectives » (p. 161), est le lieu d'études stylistiques et métriques fouillées. Il s'y trouve de bonnes analyses quant à la portée méta-poétique de la figure du pilote ne sachant plus maîtriser son *ars* dans la tempête (p. 189 sqq.). Le ch. 3 est consacré au naufrage dans les *Tristes* et les *Pontiques*, naufrage lu comme métaphore de la perte d'identité et de l'entrée dans le royaume des morts. À l'issue de cette enquête, l'auteur constate une présence plus marquée du méta-discours dans les *Tristes*, alors que les *Pontiques* sont le « lieu de la fixité et du figement ». Après l'examen des topiques, la troisième partie se consacre aux références mythiques. Des tableaux classent thématiquement les allusions mythologiques et les résultats obtenus sont exploités. Les personnages les plus présents d'un point de vue quantitatif étant Ulysse, Jason et Médée. Les modalités des rapports entre la figure du poète et les personnages mythiques se trouvent ensuite étudiés. L'auteur confronte la poétique spécifique du corpus d'exil aux théories organicistes de l'œuvre littéraire illustrées par Platon, Cicéron, Horace. Mais l'hybridité et l'émiettement caractérisent avant tout la poétique spécifique de l'œuvre d'exil. Deux imposants *indices* métriques de *Tr.* 1 et 2 viennent compléter l'ouvrage (métrique verbale et schémas rythmiques des vers). L'auteur justifie la sélection de ces deux livres par le fait que, dans sa perspective, l'étude de la métrique est subordonnée à des perspectives poétique et rhétorique.

Jean-Christophe JOLIVET.

Ovide : Figures de l'hybride. Illustrations littéraires et figurées de l'esthétique ovidienne à travers les âges, études réunies par Hélène CASANOVA-ROBIN : Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne » n° 64), 2009, 515 pages.

Ce volume constitue les actes d'un colloque international qui s'est tenu à Grenoble, les 3, 4 et 5 mai 2007. Il regroupe vingt-neuf contributions qui, à partir de l'œuvre d'Ovide, explorent la notion d'hybride dans ses dimensions poétique, générique, picturale, philosophique et politique, pour dessiner, par des parallèles avec la littérature européenne des XVI^e^ au XX^e^ siècles, l'étonnante modernité du poète de Sulmone. Après une introduction rédigée par Hélène CASANOVA-ROBIN qui précise le sujet, les méthodes, la progression de l'analyse et la logique d'organisation des textes dont le contenu est résumé (p. 7-17), l'ouvrage se structure en trois parties, portant sur « le choix de l'hybride et ses implications esthétiques et symboliques » (p. 21-166), « les explorations littéraires de l'hybride dans les œuvres d'Ovide » (p. 169-319) et « l'hybride ovidien de la Renaissance à l'époque contemporaine »

(p. 323-472). L'ensemble est complété par une bibliographie générale fournie (p. 473-497) et par un *index nominum* global détaillé, mais qui présente l'inconvénient de mettre sur le même plan universitaires contemporains et personnages mythologiques, divinités ou héros. Il se termine par les tables des illustrations et des matières.

La première partie appréhende l'hybride au sens large du terme. Les études, parfois assez éloignées d'Ovide, s'efforcent de cerner cette notion en la confrontant au monstrueux et à la métamorphose ou en mettant en lumière un processus d'humanisation qui fait éclater les frontières entre les règnes mais aussi entre les genres littéraires ; l'accent est mis sur les dimensions poétique, visuelle et plastique de ce concept (*evidentia* et ἐνάργεια). Sont ainsi analysés les Centaures (Létoublon), Polydore et « le buisson sanglant » de l'*Enéide* (Heuzé), les « hybrides ovidiens » (Jouteur), Scylla (Hardie). La dimension visuelle de l'hybride est traitée à travers l'évolution de la représentation de Narcisse dans les arts plastiques (Viarre), pour s'inscrire dans une problématique plus large, celle de « l'esthétique concertée du chaos » (Sauron), qui n'est pas sans annoncer le *non finito* prôné par un Pontano (Casanova-Robin). La première partie se termine sur l'étude d'un coffre de mariage du XV^e^ siècle (Simonneau) et sur « l'hybridation consciente » (p. 162) dans l'art du XVII^e^ siècle (du Crest).

La deuxième partie est consacrée à la dimension plus proprement poétique de l'hybride et regroupe des approches générales de l'œuvre ovidienne ou des analyses plus ponctuelles : « *lascivia* ovidienne » (Dangel), élégie et étiologie (Pfaff), tension dynamique des contraires (Videau), jeu sur les références historiques (Delbey), « discours métapoétique » dans les *Métamorphoses* (Jolivet, Rosati, Vial, Laigneau) et lectures des anciens (Leroux, Gosserez).

La troisième partie s'efforce de montrer comment l'hybride ovidien s'adapte et se métamorphose à son tour au contact d'autres langues, d'autres cultures ou d'autres genres : présence du « clerc de Vénus » (selon la périphrase célèbre de Chaucer) sur les *Basia* de Jean Second (Galand-Hallyn, Séris), appauvrissement de l'hybride ovidien dans les traductions italiennes du XVI^e^ siècle (Vanacker), influence d'Ovide sur la poésie satirique de Buchanan (Catellani-Dufrêne), l'*Alector* d'Aneau (Deloince-Louette, dont le nom est réduit à Louette dans la table des matières), ou la poétique du XVII^e^ siècle (Chatelain). Viennent enfin quatre études centrées sur la période moderne : Daphné et « le corps de la nymphe » (Galvagno), Arachné et la femme-araignée (Ballestra-Puech), hybridité de la pensée et de l'écriture de Claudel (Millet-Gérard), Ransmayr et le Lycaon ovidien (Monluçon).

Il faut tout d'abord rendre hommage à l'hybridité toute ovidienne du recueil : H. Casanova-Robin a su déployer les trésors de la rhétorique pour organiser une matière composite en un ensemble cohérent, même si l'on peut, comme toujours, s'interroger sur certains choix : si le texte de Galvagno, centré entièrement sur Ovide, ne figure pas dans la deuxième partie, comme l'on pourrait s'y attendre, est-ce à cause du titre, qui suggère une problématique large en opposition avec l'étude ponctuelle développée dans le corps de l'article ? Selon quels critères les approches générales de Létoublon et Heuzé (qui présente Ovide comme « le plus manifestement concerné » par l'hybride, p. 35, pour ne parler que de Virgile !) voisinent-elles avec l'étude rigoureuse et précise de Jouteur, dont l'analyse se rapproche de celle de Dangel, qui ouvre la deuxième partie ?

Quoi qu'il en soit, ce qui donne son intérêt à l'ouvrage, c'est précisément la riche diversité des analyses et des angles d'approche, avec le souci de souligner la modernité d'Ovide tout en le replaçant dans son contexte politique et poétique. De nombreuses études mettent en effet l'accent sur l'esthétique ovidienne, en rupture partielle avec l'orientation augustéenne. De fait, si le choix de l'hybride aboutit à

une œuvre composite, la variété des éléments se fond dans l'unité de l'ensemble, selon les préceptes d'Horace (cf. Dangel, surtout p. 171-177) et dans la continuité des *Aitia* de Callimaque. L'on apprécie ici la place — qui aurait pu être plus grande — faite à ce poète et aux callimachéens dont l'esthétique procède par juxtaposition ou enchâssement de saynètes en un jeu de réfractions du regard très proche de l'irisation analysée par V. Leroux, et en même temps très moderne, puisque cette technique de fragmentation des touches n'est pas sans annoncer l'impressionnisme pictural et littéraire du XIX^e^ siècle. L'hybride ovidien, issu d'une riche tradition, apparaît ainsi comme un kaléidoscope de sensations et de perceptions, posant le problème poétique du « vraisemblable », déjà abordé par Hésiode, dans sa *Théogonie*, v. 27-28 (qui aurait pu faire l'objet d'une note chez Dangel, p. 178, ou Vial, p. 260 et 262) et au cœur de la littérature pastorale. Le parallèle avec Théocrite s'impose en effet à propos du paysage ovidien, inspiré « de la tradition bucolique » et qui, contrairement à ce qu'affirme J. Vanacker, p. 361, ne « connote » pas toujours « la paix et la sécurité », surtout à l'heure de midi (cf., à ce sujet, T. D. Papanghelis, « about the Hour of Noon : Ovid, *Amores* 1, 5 », *Mnémosyne* IV, XLII, 1989, p. 54-61). Le jeu des parallèles pourrait se poursuivre pour les auteurs modernes ; ainsi, la « réécriture fantastique » de Ransmayr, analysée par A.-M. Monluçon (p. 462-467), se nourrit aussi du roman de B. Stoker, *Dracula*, ami des loups qui vit justement dans les Carpates. La bibliographie générale s'étofferait ainsi d'ouvrages qui nous semblent importants. Citons principalement, à propos d'Horace, mentionné 34 fois, P. Grimal, *Essai sur l'art poétique d'Horace*, Paris, 1968 ; sur l'iconographie hellénistique, l'étude très fine de P. Zanker, *Un art pour le plaisir des sens. Le monde figuré de Dionysos et d'Aphrodite dans l'art hellénistique*, Paris, 2001 pour la trad. [1998] ; sur le mythe de Narcisse (Videau, surtout p. 206), J.-P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Gallimard, Folio Histoire, 1989, principalement chapitres VI (« au miroir de Méduse ») et VIII (« un, deux, trois : Eros »).

On le voit, l'un des intérêts de ce livre est de susciter le plaisir gourmand du lecteur qui savoure véritablement certaines études, bien écrites et bien documentées, comme celles de Jouteur, Jolivet, Vial, Dangel ou Delbey — et ce malgré par les trop nombreuses coquilles qui parsèment l'ouvrage, de l'introduction (p. 7, 11, 15, 17) à la table des matières (p. 513). Cependant, certains textes auraient gagné à être condensés en une synthèse claire et rigoureuse : l'analyse de Leroux, pourtant intéressante, aurait été plus percutante si elle avait été plus courte (24 pages contre 15 à 16 en moyenne pour les autres contributions), parfois plus précise (elle cite Hésiode, p. 301, sans renvoi) et moins émaillée de coquilles ; de même, la désinvolture dont fait preuve Videau dans l'une de ses références indexées dépare un travail pourtant de qualité : elle cite en effet Callimaque en traduction, p. 202, et indique en note 11 : « Callimaque, *Epigrammes, Hymnes* » (*sic*), sans autres précisions (il s'agit en fait du titre et de la traduction d'Emile Cahen, dans l'édition, aujourd'hui dépassée, des Belles Lettres, 1953, p. 84, réponse aux « Telchines » ; l'extrait ouvre le livre I des *Aitia* (cf. édition de Trypanis, Gelzer et Whitman, Loeb Classical Library, n° 421, 1973) et regroupe les v. 3-4, οὐχ ἓν ἄεισμα διηνεκές (...) ἤνυσα, et le v. 9, [ὀλ]ιγόστιχος). De même, Laigneau cite Théocrite comme « source essentielle » (p. 267, n. 2) de l'épisode d'Adonis, « ressortiss(a)nt davantage de la bucolique », d'après elle, mais elle en reste à cette remarque lapidaire, sans mentionner qu'il s'agit des vers 100-144 de l'*Idylle XV*, un mime qui n'a rien de « bucolique » !, à moins que l'auteur n'ait voulu faire allusion à l'*Idylle I*, le chant de Thyrsis contenant une brève allusion à Adonis, v. 109-110 (peut-être interpolés), mais il ne s'agit plus alors d'une « source essentielle »...

Cet ouvrage riche, dense et varié a ainsi le mérite de susciter les interrogations et les rapprochements, d'offrir au lecteur, novice ou averti, une synthèse globalement claire et de mettre en lumière la sensuelle complexité et la surprenante modernité d'Ovide.

Christine KOSSAIFI.

Jane D. CHAPLIN, Christina S. KRAUS (sous la direction de), *Oxford Readings in Classical Sudies : Livy* : Oxford, Oxford University Press, 2009, 524 pages.

Conformément à l'esprit de la collection, la finalité de cet ouvrage est de mettre à la disposition du public une sélection, commodément regroupée, de contributions choisies parmi celles qu'on peut considérer comme les plus importantes sur un auteur donné. En l'occurrence, la sélection faite par les responsables comprend 18 études, parues depuis 65 ans ; le travail le plus ancien est le chapitre « Le sens du comique » du livre de L. CATIN, *En lisant Tite-Live*, paru aux Belles Lettres en 1944, les plus récents datent de 1997, et sont une contribution de A. M. FELDHERR, « Livy's Revolution : Civic Identity and the Creation of the *Res Publica* », dans *The Roman Cultural Revolution*, publié aux Cambridge University Press sous la direction de T. HABINEK et A. SCHIESARO, et la partie de l'introduction concernant Tite-Live et ses sources parue dans le premier volume du commentaire de S. P. OAKLEY aux livres VI-X de Tite-Live, publié aux Oxford University Press, mais dont l'auteur donne ici une version remaniée. Sur ce dernier point, une note initiale de l'auteur précise bien ce qu'il en est — et il en va de même pour les contributions, également revues, de J. L. MOLES et J. RICH. Cependant, les modifications par rapport aux publications de départ ne sont pas vraiment précisées, et on peut d'ailleurs regretter que les indications concernant les parutions initiales ne soient pas données au début de chaque étude et qu'il faille les tirer de la liste des *Acknowledgments* de la p. 524, où les noms d'auteurs figurent par ordre alphabétique et sans référence à la place de leurs travaux dans le volume ; on ne trouvera pas davantage indiquée en marge la pagination originelle des travaux, ce qui aurait été utile. De même aucune indication n'est donnée sur ce qui a été traduit — puisque tous les textes sont donnés systématiquement en anglais. Dans les travaux rassemblés dans le livre, la bibliographie anglo-saxonne se taille la part du lion : ainsi la question de la composition de l'œuvre de Tite-Live, avec le problème des articulations en pentades, décades ou autres, est posé à partir de l'article de P. STADTER, paru dans *Historia* en 1972, et non de l'introduction générale de J. BAYET dans le premier volume de la CUF, ou de l'étude de P. JAL dans le volume *Présence de Tite-Live*, paru sous la direction de R. CHEVALLIER. et R. POIGNAULT en 1994, plus familières au lecteur francophone. On ne s'en plaindra pas nécessairement, dans la mesure les responsables ont fait suivre les différentes contributions d'appendices (parfois rédigés par les auteurs des études eux-mêmes), qui font bien le point sur les problématiques abordées et que l'ouvrage est bien évidemment destiné en priorité à un public anglophone, pas nécessairement spécialisé (les textes grecs et latins sont donnés en traduction anglaise, pour un livre écrit en allemand comme le *Zeitbezüge des Livius in der ersten Dekade* de R. VON HAELING, de 1989, il est renvoyé au compte-rendu fait en anglais par J. BRISCOE dans *GGA* en 1990). Le choix des articles retenus n'appelle pas de critique majeure (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'on partage obligatoirement les vues exposées par les auteurs : p. ex. l'analyse de la composition du récit de la prise de Rome par les Gaulois proposée par T. J. LUCE dans son article des *TAPhA* de 1971, y voyant la juxtaposition, à finalité simple-

ment littéraire, de morceaux d'origine diverse, parfois fondés sur des faits aussi tardifs que la mort du consul Octavius en 87 av. J.-C., nous paraît totalement inacceptable). Toujours est-il que, tel qu'il est, et compte tenu justement des appendices qui complètent les articles initiaux ainsi que de l'introduction générale, le livre offre un bon panorama de la recherche sur l'historien padouan. Il s'articule sur six parties. La première, après l'introduction de J. D. Chaplin et C. S. Kraus, comporte l'article des *TAPhA* de 1965 de T. J. Luce sur la date de la première décade et celui de J. L. Moles sur la préface générale des *Ab Vrbe condita libri*, paru en 1993 dans les *Proceedings of the Cambridge Philological Society* et donné ici dans une version complétée. Suivent trois études sur la structure de l'œuvre, celui, d'ensemble, de P. A. Stadter, de 1972, celui, sur le rôle de la datation par années consulaires, de J. Rich (*Histos*, 1996, ici sous une forme revue) et celui, que nous avons cité, de T. J. Luce sur V, 32-55. Une troisième section consacrée au style regroupe, outre les pages de L. Catin sur les notes d'humour de l'historien, l'article « The Literary Techniques of Livy » (paru dans le *RhM* de 1954) où P. G. Walsh, annonçant des thèmes qu'il allait développer dans son *Livy : His Historical Aims and Method* de 1961, traitait de différents scènes topiques de l'œuvre livienne (sièges, batailles navales, dialogues, etc.), une contribution générale de A. H. McDonald et une étude de J. E. Philipps sur les présentations de triomphes dans les livres XXI-XLV (tirées respectivement du *JRS* de 1957et de *CPh* de 1974). Les aspects plus proprement narratifs sont abordés ensuite à travers des études de E. Burck (introduction aux livres 29 et 30, dans l'*Einführung in die dritte Dekade des Livius* de 1962), J. B. Solodow (sur l'épisode d'Horace, tiré de *TAPhA* de 1979), de A. C. Scafuro (sur les aspects relevant de la comédie de l'épisode des Bacchanales au livre XXXIX, paru dans *Helios* en 1989). Une cinquième partie, intitulée « Histoire culturelle », aborde des questions plus générales : la position religieuse de l'historien (article de W. Liebeschuetz, du *JRS* de 1967), la place accordée au corps féminin à travers les épisodes de Lucrèce et de Verginie (analysés, dans une contribution de S. R. Joshel tirée de l'ouvrage *Pornography and Representation in Greece and Rome*, Oxford, 1992, comme signifiant la mise en place du pouvoir politique, essentiellement masculin, à travers la mort des personnages féminins), le jeu entre privé et public aboutissant à l'a création de la *res publica* transcendant les individualités (contribution, que nous avons citée, de A. M. Feldherr de 1997). Les problèmes de sources et d'influence ne sont pas omis : ils font l'objet de la sixième et dernière section, avec des remarques, très ponctuelles, de S. P. Oakley sur les sources des livres VI-X, les considérations de J. Briscoe sur les sources des livres XXXI-XXXIII dans son commentaire de 1973, et la conférence faite par H. Tränkle à Zurich en 1969, publiée dans *Gymnasium* en 1972, sur les rapports entre Tite-Live et Polybe, où il abordait déjà la question à laquelle il allait consacrer son *Livius und Polybius*, publié à Bâle en 1977. Comme J. D. Chaplin et C. S. Kraus le précisent dans leur introduction, aucun titre relevant spécifiquement de la surabondante littérature sur le thème des relations entre l'historien et Auguste (il suffira d'évoquer ici les récentes propositions de B. Minéo !) n'a été retenu. Il n'empêche que la problématique est omniprésente, ne serait-ce qu'à travers les considérations chronologiques de T. J. Luce dans la première partie, la manière dont on doit juger la correction, due à l'intervention du prince, de la tradition sur les dépouilles opimes de Cornelius Cossus dont l'historien fait état en IV, 20. C'est donc un *status questionis* fort utile qu'on trouve dans ce livre.

Dominique Briquel.

Paradox and the Marvellous in Augustan Literature and Culture, edited by Philip Hardie : Oxford, Oxford University Press, 2009, 388 pages.

Cet ouvrage, dirigé par un spécialiste reconnu, est issu d'un colloque sur « le paradoxe et le merveilleux dans la poésie romaine d'époque augustéenne », qui s'est tenu à Oxford, les 22-24 septembre 2005, dans le cadre d'un programme de recherche européen sur *La poésie augustéenne*. Les 17 textes de qualité qui le constituent et qui sont tous rédigés en anglais élargissent le champ d'étude à l'ensemble de la littérature augustéenne.

Après la liste des 15 illustrations (p. ix-x) et la présentation bio-bibliographique des contributeurs (p. xi-xiii), Philip Hardie souligne dans son article d'introduction (p. 1-18) l'intérêt que l'époque augustéenne manifeste pour le merveilleux, source d'étonnement, et le paradoxe, dans sa dimension d'ambiguïté ironique (p. 14) : ils nourrissent la réflexion et la pratique poétique, se concrétisent dans l'art, se font science sous l'influence de Lucrèce, servent l'idéologie royale qui utilise la tradition des *mirabilia* pour suggérer la divinité du *princeps* ou enrichissent la tradition historiographique pour une nouvelle approche du monde.

C'est la fameuse *Epître aux Pisons*, plus connue sous le nom d'*Art poétique*, qui lance l'analyse. Après avoir rappelé l'importance d'Aristote, Mario Citroni montre comment Horace « tend à résoudre la théorie de la tripartition » (*verum*, *falsum*, *verisimile*) en une « opposition binaire » (p. 35) qui assimile le *verum* à l'utilité et le *fictum* au plaisir, sous l'influence de Strabon et dans l'axe de Vitruve (« Horace's Ars Poetica and the Marvellous », p. 19-40). Verity Platt propose une application concrète de ces théories à la peinture murale augustéenne capable de faire place au merveilleux sans violer le *decorum* culturel (« Where the Wild Things Are : Locating the Marvellous in Augustan Wall Paintings », p. 41-74). Rebecca Armstrong prolonge la réflexion par une étude des merveilles créées par l'homme, symbole de son habileté en même temps que de son *hybris*, à l'image de l'artisan-poète Dédale, dont la figure ambiguë a valeur de synthèse symbolique (« Against Nature ? Some Augustan Responses to Man-made Marvels », p. 75-94).

L'ouvrage revient ensuite à une approche plus ponctuelle, centrée sur un poète particulier. C'est d'abord Virgile qui retient l'attention. Philip Hardie, reprenant un texte publié en 1996 (« Virgil : A Paradoxical Poet ? », p. 95-112), s'interroge sur la validité du label « classique » décerné à ce poète par la critique universitaire et met en lumière le « paradoxe tamisé » (p. 111) qui irrigue son œuvre. Alain Deremetz s'intéresse au *vera dicere* dans les *Géorgiques* en montrant comment cette règle didactique est transgressée au profit d'un merveilleux naturel et romain, incarné dans l'art de la greffe à l'indéniable dimension métapoétique (« The Question of the Marvellous in the *Georgics* of Virgil », p. 113-125). Mario Labate, quant à lui, aborde le modèle héroïque dans *l'Enéide*, à partir des éléments fantastiques dans les épisodes de Cacus et d'Hercule, des Harpies et de la catabase d'Enée (« In Search of the Lost Hercules : Strategies of the Fantastic in the *Aeneid* », p. 126-144).

L'approche originale de Jürgen Paul Schwindt, qui étudie, à partir d'Horace, les implications linguistique, sociale et esthétique de l'acte d'écrire des *thauma* (« *Thaumatographia*, or 'What is a Theme ?' », p. 145-162), sert de transition aux sept analyses suivantes, toutes centrées sur Ovide. Alessandro Barchiesi s'intéresse à Phaethon, dont le trajet cosmique permet un panorama de Rome, du Circus Maximus à la domus d'Auguste en passant par le temple d'Apollon Palatin (« Phaethon and the Monsters », p. 163-188) ; Florence Klein analyse les réponses au merveilleux dans la légende de Persée, en soulignant la complicité consciente du poète avec son lecteur (« *Prodigiosa mendacia vatum* : Responses to the Marvel-

lous in Ovid' Narrative of Perseus (*Metamorphoses* 4-5 »), p. 189-212). Marco Fucecchi (« Encountering the Fantastic : Expectations, Forms of Communication, Reactions », p. 213-230) étudie les rencontres avec le surnaturel dans la littérature latine (Ovide, Apulée, Virgile). Jacqueline Fabre-Serris s'arrête sur l'histoire de Philémon et Baucis, construite comme un *exemplum* des *mira deum*, tout en initiant une réflexion critique sur les valeurs romaines traditionnelles (« Constructing a Narrative of *mira deum* : The Story of Philemon and Baucis (Ovid, *Metamorphoses* 8) », p. 231-247). Damien Nelis s'intéresse à l'influence d'Empédocle sur la cosmogonie du livre I des *Métamorphoses* (« Ovid, *Metamorphoses* 1. 416-51 : *nova monstra* and the *foedera naturae* », p. 248-267). Gianpiero Rosati (« *Latrator Anubis* : Alien Divinities in Augustan Rome, and how to Tame the Monsters through Aetiology », p. 268-287) part du mythe ovidien des Piérides pour analyser le thériomorphisme égyptien et la fascination-répulsion qu'exerce l'Egypte sur Rome. Enfin Mary Beagon propose une relecture du discours de Pythagore à la fin des *Métamorphoses*, en montrant que le rationnel réside dans le merveilleux même (« Ordering Wonderland : Ovid's Pythagoras and the Augustan Vision », p. 288-309).

Les deux dernières études s'intéressent à l'histoire et à l'éloquence. Andrew Feldherr (« Delusions of Grandeur : Lucretian 'Passages' in Livy », p. 310-329) met en évidence la séduisante monstruosité d'Hannibal, lors du passage des Alpes, et montre comment la stratégie rhétorique que lui prête l'historien sert de critique envers Lucrèce et Polybe. Joy Connolly propose une réflexion esthétique et politique sur l'art de la *sententia* dans les *Controversiae* de Sénèque l'Ancien (« The Strange Art of the Sententious Declaimer », p. 330-349). Après la bibliographie, l'ensemble se termine sur un index général et un *index locorum* (auteurs anciens).

On le voit, ce sont Virgile (3 articles) et Ovide (7 articles) qui ont majoritairement retenu l'attention des contributeurs, au détriment d'autres éléments pourtant importants. Un meilleur équilibre des études et un classement plus rigoureux des textes auraient sans doute permis d'élargir le propos et d'enrichir l'étude. Mais les aspects essentiels en relation avec le thème sont abordés dans des textes bien écrits et bien documentés, dont l'analyse fine, précise et intelligente apporte au lecteur un réel plaisir intellectuel. Synthèse précieuse sur un sujet complexe, cet ouvrage est aussi une invite à la découverte du merveilleux et du paradoxal dans la riche diversité de leurs manifestations, un voyage au cœur de l'hybride, aux sources d'une sensibilité qui a nourri un genre aujourd'hui florissant et ondoyant, le fantastique.

Christine Kossaifi.

Elvira Migliario, *Retorica e storia. Una lettura delle* Suasoriae *di Seneca Padre* : Bari, Edipuglia, 2007 (Quaderni di « Invigilata Lucernis », 32), 190 pages.

La très belle édition de Sénèque le Père, due à E. Migliario, nous propose sous le titre « Una lettura delle *Suasoriae* », une relecture romaine d'une œuvre trop souvent réduite à sa dimension « rhétorique » — au sens formel. L'auteur ne nie pas l'insertion des *Suasoires* dans l'histoire du genre ; après un bon « bréviaire » biographique, l'étude analyse le phénomène « socioculturel » des écoles de déclamation (p. 17 s.). Outre le sens quasi universitaire de ces déclamations, on note l'aspect mondain de ces manifestations, qui attirent les grands personnages, auditeurs ou acteurs (n. 37, p. 18), ainsi que l'organisation de séances « privées ». Liées au déclin de l'éloquence politique, les déclamations attestent certes une thématique tradi-

tionnelle, mais servent aussi de réceptacle au « non dit » de l'époque impériale : la pratique de l'allusion politique est essentielle ; or, comme miroir de l'opinion et des « mentalités », le genre contribue de manière déterminante à la création des « mythes de la romanité » et à « l'exaltation des valeurs traditionnelles de l'élite romano-italique » (p. 21). Ajoutons que la diversité ethnique et géographique, soulignée par la remarquable prosopographie des pp. 22-27, montre l'unification culturelle de l'Empire autour de la rhétorique : la latinisation de la déclamation est éclatante, entre Auguste et Tibère, avec les Fabianus, les Gallio, les Albinovanus Pedo.

Une longue et dense étude du « thème d'Alexandre » (p. 53 s.) souligne l'importance de la suasoire IV, et les nombreux interlocuteurs des années 20-10 a. C. ; au centre des débats, la « navigation sur l'Océan » et « l'entrée à Babylone », -liée à tout un contexte fatidique.Les enjeux idéologiques sont très bien explicités ; ainsi l'*imitatio Alexandri* chez les *imperatores* romains et les Césars (p. 55 s.) : on regrette un peu la brièveté de cette analyse : cf. *Neronia*, IV, *Alexandro Magno* (coll. Latomus, nº 209, Bruxelles, 1990). L'auteur a bien montré que le rêve de domination du Macédonien rejoint les débats sur la limitation de l'impérialisme romain à l'époque augustéenne et julio-claudienne (voir notre *Siècle d'Auguste*). Ce chapitre, qui précède le texte intégral de la suasoire, analyse le brassage des « matériaux historiographiques » (et de la culture géographique sur l'Océan) au profit de la rhétorique. Aussi bien l'historiographie romaine est-elle fille de l'éloquence.

Le chapitre IV nous propose un noyau aux « caractéristiques communes » : les suasoires II, III et V. Leurs thèmes « tragico-historiques » (Xerxès et les guerres médiques ; Agamemnon et la guerre de Troie) illustrent, chez un Nicétès ou un Potamon, une tradition délibérative grecque ; les déclamateurs latins, malgré la *koinè* culturelle, ont tendance à préférer des thèmes qui intègrent la poésie contemporaine de Virgile et d'Ovide : l'influence de Mécène, assidu des déclamations, est bien soulignée (*Géorg.* I *et En.* VI). Au demeurant, le Xerxès de la suasoire II, despote oriental mû par son *hybris*, renvoie l'image d'Antoine, dominateur de l'Orient romain entre 36 et 32 (à la même époque, tandis que Valère-Maxime exploite les *exempla externa* de l'historiographie hellénistique, Tite-Live caricature les rois de l'Orient).

La dernière section de cette excellente étude (5. « Le declamazioni *de morte Ciceronis* ») montre la destinée posthume de l'orateur dans la tradition des écoles, à partir de la relation célèbre de Pollion. Liée à l'agonie de la République et de la *libertas* — qui fait l'objet d'un culte nostalgique dans les écoles : cf. ANRW, II.36.1, p. 12 s. — la mort tragique de Cicéron nourrit un certain « anticicéronianisme », inspiré par Pollion, et des controverses (opposition de Latro et d'Haterius, éclairée par leur origine géographique et leur expérience de la guerre civile et du triumvirat).

L'ouvrage, qui a le grand mérite de citer le texte latin des *Suasoires*, comporte une bibliographie quasi exhaustive et de riches *indices*.

Jean-Marie André.

Alfred Breitenbach, *Kommentar zu der Pseudo-Seneca-Epigrammen der Anthologia Vossiana*. Anthologiarum Latinarum Parerga : Hildesheim, Weidenmansche Verlagbuchhandlung, 2009, x-654 pages.

L'ouvrage de Breitenbach s'inscrit dans une collection qui en accompagne une autre : *Anthologiarum Latinarum Manuscripta*. Leur objet est de fournir un

éclairage, aussi exhaustif que possible, sur les anthologies de poésie latine rassemblées dans les périodes classique et tardive de l'Antiquité. En l'occurrence, il s'agit de reprendre sur de nouveaux frais, de corriger et de compléter l'*Anthologia Latina* éditée par A. Riese à Leipzig en 1894 et 1906. Le présent Commentaire est une partie d'un écrit intitulé *Die Seneca-Epigramme der Anthologia Latina* — Ein Gedichtbuch aus der mittleren Kaiserzeit. Einleitung, Übersetzung, Kommentar, agréé comme mémoire d'habilitation par l'Université de Trèves. Intégré à la collection *Anthologiarum Latinarum Parerga*, le tome publié aujourd'hui se présente comme le commentaire de l'édition par Loriano Zurli - qui a suivi de près l'élaboration de cette exégèse : bel exemple de cette coopération internationale si féconde pour nos études — de ce qu'on désigne sous le nom d'Epigrammes sénèquiennes de l'*Anthologia Vossiana* (Rome, 2001). Ce commentaire constitue le travail préparatoire à une mise en situation historique et littéraire, plus globale, du texte.

Riese, tout en étant conscient de l'impropriété du terme *Anthologia*, l'a conservé, et on a fait de même après lui, selon une tradition remontant à Joseph Scaliger. En 1572, cet humaniste avait joint comme supplément à son édition de l'*Appendix virgiliana* des poèmes ne se laissant attribuer à aucun auteur, qu'il classa suivant leur contenu ou leur genre. Son plus illustre successeur, Pieter Burman élabora en 1759 une édition commentée de poèmes anonymes, classés selon les mêmes critères, à laquelle il donna pour la première fois le nom d'*Anthologia*. Après lui, on a tenté un classement chronologique. Riese est le premier à avoir édité les poèmes dans l'ordre où les transmettaient les manuscrits. La partie principale du premier tome de son *Anthologia Latina* correspond au Codex Salmasianus (Paris. Lat. 10318 A) écrit au IX^e^ s. mais remontant, on le suppose, à une tradition née en Afrique du Nord au VI^e^ s. ; on la nomme aujourd'hui *Anthologia Salmasiana*. Suivent des poèmes transmis par des manuscrits apparentés à A, dont fait partie le Codex de Leiden Vossianus Q 86 (V). Egalement du IX^e^s., il contient un groupe de poèmes qu'on suppose rassemblés à une époque plus ancienne, où se trouve les « Epigrammes de Sénèque » ; on l'appelle aujourd'hui *Anthologia Vossiana*. Pour l'établissement du texte, elle a été le manuscrit principal de Breitenbach comme de Zurli, d'où vient le titre de leurs livres. Mais ils ont usé aussi de quelques manuscrits secondaires énumérés par Breitenbach p. 17 ; parmi eux se trouve A (Codex Salmasianus).

Deux points fondamentaux pour le présent et l'avenir de sa recherche sont mis en évidence par Breitenbach et appuyés sur une argumentation appelée à de plus amples développements ultérieurs : 1°) Contrairement à une opinion ancienne mais soutenue encore récemment, aucune des épigrammes de l'*Anthologie*, même celle (2) qui porte en épigraphe *Senecae*, ou encore celles qui contiennent des allusions transparentes à sa biographie, ne peut avoir Sénèque pour auteur. Il y figure comme *personatus*, comme un personnage mis en scène, d'une manière comparable à ce qui se passe, pour un autre genre, dans l'*Octavie*. Est avancé comme argument essentiel qu'un même thème est traité de manière toute différente dans les œuvres de S. et dans les épigrammes. Ainsi, tandis que Sénèque recommande de traiter par l'ignorance ou la plaisanterie les propos malveillants (*De ira*, *De const.*), les épigrammes 15 et 15a appellent à une vive réplique. Cet argument a du poids sans être absolument décisif ; pour des raisons qui nous échappent, Sénèque pourrait avoir changé de point de vue en changeant de genre. ; 2°) Les Epigrammes de l'*Anthologie* sont postérieures à Martial et ont probablement été composées dans la première moitié du II^e^ s. de notre ère. En effet, le rapport des Epigrammes avec Martial est le même que celui qu'elles ont avec les auteurs le plus souvent mis à contribution, Ovide, Sénèque (œuvres en prose et tragédies, notamment *Thyeste*), Lucain, épi-

grammatistes grecs, antérieurs à elles : emprunts d'expressions, reprises de thèmes. A propos de Martial, il arrive que la proximité des expressions semble bien révéler un emprunt (*Ep.*8a 5 et 6 *diuisa ruina / uno non potest tanta iacere solo* ; Mart. 5, 74, 35et s. *iacere / uno non potest tanta ruina loco* — voir aussi *Ep.* 9, 8 et Mart. 7, 59, 2). Bien que la certitude ne puisse être atteinte (qu'on songe à toutes les controverses suscitées par le sens du rapport entre la *Pharsale* de Lucain et le poème *La guerre civile*, enchâssé dan le *Satyricon*) et que des opinions contraires aient été émises, divers indices (en particulier le fait que Martial a traité le motif de la mort de Pompée et de ses fils dans une seule pièce, alors qu'il l'est six fois dans l'*Anthologie*) semblent suggérer que la dépendance a bien eu lieu dans la même direction : c'est l'auteur des Epigrammes qui a emprunté des éléments à Martial (voir p. 12-13).

Cet auteur ne saurait être, comme on l'a souvent cru, un simple compilateur car, malgré une grande variété de sujets, une structure générale est décelable. L'ensemble comporte deux parties, une première ayant pour matière principale l'exil (1-21) et une seconde mettant au premier plan amour, amitié, vie paisible. (22-54). Mais il y a entre elles des correspondances manifestes avec reprises de motifs et pareilles alternances de sujets (p. 7-11)

Après l'Introduction évoquée ci-dessus, vient le commentaire extrêmement minutieux des 54 pièces. Pour chacune d'entre elles sont donnés un sommaire du ou des thèmes, une copieuse bibliographie, un état de la transmission, un examen de la source ou des sources principales. Puis l'exégèse est développée vers par vers : problèmes d'établissement du texte, mise en lumière, nombreuses citations à l'appui, de tout l'arrière-plan historique, culturel et littéraire, observations sur le style et la structure métrique. L'étendue de l'érudition est impressionnante. Elle sert une explication en profondeur du texte, rendant l'ouvrage indispensable à tous ceux qui s'intéressent à cet aspect de l'héritage culturel de l'Antiquité. D'aucuns pourront trouver excessif le rappel de faits ou de textes très connus, mais il n'est pas sans agrément d'avoir un aide-mémoire à sa disposition, et on doit penser aux besoins des apprentis. Saluons plutôt le courage et la persévérance nécessaires à une telle entreprise et attendons avec confiance la suite de l'œuvre.

François-Régis CHAUMARTIN.

Oxford Readings in Classical Studies. Persius and Juvenal. Edited by Maria PLAZA : Oxford, Oxford University Press, 2009, 559 pages.

Suivant la formule désormais bien rodée des *Oxford Readings in Classical Studies*, M. PLAZA a réuni dans ce recueil un ensemble d'articles marquants du dernier demi-siècle sur les deux représentants majeurs de la Satire latine des 1er-2e siècles de notre ère, Perse et Juvenal (17 articles au total : 8 sur le premier, et 9 sur le second). Le choix des travaux présentés vise à rendre compte de la pluralité des approches critiques dont ces œuvres ont fait l'objet : étude littéraire « classique », intertextualité métalittéraire, approche socio-historique, *Gender Studies*, théorie bakhtinienne, « Reader-response Theory »... Mais un certain nombre de préoccupations communes se dégagent, qui unifient thématiquement le recueil : essentiellement la fonction socio-anthropologique des Satires d'une part, et la question de la *persona* assumée par l'auteur (et de son adéquation avec celle du poète) d'autre part. Les problématiques proprement stylistiques ou esthétiques

sont en revanche nettement sous-représentées. Les articles, d'ampleur inégale, sont très majoritairement anglo-saxons (ce qui reflète au demeurant l'intérêt de la critique anglo-saxonne pour la poésie satirique antique, pour laquelle elle trouve des parallèles intéressants dans la littérature anglaise), et ceux qui ne l'étaient pas ont été traduits en anglais spécialement pour la circonstance. L'ouvrage s'achève par l'inévitable bibliographie générale « fourre-tout », où une étude pointue sur telle ou telle satire de Perse voisine, sans autre logique que celle de l'ordre alphabétique, avec une thèse sur les *Banquets et propos de table à la Renaissance* ou avec telle ou telle œuvre de Freud ou de Foucault ; les éditions et commentaires ne sont même pas distingués des études critiques, et la pagination des articles est parfois indiquée de façon assez minimaliste (cf. les références à L. Herrmann et Ph. Heuzé). Un index des passages étudiés aurait été appréciable, mais le recueil n'en comporte aucun. La commodité pratique n'est donc pas la vertu majeure de ce recueil, qui est plutôt à chercher dans la diversité et la richesse des articles présentés.

K. J. Reckford ouvre la section sur Perse avec ses « Studies in Persius » (coïncidant en partie avec certaines sections de l'ouvrage du même auteur recensé dans le présent volume), dans lesquelles il démontre l'unité et la cohérence des réseaux métaphoriques qui parcourent les *Satires* (notamment celui des « oreilles malades »), avant d'examiner l'ambigüité de la position de Perse face au Stoïcisme, et de se pencher finalement sur la valeur programmatique des choliambes. J. C. Bramble s'attache à la *Satire* 5 (« Style and Expression in Persius' *Fifth Satire* »), dont il explore la valeur programmatique et métalittéraire, en montrant notamment comment le poète, à partir d'un vocabulaire courant, crée des combinaisons nouvelles qui produisent de nouveaux effets de sens. J. Henderson (« Persius' Didactic *Satire* : The Pupil as Teacher »), relit les *Satires* à travers le thème du rapport du « maître » et de l'« élève », pour mettre en lumière la quête, sous forme dramatisée, d'une pédagogie de l'intériorité et de l'autonomie intellectuelle face aux pressions extérieures. N. Rudd se penche, en un article particulièrement éclairant, sur la genèse imaginative du texte de Perse par associations d'idées (« Association of Ideas in Persius »), et montre en particulier comment les réminiscences d'Horace constituent un support intertextuel et allusif indispensable à la compréhension du poète néronien. L'article, traduit de l'italien, de M. Squillante Saccone (« Techniques of Irony and Comedy in Persius ») met en évidence la façon dont le satiriste cherche à frapper son lecteur par l'usage de l'ironie, de l'hyperbole, et la renouvellement des métaphores, concluant son article par un appendice inédit dans lequel elle suggère que l'esprit sarcastique de Perse est l'expression d'un tempérament mélancolique et obsessionnellement pessimiste. Les deux articles suivants, d'inspiration socio-historique, mettent en jeu le rapport de Perse avec Néron. Celui d'E. Gowers (« Persius and the Decotion of Nero ») met en parallèle certaines métaphores du poète (notamment celle du « bouilli ») avec certains aspects du règne et de la politique culturelle de cet empereur ; dans une intention voisine (mais suivant une méthode critique plus classique), K. Freudenburg (« Faking It in Nero's Orgasmatron ») rattache la dénonciation par Perse du goût corrompu de l'époque en matière de *recitationes* à une critique de la « Troianomanie » néronienne, puis démontre comment le satiriste reprend, sous une forme à la fois allusive et infléchie vers une forme de pornographie destinée à inspirer le dégoût, certaines images horatiennes pour dénoncer les *Juvenalia* de Néron. Dans le dernier article (« Open Bodies and Closed Minds ? »), inspiré par Bakhtine et Voloshinov, F. d'Alessandro Behr suggère que les métaphores corporelles et le jeu de polyphonie tendent à produire une mise en question auto-réflexive du discours normatif.

La section sur Juvénal s'ouvre par l'article traduit de l'allemand d'U. Knoche, « Juvenal's Canons of Social Criticism », où il est démontré que les canons critiques du poète sont d'ordre social (souci de *decorum* renvoyant à une structure idéale de la société) plutôt que moral (défense de valeurs universelles). L'étude de G. Highet, comme son titre très général l'indique (« Survey »), se présente comme une approche synthétique très « classique » de divers aspects du poète : sa réputation et sa postérité, sa place au sein de la tradition satirique latine, ses qualités poétiques majeures. Dans la mouvance des *Gender Studies*, A. Richlin (« Juvenal and Priapus ») propose de voir dans l'attitude « priapique » du satiriste et ses invectives à coloration sexuelle l'expression profonde d'une peur latente face à tout ce qu'il ressent comme une menace, et notamment les femmes. Inspiré par les théories de Bakhtine sur la littérature « carnavalesque », P. A. Miller (« The Bodily Grotesque in Roman Satire : Images of Sterility ») montre que la mise en scène par Juvénal du corps grotesque, en particulier à travers le lien entre sexualité et nourriture, n'est pas, comme chez Rabelais, synonyme de fécondité, mais au contraire de stérilité, ce qui le distingue radicalement de la littérature carnavalesque traditionnellement associée à une perspective de renouveau. J. Waters (« Making a Spectacle : Deviant Men, Invective, and Pleasure ») étudie sous l'angle psycho-sociologique la *Satire* 2, dans laquelle il voit à l'œuvre une démarche de *flagitatio* à caractère théâtral visant à infliger une honte publique au comportement déviant, ce qu'il met en parallèle avec le spectacle de l'amphithéatre, qui repose sur une supériorité du regard du « normal » sur le « déviant » infériorisé. Vient ensuite la longue étude de W. S. Anderson : « Anger in Seneca and Juvenal » ; l'idée directrice est que le satiriste, probablement sous l'influence de la réflexion sénéquienne sur la négativité radicale de la colère, en vient, dans les dernières *Satires*, à modifier son *ethos* pour substituer à l'*indignatio* véhémente des débuts une forme d'ironie distanciée se réclamant de l'exemple de Démocrite. L'article de S. M. Braund, « Declamation and Contestation in *Satire* », montre comment les satiristes latins en général, et Juvénal en particulier, se réapproprient les thèmes et procédés topiques de la déclamation (*sententiae*, *exempla*, *loci communes*, scènes de débat, adversaires fictifs). F. Bellandi (« *Naevolus cliens* ») s'intéresse pour sa part à la figure du client humilié, et notamment à celle de Naevolus, dans l'œuvre de Juvénal : on y voit comment l'*indignatio* implicite et sans commentaire moral ainsi que le *pathos* indirect suggèrent une impression de désespérance et de démoralisation face au pouvoir avilissant de l'argent qui traduit le sentiment d'isolement de Juvénal lui-même. Nous retrouvons S. M. Braund en companie de W. Raschke dans le dernier article, qui, derrière un titre apparemment déroutant (« Satiric Grotesques in Public and Private : Juvenal, Dr Frankenstein, Raymond Chandler, and Absolutely Fabulous »), se subdivise essentiellement en deux sections : l'une qui examine l'ambigüité du regard du satiriste dans la sphère privée, où le moralisme se teinte de voyeurisme, et l'autre qui développe un parallèle entre Juvénal et le héros de Mary Shelley sur le thème du poète comme créateur d'un « Monstre » qui est à la fois le reflet d'une société grotesque et l'outil de sa critique.

Une recueil qui se caractérise donc par un souci de diversification maximale dans l'échantillonnage sélectionné ; mais à cette diversité des courants critiques, clairement assumée par M. Plaza (qui ne s'interdit pas, dans son introduction, de présenter un point de vue critique personnel sur certains des travaux présentés), se superpose une hétérogénéité plus fondamentale : entre, d'une part, des articles relevant, indépendamment de leur « école », d'une méthode d'investigation que l'on peut qualifier en gros de « classique », et des « essais » délibérément « anti-académiques » (celui de S. Henderson, un habitué du genre, étant le cas limite de

cette tendance). Nous laissons aux lecteurs le soin de déterminer, en fonction de leurs attentes vis-à-vis de ce genre de recueil, si cette hétérogénéité est source de richesse ou d'incohérence.

François Ripoll.

Kenneth J. Reckford, *Recognizing Persius* : Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2009, 240 pages.

Professeur émérite de grec à l'Université de Caroline du Nord, K. J. Reckford est spécialiste de la tradition satirique gréco-latine d'Aristophane à Perse, en passant par Horace. Fort de sa connaissance approfondie du dramaturge athénien, il se livre ici à une analyse approfondie et originale du satiriste néronien, en qui il voit un hériter direct du premier par son engagement vigoureux et sincère dans la critique virulente des travers de son temps, en homme sensiblement éloigné de la mesure et du semi-détachement d'un Horace. Car c'est bien la personnalité intime de l'auteur que cherche à retrouver cette étude littéraire : un auteur dont la courte vie nous est connue dans ses grandes lignes par une notice biographique à la fois complète et sêche, mais dont l'œuvre, passionnément engagée sur le plan moral et intellecuel, reste la meilleure voie d'accès à l'intériorité du poète.

Cette étude se déploie en un prologue, quatre chapitres et un épilogue, combinant une approche synthétique par problématiques (critique littéraire, morale, politique...) et une étude plus ou moins suivie des différentes pièces du recueil dans l'ordre approximatif de leur succession. Tout au long de l'ouvrage, l'auteur s'attache à la fois à analyser le texte de Perse — et à élucider, le cas échéant, quelques difficultés d'interprétation — et à caractériser la position et l'originalité de l'auteur au regard de la double tradition satirique (Lucilius, Horace) et comique (Aristophane, Térence...) antérieure. On rencontre aussi à plusieurs reprises un parallèle avec Juvénal auquel l'appendice est plus spécifiquement consacré. En outre, une attention particulière est portée à la question des voix multiples qui s'entrechoquent dans chaque poème, avec de déroutants changements d'interlocuteurs qui nécessitent une lecture oralisée des satires pour en restituer la vraie nature autant que pour en saisir le sens. L'ouvrage s'achève par une bibliographie, un index général et un *index locorum*.

La première partie est centrée sur la satire 1, la plus délicate à comprendre et à interpréter, et s'attache à la problématique de la critique des goûts et pratiques littéraires du temps. On y voit à l'œuvre les modalités d'une condamnation générale et sans appel des prestations poétiques (*performances* !) contemporaines en même temps qu'une réflexion désabusée du poète sur sa propre postérité. L'idée qui s'en dégage est qu'une bonne prestation satirique (incluant une critique sincère et honnête) est impossible dès lors que les oreilles de la société tout entière (à l'image des oreilles d'âne du roi Midas, métaphore omniprésente dans cet ouvrage) sont inaptes à la recevoir. La satire 1 se présente dès lors comme la parodie et l'antithèse à la fois des mauvaises prestations poétiques contemporaines : une satire murmurée dans un livre (à l'image du barbier de Midas susurrant son secret dans un trou du sol), en attente de l'hypothétique lecteur qui saura l'exhumer et l'apprécier. Cette partie s'achève par un appendice sur les choliambes, qui se rattachent thématiquement à cette première satire. La deuxième partie, centrée surtout sur la satire 3, est consacrée à la problématique de la quête de l'intégrité morale, à la lumière des convictions stoïciennes bien attestées de ce disciple de Cornutus. On y lit la tentative laborieuse du poète pour tenir le cap de la vie droite en résistant à la tentation

permanente de retomber dans une approche irrationnelle de la vie, contre laquelle les *proficientes* ne sont pas totalement immunisés. Un appendice sur la parenté entre Epictète et Perse clôture cette section. La troisième partie, qui se penche plus spécifiquement sur les satires 2 et 5, est consacrée à la question de la liberté, à la fois sur le plan moral et sur le plan politique. L'auteur y examine les modalités du traitement d'un *topos* stoïcien, l'esclavage des passions, en s'attachant à caractériser précisément l'attitude personnelle du satiriste face à ces formes d'asservissement : « ce n'est pas le rire détaché et ironique de supériorité intellectuelle que l'on trouve chez Horace, ni le rire détaché, méprisant et finalement cynique que l'on trouve chez Juvénal. Il est violent, passionné, soucieux et engagé… En bref, avant Plaute, Térence (déjà cité) et Ménandre, il est aristophanesque ». K. J. Reckford envisage ensuite la position politique de Perse comme « dissident » vis-à-vis de Néron (sans doute visé par l'allusion au roi Midas) : un dissident discret, réservant sans doute ses satires, non publiées de son vivant, à un cercle d'amis, mais entretenant ainsi la flamme de la mentalité oppositionnelle. Le chapitre 4, plus composite, tire en partie son unité de la satire 6 sur laquelle il s'appuie majoritairement et s'attache au rapport entre l'art, la mort et la vie, reprenant et complétant certaines données des chapitres précédents. L'auteur y développe notamment son idée directrice selon laquelle Perse a surtout écrit son recueil pour lui-même, comme un moyen d'introspection et d'« auto-reconnaissance ». L'auteur conclut que ce qui est admirable chez Perse, « ce n'est pas quelque chose comme l'accomplissement de l'itinéraire stoïcien vers la sainteté, mais plutôt une claire vision de ce que cet itinéraire implique : une conscience sans failles de la condition humaine, et surtout la sienne propre, et la volonté de persévérer dans l'effort face à d'innombrables obstacles, à la fois extérieurs et intérieurs. C'est l'effet cumulé de cette conscience et de cet effort qui nous aide à voir en Perse quelque chose de plus que la *persona* satiriste 'Perse', et plus que la somme des différentes voix dans les *Satires*. Nous voyons qu'il connaît ses limites et les nôtres mieux que la plupart des gens, mais qu'il n'en est pas moins résolu à devenir une personne authentique et un véritabe être humain ».

Il s'agit d'un ouvrage dense, suggestif, un peu déroutant parfois par son oscillation entre l'essai et l'étude littéraire académique, riche en rapprochements et parallèles attendus ou inattendus mais toujours parlants ; bref, l'approche personnelle est neuve et enrichissante, d'une œuvre difficile qui devient ainsi plus proche et plus familière.

François Ripoll.

Peter Howell, *Martial* : London, Bristol Classical Press (coll. *Ancients in Action*), 2009, 126 pages.

D'après la quatrième de couverture, la collection « Ancients in Action » veut, par de petits livres denses, présenter des figures majeures (écrivains et personnalités politiques) de l'Antiquité au « modern general reader ». Il s'agit donc d'ouvrages de semi-vulgarisation. Celui-ci est écrit par un spécialiste reconnu de Martial (Peter Howell a donné des éditions commentées des livres I et V). Le livre comporte 7 chapitres : vie de Martial ; qu'est-ce que l'épigramme ; Martial et l'épigramme ; Martial et Domitien ; Martial et la vie sociale ; Martial et les relations de patronage ; postérité de Martial. Quelques indications bibliographiques complètent le tout.

Dans la mesure où il ne s'agit pas ici d'érudition, il n'y a pas de notes de bas de page et les références ne sont pas toujours données. Par exemple on lit p. 59 : « More

specifically, he [*scil.* Martial] tells us that he is read... », mais on ne saura pas dans quelles épigrammes Martial se glorifie ainsi de la large diffusion de son œuvre de son vivant. Cela n'empêche pas le livre, au reste, d'être clair et de contenir des développements intéressants. Le chapitre sur la postérité, notamment, axé principalement sur l'Angleterre, fournit de bons éléments et des informations peu connues.

La bibliographie vise, à l'image du livre, un public anglophone. Par exemple dans la liste des éditions commentées de Martial, rien n'est indiqué pour le livre III, alors qu'existe l'excellente édition-traduction italienne d'Alessandro Fusi (Hildesheim, G. Olms, 2006) . On ne trouvera pas davantage, pour le livre VIII, l'édition-traduction allemande de Christian Schöffel (Stuttgart, Steiner Verlag, 2002). Malgré de tels partis pris, cet ouvrage rendra aussi des services à un public autre qu'anglo-saxon.

Étienne Wolff.

Pietro Rapezzi, *Marco Valerio Marziale. Temi e forme degli 'Epigrammi'* : Arezzo, Edizioni Helicon, 2008, 143 pages.

Sous ce titre ambitieux se cache une réalité plus modeste : la traduction avec texte en regard de 45 épigrammes de Martial, précédée d'une brève étude sur le « profil » de Martial et les thèmes et formes de ses *Épigrammes*. L'auteur a une très bonne connaissance de Martial et la présentation qu'il donne de son œuvre est claire et intelligente. Malgré le cadre réduit du travail, il parvient à donner une bonne introduction à l'œuvre de Martial qui, espérons-le, donnera à ses lecteurs l'envie d'en apprendre davantage.

Étienne Wolff.

Daniel Vallat, *Onomastique, culture et société dans les* Épigrammes *de Martial* (Collection Latomus Volume 313) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2008, 673 pages.

Cet ouvrage volumineux est le remaniement d'une thèse soutenue en 2004 sous la direction de Frédérique Biville. Daniel Vallat, s'intéressant aux anthroponymes, a choisi Martial parce que cet auteur nous offre le matériau onomastique le plus varié. Il a classé les noms en deux catégories, les noms notoires, c'est-à-dire dotés d'un référent connu de l'auteur (ce qui n'implique pas l'existence physique et temporelle du référent, ainsi pour les noms mythologiques), et les noms non notoires, c'est-à-dire qui résultent du choix de Martial (Daniel Vallat refuse la terminologie de « noms fictifs », cf. p. 454). Il arrive que le partage soit impossible à faire (p. 26). Dans la sphère de la notoriété, Daniel Vallat distingue la sphère sociale et la sphère culturelle. Puis il étudie successivement l'emploi métaphorique (chap. II) et l'emploi métonymique (chap. III) du nom propre notoire. La seconde partie traite de Martial « onomaturge », c'est-à-dire nommant librement ses personnages. Pour ce faire il utilise deux grands types de procédés, le procédé mimétique (chap. I et II) et le procédé signifiant (chap. III). Dans le nom propre mimétique, le référent imité est notoire et le nom propre mimétique entretient avec lui un rapport d'analogie : ainsi Hippocrates (IX, 94) est un médecin, mais pas le grand médecin grec. Le nom propre mimétique n'est pas autonome : il a besoin d'un référent

notoire et d'un lecteur qui le décode. Le rôle du nom mimétique dans l'intertextualité est à juste titre souligné et finement analysé (par exemple p. 391). Puis Daniel Vallat analyse la mimétique interne et l'intratextualité, c'est-à-dire les notions de cycle et de type. En ce qui concerne l'utilisation du nom propre signifiant, Daniel Vallat montre ce qui sépare Martial d'autres poètes anciens (p. 592 sq.) : les noms notoires sont pour l'essentiel épargnés ; c'est pour la satire qu'il use de noms propres motivés, parmi lesquels les noms signifiants sont les plus nombreux et les plus fréquents ; la motivation se fait soit par analogie, soit par antiphrase, et elle joue souvent sur le bilinguisme.

Si les développements théoriques sont fins et pertinents, l'ensemble n'évite pas toujours le genre du catalogue (particulièrement dans le chap. III de la deuxième partie) ; mais il était sans doute difficile de procéder autrement et, de toute façon, un tel ouvrage est plus à consulter qu'à lire dans la continuité. Le type de classement induit aussi des répétitions : par exemple ce qui est dit p. 465-466 sur Acerra (I, 28) est repris presque à l'identique p. 519. Cependant les utiles index permettent de trouver facilement les explications relatives à un nom ou à une épigramme.

Certains passages sont excellents, par exemple sur le nom de l'empereur (p. 102 sq.), sur la remotivation des noms propres (p. 119 sq.), sur Zoilus (p. 223-224), sur Martial et Stace (p. 269-270), sur la fonction déceptive du nom métonymique (p. 298-299), ou sur l'usage du grec (p. 427). On trouve aussi de très bonnes analyses de détail à propos de telle ou telle épigramme (p. 199-200 sur VII, 57, p. 238 sur XI, 31, p. 327 sur III, 19, p. 336-337 sur II, 33, p. 346-347 sur V, 8, p. 355-356 sur I, 92).

Quelques réserves : Entelle est le nom d'un Troyen avant d'être celui d'une ville de Sicile (p. 121). L'affirmation que Martial imite « directement » plusieurs épigrammes de Lucillius nous paraît excessive (p. 121, cf. p. 413). À propos de Caton dans la préface du livre I (p. 149), il aurait fallu souligner que Martial modifie le sens de l'anecdote des jeux Floraux et fait de Caton un modèle négatif (voir notre article « Les épîtres dédicatoires de Martial », dans *Epistulae antiquae V*, Louvain, Peeters, 2008, p. 169-176). L'interprétation de VIII, 58 (p. 347-349) ne rapproche curieusement pas le nom Sagaris de *sagum*, et plus généralement certaines explications sont un peu aventureuses (l'auteur le reconnaît honnêtement, par exemple p. 425). On ne saurait écrire que le livre X est « le seul à avoir fait l'objet de deux éditions distinctes » (p. 365), puisque — sans même parler du cas difficile des livres I et II — le livre XII a connu, sinon deux éditions, du moins deux versions différentes. Le texte où Pline le Jeune évoque une ivresse de Caton (p. 373 ; il s'agit de *Lettres* III, 12) ne va pas jusqu'à dire que celui après ses beuveries « vomissait tout son soûl ». Dans la traduction de VI, 23, 4 (p. 382), l'adjectif *imperiosa* est omis. Le rapprochement entre *nil* et Fabius, à propos de IX, 8 (p. 505), suppose que Martial et son public connaissaient l'étymologie de *nil* comme *ne hilum*, « pas même une fève », donnée par Festus, ce qui est loin d'être sûr. Mais ce ne sont là que des broutilles qui n'entachent aucunement la valeur de l'ensemble.

Le tout est écrit dans un style alerte. Certes l'auteur de ces lignes se serait passé de « au final » (p. 68), « positionnement » et « positionnant » (p. 84, 270, 367, etc.), et pour les traductions de Martial de modernismes comme « déprimer » (p. 55, pour *laborare*), « pédé » (p. 143, pour *cinaedus*), ou « putain » (p. 325, pour *meretrix*). Les coquilles sont exceptionnelles dans un ouvrage pourtant long : citons l'amusant « Évadné, épouse de Canapée » (p. 133), et une référence erronée à Juvénal (p. 282 : 12, 138 au lieu de 12, 128).

L'ouvrage représente une avancée importante dans les études sur Martial, auxquelles la philologie française n'avait pour l'instant que peu participé. Il s'inscrit dans le domaine des études sur la motivation des noms propres dans la poésie

latine, illustré notamment par J.J. O'Hara et M. Paschalis pour Virgile, et est destiné à devenir pour Martial l'ouvrage de référence. En même temps, il montre bien combien cet angle d'approche permet de renouveler et d'enrichir l'analyse ou l'interprétation des textes. À ce titre, il peut aussi servir d'outil en dehors du corpus de Martial.

Étienne Wolff.

Sarah Spence, *Figuratively Speaking, Rhetoric and Culture From Quintilian to the Twin Towers* (Classical Inter/Faces) : Duckworth, London, 2007, 144 pages.

L'intéressante collection *Classical Inter/Faces*, qui rassemble des recherches interdisciplinaires sur la contribution de la pensée antique à la formation de la culture occidentale moderne, accueille cette fois l'essai de Sarah Spence consacré à diverses manifestations de l'influence de la rhétorique latine à travers quatre époques de notre histoire culturelle, quatre moments porteurs de changements sociaux et de modifications du concept d'humanité : le Haut Empire romain, le Haut Moyen Âge, le siècle de Montaigne et la période contemporaine qui a suivi l'attentat du 11 septembre 2001. Dans un livre subtil, original et courageux, qu'il ne faut pas confondre avec une histoire de la rhétorique, l'auteure circonscrit son sujet autour d'un seul aspect de la rhétorique, le discours figuré, qu'elle considère comme le commun dénominateur des strates chronologiques envisagées tout autant que comme le révélateur de la spécificité culturelle de chacune. L'hypothèse de base qui fonde les démonstrations stipule que, les systèmes successifs de classification des figures étant représentatifs des cultures qui les ont conçus, chaque manifestation d'un brouillage dans la catégorisation d'une figure est intrinsèquement significative. Partant de l'approche d'Eric Cheyfitz (*Poetics of Imperialism*, University of Pennsylvania Press, 1997) selon laquelle le langage figuré crée un véritable espace de dialogue entre les deux pôles que sont le signifié et le signifiant, Spence place au cœur de son étude cette dimension spatiale dont les paramètres et la localisation changent selon les époques.

Le cheminement de la démonstration, qui s'écarte de l'ordre chronologique, pourrait apparaître déconcertant à première vue, mais il ne tarde pas à montrer sa logique et son efficacité. L'auteure choisit d'appliquer d'abord sa méthode d'analyse à la période contemporaine, celle qui nous est la plus familière : s'inspirant de recherches théoriques postmodernistes sur la fonction du discours figuré comme marqueur de l'évolution de notre interprétation de notre identité, elle attire notre attention sur le nombre surprenant des œuvres narratives, qu'elles soient cinématographiques ou littéraires, qui roulent sur le thème de la perte de la mémoire immédiate et des efforts répétés pour reconquérir le passé. La mise en lumière de la prédominance à notre époque de la figure de la *répétition*, la plus puissante des figures, trouve son aboutissement dans l'examen du traitement médiatique à répétition du double attentat des tours du World Trade Center de New York, le 11 septembre 2001 : il appert que, contrairement à l'injonction convenue de ne pas jeter de regard rétrospectif sur ce drame, c'est précisément l'observation répétée des images de la catastrophe et surtout l'écoute des mêmes commentaires sonores les accompagnant qui ont permis d'approfondir le véritable effet de l'événement sur nous-mêmes ; on en conclut que la figure centrale de la répétition, quand elle participe d'une rhétorique humaniste tournée vers l'espoir au lieu de nourrir le matraquage idéologique de la terreur, permet d'occuper l'espace de la réflexion et de rajuster les valeurs qui composent notre culture.

L'idée du regard rétrospectif conduit la spécialiste à s'intéresser à Quintilien, qui, lui, a pour ainsi dire les yeux tournés vers Cicéron. On admettra que, si dans le discours moderne ce n'est plus l'argumentation qui prime, mais plutôt les figures, dont les taxonomies se sont multipliées au cours des siècles, l'inspiration de ce renversement remonte paradoxalement à la rhétorique latine : en effet, bien qu'il partageât la distinction cicéronienne des figures en deux catégories, les figures du discours et les figures de pensée, Quintilien approfondit davantage la critique de la porosité de cette bipartition en convoquant les deux figures de l'*hésitation* et de la *correction*, toutes deux susceptibles d'entrer dans l'une et l'autre de ces catégories. Ces deux figures difficilement classables semblent symptomatiques d'une problématique propre à la période charnière entre la fin de la République et le début de l'Empire, tout comme la répétition est représentative de notre époque. Déjà révélatrice est l'attitude même de Quintilien à l'égard de son modèle, dont les enseignements sont sources d'hésitation en face des choix qu'il doit opérer dans son œuvre de transmission, et, partant, de correction en raison des exigences de la mise à jour. Dans la perspective du contexte historique particulier de l'assimilation des valeurs républicaines aux options du nouveau régime impérial, et tenant compte des impératifs de l'esthétique de l'imitation émulative des écrivains latins par rapport à leurs devanciers, Sarah Spence invoque à propos plusieurs passages de l'*Énéide* de Virgile qui illustrent l'hésitation et la réflexion que le héros Énée partage avec le lecteur avant d'exécuter sa mission ; signalons aussi sa pénétrante analyse du début du livre XIII des *Métamorphoses* d'Ovide, reproduisant le débat d'Ajax et d'Ulysse pour la possession des armes d'Achille, qui atteste encore la préséance de la rhétorique sur l'action dans l'épopée latine, et qui démontre, à ses yeux, la supériorité de la *retractatio* ovidienne de l'*Énéide* sur le poème de Virgile. Bref, tous ces exemples tendent à démontrer que ces deux figures contribuent à caractériser les zones d'importance dans les textes romains des débuts de l'Empire.

Au Moyen Âge, l'histoire des figures se confond en quelque sorte avec celle du sentiment amoureux. Les arts poétiques médiévaux témoignent d'un croisement entre la rhétorique cicéronienne et la pensée de saint Augustin : dans le prolongement de l'attitude relativement critique de Quintilien vis-à-vis de la tradition, Augustin avait fait passer le statut de la rhétorique art de persuasion à celui d'art d'interprétation des bons auteurs, en intégrant étroitement dans ce processus d'interprétation l'amour de Dieu. Si le système rhétorique restait intact, la scène changeait : l'espace n'était plus le forum ou le tribunal, mais le lieu où l'âme s'élève à l'amour. Dans ce contexte, le discours figuré dont se défiait la pensée chrétienne devait passer par une transformation qui le rendît propre à cet exercice spirituel : les figure étaient destinées à créer l'espace architectural nécessaire à la compréhension textuelle et à l'épanouissement du véritable amour. Ainsi la figure prédominante de la *commoratio*, considérée comme la figure de l'« insistance » dans l'anonyme *Rhétorique à Hérennius* (que Sarah Spence a tort d'attribuer à Cicéron) subit un traitement révélateur dans les arts poétiques médiévaux, qui l'assimilent désormais à la figure de l'« amplification », dont le meilleur exemple est la lecture, le lieu de rencontre entre le texte et le monde. Quand ces concepts se déploient dans les chansons d'amour courtois des troubadours, on assiste à un usage rhétorique de l'amour : le pouvoir du langage, l'organisation rigoureuse des rimes et des stances procurent à l'amour l'espace digne de lui. Dans le haut Moyen Âge, l'homme de bien n'est plus celui qui parle bien, mais qui aime bien.

L'étude passe ensuite au XVI^e^ siècle, époque où les figures étaient au cœur des préoccupations de la rhétorique européenne. Le projet rhétorique, qui visait à une peinture fidèle de l'intérieur de l'être, était tiraillé entre l'ambition du programme et la quasi-impossibilité de le réaliser. Cette antilogie transparaît dans la littérature

de ce temps. La singularité en quelque sorte spéculaire de la figure du chiasme, dont la disposition des termes est comparable à l'inversion de l'image par le miroir, est la plus propre à rendre compte de cette tension. Dans cette optique, le chiasme peut apparaître comme la figure prépondérante des *Essais* de Montaigne : dans une approche éclairante, Sarah Spence nous fait part de sa conviction que Montaigne a préparé ses *Essais* à l'instar de son commentaire de Lucrèce, dans lequel le texte de l'auteur antique occupait le centre de la page alors que les copieux commentaires du penseur français étaient écrits en marge comme une amplification, formant ainsi une sorte de chiasme. De la même manière, les *Essais* ont dû s'élaborer dans un dialogue constant entre le corps du texte et les notes marginales qui s'accumulaient et devenaient paradoxalement les plus déterminantes pour l'expression des progrès de sa pensée.

Selon Sarah Spence, les histoires de la rhétorique, trop centrées sur la dimension technique de l'art de la parole, ne réussissent guère à rendre compte de ce qu'elle considère comme essentiel, c'est-à-dire le haut degré d'imprégnation des figures dans nos vies et le rôle fondamental qu'elles y jouent. Pour elle, le pouvoir du discours figuré permet à l'être humain d'opérer une espèce de pause, que ce soit, par exemple, par le truchement des figures de la répétition, de l'hésitation, de la correction, d'amplification ou du chiasme, un espace de recueillement qui lui permet de repenser sa vie de manière à prendre une conscience plus vive de son appartenance à la communauté humaine, et à tirer de ce sentiment de solidarité une défense contre l'angoisse de la mort. L'auteure s'était d'entrée de jeu défendue de présenter ici un ouvrage exhaustif et avait modestement exprimé son intention de proposer ses expertises à titre d'illustration du bien-fondé de son hypothèse. Le lecteur ne manquera pas d'être impressionné par la rigueur des démonstrations, la pertinence des rapprochements les plus inattendus et l'étendue de son érudition rhétorique. Son intuition nous semble digne du plus grand intérêt et on ne peut que souhaiter qu'elle soumette à ses grilles d'analyse d'autres époques importantes de l'histoire de l'Occident.

André Daviault.

Neil Coffee, *The Commerce of War. Exchange and Social Order in Latin Epic* : Chicago, The University of Chicago Press, 2009, 326 pages.

Cet ouvrage à la frontière de l'anthropologie et de la littérature explore les interactions entre les conceptions socio-économiques en vigueur dans l'aristocratie romaine de la fin de la République et des débuts de l'Empire et l'axiologie propre à la poésie épique, dont cette même aristocratie constitue précisément le lectorat privilégié. Il se donne pour projet de retrouver dans la représentation épique des liens d'échange interpersonnel le reflet d'une évolution historique : l'effondrement d'une conception aristocratique de l'échange fondée sur un ensemble de valeurs éthico-sociales traditionnelles au profit d'une affirmation croissante du primat de l'intérêt immédiat, en parallèle avec le rôle croissant de la richesse comme facteur de promotion sociale au fil de l'évolution de l'Empire. Trois poèmes témoins de cette double évolution, littéraire et sociale, sont successivement convoqués à l'appui de cette thèse : l'*Enéide* de Virgile, la *Pharsale* de Lucain et la *Thébaïde* de Stace. Le commentaire de ces œuvres s'ordonne suivant une approche axiologico-anthropologique appuyée en partie sur l'étude des réseaux métaphoriques impliquant un lexique et une imagerie « économiques », l'enjeu étant d'en dégager une interprétation unitaire qui éclaire sous un jour nouveau et original (à défaut

d'être toujours convaincant ; j'y reviendrai) l'interprétation d'ensemble de ces poèmes.

La longue introduction méthodologique pose les cadres et les concepts fondamentaux qui vont informer la suite de l'analyse. L'auteur, en s'appuyant notamment sur Cicéron et Sénèque, dégage deux types fondamentaux d'échange interpersonnel dans la mentalité romaine : d'une part, l'échange de réciprocité (*reciprocity exchange*), qui ne vise pas de contrepartie immédiate, mais tend à établir, en tissant des liens de *fides* et de *gratia* (notamment par l'*hospitium* ou les cadeaux diplomatiques) une sociabilité sur le long terme, et d'autre part, l'échange d'intérêt (*commodity exchange*) à caractère mercantile, fondé sur le principe du « donnant-donnant ». À cette dichotomie entre une conception « sociale » de l'échange privilégiée par l'axiologie traditionnelle de l'aristocratie républicaine et une conception marchande initialement dévalorisée sur le plan moral, mais progressivement confortée par l'évolution socio-historique, se superpose (toujours chez Cicéron) un autre dichotomie : entre la figure du « prodigue » (version négative et dégradée du *uir liberalis* aristocratique : on pense notamment à Catilina) et celle de l'homme économe du type Caton (version « positivisée » de la mentalité mercantile). Ce cadre ainsi posé, N. Coffee va examiner comment se reflètent, dans chacune des trois épopées concernées, ces conceptions éthico-économiques et leur évolution.

L'*Enéide* se caractérise en premier lieu par un souci d'« épurer » l'axiologie épique des traits de mentalité mercantile qui étaient encore présents dans la morale héroïque des poèmes homériques. Les valeurs de réciprocité, fondatrices de liens durables de sociabilité aristocratique, y sont à l'honneur, représentées notamment par Enée, et les comportements à caractère mercantile, marqués par la recherche de l'intérêt immédiat, y sont dévalorisés. Cependant, l'Universitaire américain voit aussi dans cette épopée une mise en scène de l'échec des tentatives du héros pour établir une sociabilité fondée sur des liens de réciprocité (échec thématisé notamment par le motif des cadeaux de mauvais augure), de pair avec son engagement dans un conflit qui implique des comportements vindicatifs ressortissant (selon l'auteur) à un système apparenté au type du *commodity exchange*. C'est ainsi que la mise à mort de Turnus par Enée est interprétée de façon moralement négative, ce qui n'est pas nouveau en soi, mais l'interprétation qu'en donne N. Coffee renouvelle ce jugement : il y voit la consécration de l'abandon par le héros de son idéal de générosité à long terme au profit de la dette de contrepartie immédiate qui le lie à Evandre (victoire du *commodity exchange* sur le *reciprocity exchange*). L'auteur rejoint ainsi, par un biais inédit, les interprétations pessimistes de l'*Enéide* courantes dans la critique anglo-saxonne.

Abordant la *Pharsale*, N. Coffee propose de voir dans cette épopée une mise en scène du « triomphe de la vénalité » au sens large du terme. L'effondrement et/ou la perversion des valeurs de réciprocité au profit des valeurs d'intérêt, dénoncés par le narrateur sur le plan collectif, trouvent leur aboutissement dans la figure de César, qui incarne la force du calcul mercantile mise au service du goût immodéré du pouvoir et de la destruction. Parallèlement, Pompée incarne de façon pathétique l'échec d'une vision du monde fondée sur les liens de réciprocité chers à l'aristocratie républicaine. Face à ces deux repoussoirs, Caton représenterait l'idéal positif du poète : l'élément nouveau de l'analyse de N. Coffee sur ce point est qu'il interprète l'idéal du Caton lucanien comme celui d'un retour à une conception archaïque et « catonienne » (par référence à Caton l'Ancien) de la sociabilité, fondée sur le principe de l'*utilitas* (forme positive de la mentalité mercantile) qui vise à assurer, avec le minimum de ressources scrupuleusement calculé, la sauvegarde de la *domus* et, par extension de l'État.

L'étude de la *Thébaïde* met en évidence dans cette épopée contemporaine de l'Empire triomphant la disparition définitive de l'idéal aristocratique d'échange réciproque, (parallèlement à la monopolisation du patronage par le *princeps* sur le plan historique). La préoccupation majeure réside désormais dans l'angoisse qu'inspire la quête omniprésente d'une satisfaction brutale du désir de consommation à divers niveaux, sur les plans tant humain que divin, sur fond de triomphe de la mentalité mercantile (Etéocle incarnant au plus haut point ce mélange de calcul mercantile et d'appétit violent, quasi physique, du pouvoir). Face à cette dissolution générale du lien social, ne reste aux dominés que la quête d'une consolation purement individuelle et intérieure, liée à des valeurs (*pietas*, *clementia*) qui ont perdu tout effet de cohésion sociale pour ne procurer qu'une satisfaction morale personnelle.

Cette étude est parfaitement représentative des qualités et des limites de beaucoup de thèses anglo-saxonnes, notamment américaines. Le souci de présenter un véritable thèse, indiscutablement personnelle et originale, va de pair avec une tendance à la systématisation rigide et à l'interprétation forcée, pour faire aller les textes dans la direction souhaitée. Par exemple, l'idée selon laquelle l'isotopie commerciale aurait toujours en soi une valeur péjorative indépendamment du contexte (notamment dans l'*Enéide*) constitue un postulat jamais démontré (ce n'est qu'à partir de Stace que l'auteur reconnaît, p. 193, l'existence d'emplois banalisés et moralement neutres de ce type de métaphore) : mais c'est un postulat commode, puisque c'est lui qui permet à l'auteur de donner à certains comportements d'Enée une couleur négative qui va dans le sens des interprétations pessimistes privilégiées (à tort ou à raison ; là n'est pas la question) par les critiques d'Outre-Atlantique. Cela dit, la « démonstration » de l'auteur ne convaincra que ceux qui sont déjà convertis à ce type d'interprétation. À d'autres endroits, N. Coffee n'hésite pas à surdéterminer des micro-éléments pour renforcer sa thèse : le sort qu'il fait à l'adjectif *exsaturabilis* (p. 206-207) est très représentatif de cette tendance (mais voir aussi l'exploitation de *merces*, p. 227, et de *commercia*, p. 229, où la connotation péjorative n'est rien moins qu'évidente). Par ailleurs, alors qu'à certains endroits, l'auteur se livre à de longues et laborieuses contorsions rhétoriques pour enrôler certains passages au profit de sa thèse (par exemple, son analyse de l'épisode des Lemniennes dans la *Thébaïde*, p. 198-205), à d'autres moments, le raisonnement est ultra-rapide, avec parfois des « sauts logiques » passablement brutaux (notamment lorsque l'auteur veut raccrocher sa lecture aux interprétations négatives du rôle de Thésée ou des Flaviens en vigueur dans la critique d'Outre-Atlantique, p. 234 et 270). En face de ces sources de perplexité, on relève tout de même de nombreuses remarques et analyses justes et intéressantes ; citons pêle-mêle : l'analyse de la moralisation par Virgile de la conception homérique de l'échange (p. 32), les développements sur Pompée et sur Adraste comme figures de l'échec de l'échange réciproque de type aristocratique (p 151-162 et 226-227, sauf toutefois le dernier §), la réflexion finale du chapitre de la *Thébaïde* sur l'intériorisation et la « désocialisation » des valeurs morales positives (p. 271), la réplique de Lucain à l'image que César donne de lui-même dans le *Bellum Ciuile* (p. 138-141), une analyse intéressante du personnage de Caton comme figure de la *frugalitas* et de l'*utilitas* (mais qui n'épuise pas toute la signification du personnage et n'en donne pas forcément la clé ultime), la mise en lumière du caractère mercantile et calculateur que tend à prendre la satisfaction du désir chez les figures tyranniques de l'épopée impériale (mais ne faudrait-il pas rattacher cela à une influence des héros négatifs du théâtre de Sénèque ?)... On notera au passage que les chapitres sur Lucain sont, dans l'ensemble, les plus convaincants. Bref, l'approche « socio-économique » apporte bien un éclairage intéressant sur certains aspects de l'épo-

pée, mais ne livre pas, loin s'en faut, la clé interprétative décisive de chacune des œuvres considérées, surtout si, au fil de l'étude, on la manipule pour l'accorder à des interprétations préconçues. Au total, un ouvrage intéressant mais pas toujours convaincant, inégal mais stimulant.

François Ripoll.

Nicole Méthy, *Les lettres de Pline le Jeune. Une représentation de l'homme* : Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, 489 pages.

La pensée de Pline le Jeune apparaît comme éclatée dans toutes ses lettres, mêmes assemblées dans ce corpus qui, comme on sait, ne réunit qu'une sélection de ce que fut sa correspondance effective. N. Méthy propose une synthèse sur l'univers moral de l'épistolier ; et le sous-titre de son important ouvrage, « une représentation de l'homme », dit assez l'objet de cette recherche : mieux définir cet humanisme plinien dont il est souvent question sans que l'on sache toujours exactement ce qu'il recouvre. Tout d'abord, qu'est-ce que l'honnête homme ? Une étude lexicale de ces deux concepts, humanité et honnêteté, pose le problème. Il apparaît nettement que ces valeurs fondamentales se partagent entre, d'une part, le rôle social et, d'autre part, la conscience morale de l'individu. Ainsi, l'homme plinien est-il tantôt sous le regard des autres, tantôt sous le sien propre. L'étude des modèles et contre-modèles (comme le chasseur de testaments Régulus, p. 142-147) fournis par Pline est à cet égard éclairante. Les valeurs morales forment donc un ensemble cohérent, mais sans l'unité d'un système ; la référence première peut être celle du sage stoïcien ; mais l'insertion dans un milieu social et une époque laisse entrevoir un enrichissement possible de ce modèle trop désincarné.

Aussi, cet enrichissement passe par la découverte, au fil des lettres, de l'intériorité ; les sentiments et les qualités humains comme la gaieté, la douceur et la bonté donnent une nouvelle définition de l'homme, dont Pline, mis en scène par lui-même, donne la mesure. C'est ainsi que la seconde partie de ce livre est centrée sur le personnage de l'épistolier, comme modèle (imparfait, il l'avoue lui-même), homme d'honneur et homme de bien. Mais c'est par la pratique, plus que par la théorie, que Pline expose cet idéal humain. Au premier plan, il y a la *libertas*, courageux anti-conformisme, qui n'est pas une effronterie ou *audacia*, mais qui fait qu'il s'oppose à la troupe trop servile des sénateurs. Cette *libertas* est bien d'inspiration stoïcienne : elle imite, sans être cependant poussée à l'extrême, les attitudes des grandes figures du Portique au début de l'Empire. Avec raison, N. Méthy insiste sur l'aspect moral de ce courage individuel, plutôt que sur sa signification politique ; cet art de vivre libre sous la tyrannie d'un Domitien est la condition, et non la conséquence, du redressement de ce contre-pouvoir que devrait être le Sénat.

Enfin, la troisième partie, sous le titre « la supériorité de l'esprit », offre un point de vue sur l'idéal humain qui est davantage celui de l'artiste : *otium* et *studia* constituent les valeurs principales de cet humanisme ; leur conciliation aboutit à ce bien-être qui est la marque d'une vie équilibrée, à l'épanouissement modéré qui constitue un idéal suffisant, parce qu'il est accessible.

Finalement, c'est bien à retracer un parcours spirituel qu'a réussi à retracer N. Méthy. L'intemporalité des lettres nous invite à ne pas enfermer Pline le Jeune dans un rôle historique ou dans une fonction sociale, mais à rechercher un homme, ou plutôt un idéal humain concret (car pour Pline, ces deux exigences, l'idéal et le concret, ne doivent pas s'opposer). On l'aura compris, les finesses des analyses

philosophiques de N. Méthy sont étayées par une remarquable synthèse psychologique et littéraire.

Bruno Poulle.

Antonio Marchetta, *Studi tacitiani* : Rome, Università degli Studi di Roma *La Sapienza*, 2004, 596 pages.

L'ouvrage d'A. Marchetta se compose de quatre études présentées selon un ordre croissant. Les deux premières, regroupées dans le premier chapitre, comportent chacune une dizaine de pages consacrées à l'analyse d'une expression employée dans l'*Agricola*. La troisième étude, dans la deuxième partie, porte sur les chapitres 32 et 33 du livre IV des *Annales* et compte une soixantaine de pages. La quatrième et ultime partie est entièrement centrée sur l'examen du récit de la mort d'Agrippine (*Annales*, XIV, 1-10). Elle étude occupe à elle seule les cinq sixièmes de l'ouvrage, avec pas moins de cinq cents pages dédiées à ce célèbre épisode. Enfin, les extraits étudiés sont présentés en latin dans un appendice. On regrettera, à ce propos, l'absence de bibliographie.

L'auteur analyse donc en premier lieu la fameuse citation de l'*Agricola* : *nunc demum redit animus* (*Agr.* 3, 1). Partant d'un questionnement sur le sens que l'historien romain donne ici au terme *animus*, A. Marchetta y voit le reflet du siège des facultés intellectuelles et spirituelles, ce qui lui permet de mettre en évidence la manière dont Tacite conçoit la défense de certaines valeurs spirituelles mises à mal sous le régime de Domitien. Le rôle de la *memoria* y apparaît fondamental. Le texte suivant porte sur une autre expression tacitéenne, présente dans le même chapitre de l'*Agricola* : *res olim dissociabiles*. Reprenant le principe de l'analyse lexicale, l'auteur se livre à une étude fouillée du vocable *dissociabilis* qui l'amène à pointer la prudence de Tacite face à la volonté affirmée du nouveau régime de concilier liberté et autorité.

On retrouve dans le chapitre deux, intitulé « il 'manifesto' di *Annales* IV, 32-33 » le même parti pris d'une analyse minutieuse, fondée sur l'examen approfondi de certains termes-clés qui appellent différents rapprochements, notamment avec Virgile. L'excursus dans lequel l'historien romain déplore la monotonie de sa matière, comparée à celle traitée par ses prédécesseurs, est ainsi défini comme une *excusatio* à fonction programmatique. L'historiographie s'y révèle comme devant viser à l'utile, selon une démarche étiologique qui ne peut déterminer la source du processus historique que dans l'analyse de la psychologie du prince, entre les mains duquel le pouvoir est désormais concentré. Les dimensions morales, psychologiques et pragmatiques se combinent dans une conception de l'écriture qui doit tenir compte de l'absence de conscience morale et politique dans un régime autocratique.

La dernière étude consiste en une analyse extrêmement fournie de la « représentation », au sens théâtral du terme, de la mort d'Agrippine, dans les chapitres 1 à 10 du livre XIV des *Annales*. Nous citerons ici l'auteur qui évoque « quella dimensione mimetico-tragica in virtù della qualle la narrazione storica si trasforma in una 'rappresentazione' diretta, immediata, 'scenica', nel cui *pathos* l'emozionalità del lettore rimane personalmente e totalmente coinvolta, proprio come di fronte ad un'azione teatrale » (p. 97). A. Marchetta s'inscrit en fait dans la tradition exégétique qui cherche à mettre au jour la dimension dramatique de la narration tacitéenne en y repérant des analogies avec le mode d'écriture théâtral, notamment tragique. Reprenant ce principe dont il exploite jusqu'au bout la logique, il établit

un réseau serré de correspondances entre le récit du parricide commis par Néron et le *Thyeste* de Sénèque. Il cherche ainsi à montrer que l'épisode repose sur une structure en cinq actes incluant la présence d'un prologue et d'intermèdes choraux chargés de marquer les différentes étapes de l'action. Ce cadre structurel sert de fondement à une série de rapprochements qui établissent un parallèle systématique entre la pièce et le récit de la mort d'Agrippine. Une telle lecture aboutit à l'idée que tout l'épisode serait élaboré en référence à la tragédie sénéquienne. Il est d'ailleurs suggéré que Sénèque aurait songé au matricide néronien quand il a composée celle-ci (p. 186). L'auteur se propose ensuite de mettre en valeur, dans le même extrait, d'autres aspects de l'art dramaturgique de Tacite. Les quatre cents pages qui suivent sont donc entièrement consacrées à un nouvel examen du passage, très détaillé et mené au fil du texte. Confrontant le récit tacitéen avec ceux de Dion Cassius et Suétone, ainsi qu'avec l'*Octavie*, il en révèle l'inépuisable richesse dans un commentaire nourri d'intéressantes réflexions. Nous pensons, entre autres, à l'étude des variations sur l'image du *cubiculum* (notamment p. 503 et suiv., 539 et suiv., 562 et suiv.) lors des différentes phases de l'attentat.

C'est incontestablement une tâche ambitieuse que s'est fixée A. Marchetta dans ces *Studi tacitiani*, où sont examinés des passages cruciaux qui ont été déjà abondamment commentés. Si l'on retient de cet imposant *opus* un grand nombre d'observations pertinentes et fines, d'analyses de détail tout à fait remarquables, il faut reconnaître que la démonstration visant à faire du récit du meurtre d'Agrippine un drame largement calqué sur le *Thyeste* de Sénèque ne nous a pas convaincu. Que Tacite ait poussé à un très haut degré la dramatisation de l'historiographie ne fait aucun doute. Il est également certain que sa vision de l'Histoire se nourrit d'images ou de thèmes portés par la tragédie, en particulier romaine. Mais chercher à discerner dans le récit de la mort d'Agrippine la transposition systématique d'une tragédie, c'est prendre le risque d'établir des rapprochements artificiels et d'oblitérer certains aspects fondamentaux de la narration tacitéenne. Sans entrer dans le détail d'un dossier complexe, nombre de schémas repérables dans le *Thyeste* et le début du livre XIV sont également présents aussi bien dans d'autres pièces du corpus sénéquien que dans divers épisodes des *Annales*. Par ailleurs, assimiler l'intervention d'un personnage ou les commentaires du narrateur à une intervention chorale ne peut se faire qu'avec une extrême prudence. Malgré cette réserve, la richesse des analyses livrées dans les *Studi tacitiani* en fait un ouvrage indispensable pour tout spécialiste de Tacite.

Fabrice Galtier.

E. Paratore, *Una nuova ricostruzione del* De Poetis *di Suetonio*, nuova edizione a cura di C. Questa, Luigi Bravi, Gaia Clementi, Alessio Torino. Saggio introduttivo di Alessandro Barchiesi : Roma-Urbino, Fondazione Ettore Paratore, Edizioni Quattro Venti, 2007, 447 pages.

Il s'agit de la réédition, sous les auspices de la Fondation Ettore Paratore, d'un ouvrage publié en 1946 par le célèbre philologue italien. L'ouvrage était en fait un brulôt érudit dirigé contre les conclusions présentées par A. Rostagni dans son livre : *Suetonio,* De Poetis *e biografi minori*, *restituzione et commento,* Torino, Chiantore, 1944. La lecture d'un tel ouvrage, à cinquante ans de distance, provoque une certaine surprise : comme dans certains traités de Philodème dont l'on n'a guère conservé que la *pars destruens*, le lecteur se trouve confronté à une démolition en règle, parfois virulente, des arguments de Rostagni. Il s'agit pour l'essen-

tiel de contrer la thèse majeure de ce dernier, à savoir la vénérable antiquité d'une partie du corpus biographique des poètes latins : la vie de Lucain attribuée au commentateur de la *Pharsale*, Vacca, la *Vita Borgiana* assignée à Probus par Rostagni ; celles de Perse et de Virgile attribuées elles aussi au grand *grammaticus* de Beyrouth, celle composée par Donat, la vie de Tibulle enfin. Paratore ramène une partie de ces textes dans le giron de la tradition suétonienne, insiste sur les compilations humanistiques, défend la thèse des interpolations. Comme le rappelle A. Barchiesi dans une préface à la réédition de l'ouvrage, bien des comptes rendus des premières éditions avaient été positifs, notamment ceux d'H. Bardon dans la *R.E.L.* 30, 1952, p. 422-423 ou de P. J. Enk (*Mnemosyne*, s. IV, 8, 1955, p. 80-83), l'ouvrage reste important, notamment en ce qui concerne la tradition biographique relative à Virgile, qui occupe à elle seule 250 pages. Il n'en reste pas moins que l'orientation essentiellement polémique nuit parfois à la démonstration et l'ouvrage demeure difficile à lire ; cependant, le caractère un peu daté d'une partie de l'argumentation, le recours excessif au critère de vraisemblance, les raisonnements psychologiques, les jugements lexicaux ou stylistiques définitifs, les reconstructions hardies, n'entament pas la vigueur de considérations relatives aux genres, à l'histoire littéraire immanente, à l'établissement de canons d'auteurs et d'œuvres, ces dernières approches ouvrant la voie aux approches contemporaines. Que faire aujourd'hui d'un tel ouvrage ? Toujours stimulant, A. Barchiesi, après avoir relevé le rôle du livre dans la renaissance des études suétoniennes, rappelle le caractère salutaire des attaques que Paratore déploie contre la tendance à prendre les données de la tradition biographique au pied de la lettre. En des temps où celle-ci n'est plus envisagée de façon aussi naïve que par le passé, et où le caractère fictif de la construction de la *persona poetae*, à la fois dans la tradition biographique et dans l'œuvre poétique elle-même, apparaît avec plus d'évidence, il y a là une relecture utile.

Jean-Christophe Jolivet.

Ancient Narrative, volume 7 : Groningen, Barkhuis Publishing & Groningen University Library, 2009, 162 pages.

La collection *Ancient Narrative*, fondée par Maaike Zimmerman en 2001, offre un septième volume réunissant cinq articles de grande qualité, suivis du compte-rendu de quelques ouvrages récents.

M. J. Anderson étudie « The Silence of Semiramis : Shame and Desire in the Ninus Romance and Other Greek Novels ». S'inscrivant dans les « gender studies », il montre comment l'auteur construit avec soin le héros et l'héroïne de manière à en faire des modèles de comportement masculin et féminin et propose un débat éthique sur les limites propres au discours érotique des adolescents. Le roman s'assume comme expression artistique légitime du désir féminin, mais il ne permet pas à Sémiramis de transgresser la prohibition patriarcale qui pèse sur l'expression de son désir. En permettant le mariage entre l'héroïne et l'homme qu'elle aime, il dépasse le conflit entre désir et pudeur, entre nature et culture, entre la volonté féminine d'autonomie et l'autorité patriarcale. C'est la même éthique qui régule les comportements masculin et féminin dans les romans de Chariton et d'Héliodore.

A. Capra analyse « 'The (Un)happy Romance of Curleo and Liliet' Xenophon of Ephesus, the *Cyropaedia* and the birth of the 'anti-tragic' novel » pour conclure que la *Cyropédie* constitue le principal modèle des *Ephesiaka*. Les noms des principaux personnages — Anthea et Abrocomas — évoquent la tragique histoire

de Panthea et d'Abradates ; l'altération de quelques lettres est due certainement à la nécessité qu'a éprouvée Xénophon d'helléniser ces noms à consonance barbare. Le roman est une réécriture anti-tragique du récit de Panthea.

W. R. Smith, dans son étude sur « Apuleius and The New Testament : Lucius'conversion Experience », veut montrer comment les concepts et le langage utilisés dans le dernier livre des *Métamorphoses* reflètent les expériences spirituelles de la littérature chrétienne, en comparant notamment le héros Lucius à Paul.

C. G. Passakos et B. De Raad étudient « Ancient personality : Trait attributions to characters in Homer's *Iliad* », en recourant à une approche psycho-lexicale fort fructueuse.

S. J. Bartlett analyse « Sappho's Journal — A Voice from the Past », une œuvre écrite par son père, l'écrivain Paul Alexander Bartlett (1909-1990), et publiée aux éditions Autograph Editions, 2007. Cette œuvre nous fait entrer dans l'univers intérieur de la poétesse et nous fait revivre son expérience de la beauté, ses amours et ses peurs.

Géraldine Puccini-Delbey.

Victoria Rimell (éd.), *Seeing Tongues, Hearing Scripts. Orality and Representation in the Ancient Novel* : Groningen, Barkhuis and Groningen University Library, 2007, xxi-340 pages.

Victoria Rimell, dont nous avons déjà recensé ici même (*REL* 81, 2003, p. 405) l'ouvrage extrêmement novateur ayant pour titre *Petronius and the Anatomy of Fiction* (Cambridge, 2002), et qui signe, outre un article sur Pétrone, l'introduction du présent volume, a réuni douze chercheurs de diverses nationalités, ayant en commun l'intérêt pour les relations qui peuvent s'établir entre écriture et oralité dans les littératures anciennes et modernes, et plus particulièrement dans le roman antique. Ces chercheurs sont, par ordre alphabétique : Romain Brethes, de l'Université Paris IV ; Kathryn Chew, de l'Université d'État de Californie ; Andrea Cucchiarelli, de l'Université Sapienza de Rome ; Luca Graverini, de l'Université de Sienne ; Owen Hodkinson, du Queen's College d'Oxford ; Wytse Keulen, de l'Université de Groningen ; Jason König, de l'University de St. Andrews ; Marko Marincčič, de l'Université de Ljubljana : Regine May, de l'Université de Leeds ; Stelios Panayotakis, de l'Université de Crète ; Patrick Robiano, du C.N.R.S. (UPR 76) — Victoria Rimell enseignant elle-même à la Sapienza. Tous ou presque ont également en commun d'être de jeunes chercheurs, frais émoulus du doctorat (l'un d'eux, O. Hodkinson, est même encore doctorant) et très à l'aise dans les méthodes modernes d'approche des textes sous l'égide notamment de Jacques Derrida. Il convient donc de féliciter M^me^ Rimell de leur avoir ainsi offert l'opportunité de publier ensemble une série d'articles qui tous ont le mérite de jeter sur le roman antique un regard aussi neuf et aussi original que l'avait été le sien dans l'ouvrage signalé ci-dessus. L'idée qui les sous-tend est que les romans grecs et romains peuvent être considérés comme un important moment de transition dans la trajectoire qui va de la déclamation publique à la lecture individuelle des textes, autrement dit de l'oralité à la textualité (ou à l'écriture), dans la mesure où tous explorent, chacun à sa manière, les contrastes, tensions, conflits ou dialogues qui naissent entre les différents modes de discours, et peuvent être caractérisés par ce que le théoricien du roman M. Bakhtin appelait l'« hybridité ». Ce sont des œuvres manifestement destinées à la lecture individuelle, mais dans lesquelles foisonnent (au premier chef, mais pas uniquement, tant s'en faut, dans la *Cena Trimalchionis*

de Pétrone). les interventions orales de toutes sortes — conversations, discussions, discours, récits, déclamations, etc. ; on ne cesse d'y parler, d'y écouter, d'y dialoguer, et l'écriture de cette constante oralité, très différente d'un écrivain à l'autre, pose toutes sortes de problèmes notamment stylistiques, linguistiques et sémiologiques. C'est dans cette perspective d'ensemble que sont d'abord étudiés les *Éphésiaques* (souvent considérées comme un texte sinon oral, du moins dérivant de la tradition narrative orale). Suivent deux articles consacrés au *Satyricon*, : l'un sur « Mimésis et oralité dans la *Cena* », qui fait apparaître celle-ci comme se situant « entre la parole et le texte » et constituant dans son ensemble « un langage communicatif produit par Trimalchion », tandis que l'autre, intitulé « The Inward Turn », et s'appuyant notamment sur deux études de Michel Foucault et de Florence Dupont, commence par une très fine analyse de la *Cena*, montrant comment celle-ci débouche nécessairement sut le thème de la mort succédant à celui du festin, et se poursuit par une discussion du *Bellum Ciuile* composé par Eumolpe, l'une et l'autre conduisant l'auteur (en l'occurrence V. Rimell elle-même), à situer le *Satyricon* « dans le contexte.des déconstructions post-augustéennes de la monumentalité impériale ». Les trois articles suivants concernent l'*Asinus aureus* d'Apulée : le premier, ayant pour objet le livre III et plus particulièrement la « fête du Rire », en analyse la théâtralité fondamentale en montrant comment une authenti que tragédie tourne à la comédie farcesque ; le deuxième porte sur le prologue du roman, y décèle à la fois « les plaisirs et les pièges de la versatilité vocale » et s'interroge sur le rôle dévolu au lecteur de ce texte fondamentalement ambigu ; le troisième est consacré aux « oreilles de l'âne » et à la caractérisation conjointement auditive et visuelle de son propre discours narratif par Apulée. Nous ne mentionnerons que rapidement les contributions suivantes, dans la mesure où elles concernent toutes (comme du reste la première) le domaine grec, et portent successivement sur *Leucippe et Clitophon*, *Chéréas et Callirhoé*, *Les Éthiopiques*, le roman épistolaire (inconnu de nous) *Thémistocle*, enfin *Apollonios de Tyr*. On aimerait, à l'issue de ces études dont la lecture est souvent ardue, un chapitre conclusif qui en dégagerait les principaux apports à la problématique d'ensemble, mais on doit se contenter de deux index, un des principaux sujets traités et un des passages cités. C'est un peu dommage, car l'ensemble de ces articles est d'une incontestable richesse ; ils rendront des services aux spécialistes des œuvres prises en compte, mais cette absence de conclusion générale en amoindrit considérablement l'intérêt.

René Martin.

M. Paschalis, S. Panayotakis, G. Schmeling (eds.), *Readers and Writers in the Ancient Novel, Ancient Narrative*, Supplementum 12 : Groningen, Barkhuis Publishing & Groningen University Library, 2009, 286 pages.

Ce volume publie dix-huit conférences qui se sont déroulées à l'Université de Crète les 21 et 22 mai 2007 dans le cadre des *Rethymnon International Conferences on the Ancient Novel* (RICAN 4) sur le thème « lecteurs et écrivains dans le roman antique ».

Dans « The Active Reader and the Ancient Novel », D. Konstan montre l'interaction qui existe entre le lecteur et le texte, le lecteur étant poussé à s'engager activement dans le texte et à le créer en quelque sorte. M. F. Pinheiro lit les *Verae Historiae* de Lucien comme un « texte interactif ». T. Whitmarsh étudie la division en livres du roman de Chariton et montre que chaque livre possède une unité géographique propre. R. Hunter revient sur une question déjà étudiée, la notion de

polypragmosyné. N. Slater analyse le rôle des inscriptions chez Pétrone, Xénophon, Jamblique, Héliodore et dans le *Roman d'Alexandre*. S. Nimis étudie « The Prosaics of Quotation in the Ancient Novel ». W. S. Smith s'intéresse au poète Eumolpe. M. Paschalis compare l'*Apocolocyntosis* et le *Satyricon*. Dans « The Uses of Bookishness », E. Bowie analyse la tension entre oralité et texte écrit chez Antonius Diogenes et Longus. Bien que le roman d'Antonius Diogenes ne nous soit connu que par le résumé qu'en a fait Photius, l'auteur parvient à démontrer que la plupart des narrateurs utilisent ou produisent des textes écrits. Ce roman suscite également l'attention de J. R. Morgan dans « Readers writing Readers, and Writers reading Writers : Reflections of Antonius Diogenes ». Dans « The Author of the Alexander Romance », R. Stoneman s'interroge non seulement sur l'auteur qui a pu écrire l'ouvrage, mais aussi sur la place de l'œuvre dans le genre romanesque. Dans « Reading Diktys : The Discrete Charm of Bogosity », K. Dowden montre que Dictys n'est pas un écrivain médiocre, mais un mythographe qui invente une « nouvelle mythologie ». Si l'on sait que l'*Odyssée* est un intertexte important pour les *Métamorphoses*, S. Harrison étudie « Some Traces of the *Iliad* in the *Metamorphoses* ». Les allusions à l'*Iliade* sont si habilement intertextualisées qu'il est vraisemblable qu'Apulée écrit pour un public très cultivé. Dans « No Success like Failure : the Task of the Translator in Apuleius'*Metamorphoses* », R. Fletcher analyse « Apulée le traducteur » des *Métamorphoses* de Lucius de Patras ainsi que le portrait de Lucius, le narrateur et traducteur des *Métamorphoses*. Dans « Roman Fiction and its Audience » : Seriocomic Assertions of Authority », L. Graverini et W. Keulen étudient le statut littéraire bas des œuvres d'Apulée et de Phèdre qui se décèle à travers les expressions de *nenia* et d'*anilis fabula* pour montrer que le *dulce* ne l'emporte pas sur l'*utile*, et que le lecteur romain peut apprécier la culture grecque sans sacrifier son identité romaine. Dans « Food for Thought for Readers of Apuleius' *The Golden Ass* », M. Zimmerman fait la synthèse des différentes interprétations des *Métamorphoses* depuis celle de Béroald en 1500. Un magnifique appendice présente 33 gravures sur bois qui accompagnaient l'édition du commentaire de Béroald en 1510, et 18 provenant de la traduction italienne de Boiardo en 1518. Dans « To Reason and to Marvel : Images of the Reader in the *Life of Apollonius* », J.-P. Guez montre qu'il y a deux images de lecteur, deux types de lecture, l'une active et intellectuelle, l'autre, passive et émotionnelle. Dans « Hating homer, Fighting Virgil : Books in Augustine's *Confessions* », V. Hunink compare certains motifs des *Confessions* à ceux des romans antiques.

Les différentes études abordent souvent des problèmes persistants, mais apportent des éclairages novateurs et très stimulants. La richesse de ce volume est un témoignage de l'intérêt toujours renouvelé et de la vivacité extraordinaire de la recherche universitaire internationale dans le domaine du roman antique.

Géraldine Puccini-Delbey.

Cécile Lanery, *Ambroise de Milan hagiographe*, (Collection des Études Augustiniennes, *Série Antiquité* 183) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2008, 621 pages.

Cette enquête défriche un champ aussi peu frayé qu'il est vaste : celui des écrits hagiographiques d'Ambroise de Milan, textes authentiques ou pseudépigraphes. L'objet peut en paraître a priori paradoxal, car si l'on se borne aux fragments plus ou moins développés qu'on rencontre dans divers ouvrages de l'évêque de Milan et

à quelques hymnes dont l'authenticité ambrosienne ne fait pas toujours l'unanimité, on hésitera à considérer l'évêque de Milan comme un hagiographe, un aspect qui paraît marginal à la lecture de son œuvre parvenue jusqu'à nous et n'invite guère à le placer au côtés d'hagiographes patentés comme Jérôme, Sulpice Sévère ou Prudence.

Le point de départ, qui fonde la démarche de cette étude, est la lettre où Augustin déclare à son destinataire Paulin de Milan avoir pris plaisir à la lecture de textes d'Ambroise sur les martyrs (« [...] delectauerant me quaedam de martyribus conscripta a uenerabilis memoriae sene Ambrosio », *Epistula* 29*, Divjak). Ce témoignage, peu exploité jusqu'à présent et d'ailleurs d'interprétation délicate (ne serait-ce qu'en raison de l'état altéré du texte), invite à se demander à quels textes fait allusion l'évêque d'Hippone et donc à reprendre, dans cette perspective, l'examen des nombreux textes hagiographiques considérés comme pseudépigraphes, mais qui expliqueraient mieux, si on en attribuait la paternité à Ambroise, le propos d'Augustin.

Cécile Lanéry examine méthodiquement tout ce qui, dans l'œuvre d'Ambroise d'abord, présente un caractère hagiographique. Une typologie précise classe les textes sélectionnés selon leur genre ou leur nature particulière : lettre d'Invention (*Epistula* 77 [= 22 Maur.] à Marcelline, sur l'invention des corps de Gervais et Protais), *exemplum*, éloge inséré, hymne, oraison funèbre. Pour la première fois, tous ces textes sont regroupés, analysés avec soin et confrontés, pour dresser une image nuancée d'Ambroise hagiographe, chez qui l'auteure souligne l'omniprésence de la célébration des martyrs, souvent dans des développements lyriques.

De ces textes d'authenticité certaine sont ensuite, dans une importante seconde partie, rapprochés tous les textes hagiographiques attribués, durant la fin de l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, à l'évêque de Milan et communément considérés aujourd'hui comme des pseudépigraphes, dont l'auteure distingue fort bien les types et les genres différents : hymnes pseudo-ambrosiens, passions (de Gervais et Protais, *BHL* 3514, d'Agnès, *BHL* 156, des Cantiens, *BHL* 1547, de Vital et Agricola, *BHL* 8690-8691), sermons (sur Agnès, *BHL* 158/158a, *CPPM* I.327 ; sur Nazaire, *CPPM* I.65), préfaces hagiographiques, textes liturgiques, attributions marginales (par exemple la Passion de Sébastien, *BHL* 7543, ou le *De laude sanctorum* de Victrice de Rouen), réexamen de la question disputée du Pseudo-Hégésippe. Ces textes fort inégalement explorés jusqu'à présent sont, à leur tour, minutieusement décrits et classés dans un travail d'une incontestable nouveauté : pour chacun d'eux une analyse très fine tant de leurs sources possibles que de leur contenu et de leur lien éventuel avec l'œuvre d'Ambroise constitue un remarquable état de la question, auquel toute recherche ultérieure devra se reporter. Nous disposons ainsi d'une série d'études qui sont à la fois fermées sur elles-mêmes et pourtant liées les unes aux autres, l'ensemble offrant un paysage largement nouveau de la réception, directe ou indirecte, des véritables écrits hagiographiques d'Ambroise.

Le lecteur est ainsi invité à une révision souvent radicale de la *communis opinio* sur l'authenticité, la datation et la qualité propre de la plupart des textes rassemblés et analysés. Il n'est pas question d'entrer ici dans le détail de chaque étude, qui constitue une nouvelle référence bibliographique à laquelle on se reportera désormais, l'ensemble proposant sur la réception de l'œuvre d'Ambroise, sur le goût de l'*imitatio* qui a conduit à produire maints « à la manière de », des vues stimulantes du plus grand intérêt.

Renouant, au terme de son étude, le lien avec son point de départ, l'auteure constate qu'aucune des pièces pseudépigraphes examinées ne pouvait être connue

de l'évêque d'Hippone, tout en écartant l'hypothèse, jugée gratuite en l'état actuel de nos connaissances, de la perte de Passions dues à la plume d'Ambroise : ce sont donc les hymnes hagiographiques du Milanais, les *exempla* et éloges consacrés aux martyrs dans ses œuvres authentiques, des textes enracinés dans sa pratique pastorale, homilétique et liturgique, qui ont charmé son disciple africain. La réputation de l'évêque de Milan comme hagiographe, référence de toute la tradition pseudépigraphe qui se recommande de son nom, s'est en fait fondée sur son titre d'inventeur de martyrs (Gervais et Protais, Vital et Agricola, Nazaire) et son rôle actif dans la promotion du culte des saints et la diffusion des figures de plusieurs d'entre eux, comme les vierges martyres Agnès, Pélagie, Thècle et Théodora.

On aurait tort de considérer qu'aboutissant à établir que, selon toute vraisemblance, Augustin dans sa lettre à Paulin de Milan ne visait pas d'autres textes que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, un immense effort de recherche aurait été consenti pour un maigre résultat : non seulement il n'est pas vain de fermer certaines portes illusoirement ouvertes, mais encore, chemin faisant, l'auteure a proposé des analyses d'une grande pertinence tant de l'œuvre d'Ambroise lui-même que de celles qu'on a inscrites dans la filiation du pasteur milanais, un des fondateurs en Occident du culte des martyrs et de la spiritualité ascétique qu'il a développée dans son prolongement.

L'ouvrage se clôt par de très utiles annexes : liste des sources antiques et médiévales ; édition et traduction de la Lettre 29* d'Augustin ; dossiers de textes sur Agnès, les Cantiens, l'Invention de la Croix dans la Vie de Sylvestre, édition de la Passion de Vital et Agricola, sans compter, sur un CD-ROM joint, de précieuses listes de manuscrits, accompagnées d'une bibliographie.

Gérard Nauroy.

Filomena Giannotti, *Nei pensieri degli uomini. Momenti della fortuna di Ambrogio, Girolamo, Agostino* : Bologna, Pàtron Editore, (Testi e manueli per l'insegnamento universitario del latino, Collana diretta da Alfonso Traina, Nuova Serie, Condirettore I. Dionigi, n° 108), 2009, 256 pages.

Original, attrayant, pour ne pas dire distrayant, voire passionnant, l'ouvrage de Filomena Giannotti s'inscrit délibérément dans une perspective moderne et comparatiste à bien des égards : comme l'indique le titre de son livre, elle se place sous le patronage de Valéry Larbaud, « sous l'invocation de saint Jérôme », « patron des traducteurs », dont « la vie posthume *dans les pensées des hommes* (...) continue et parachève sa vie charnelle plutôt qu'elle ne la transfigure » (p. 20, n. 17). Ce sont en effet les grands *moments de la destinée d'Ambroise, Jérôme, Augustin* que nous propose F. Giannotti dans la littérature (roman, théâtre, poésie) et le cinéma de la seconde moitié du 20e s. à nos jours.

La préface d'Alessandro Fo (p. 9-12) présente les aspects traditionnellement retenus de la personnalité « des trois couronnes » de la patristique latine : « politique pour Ambroise » de Milan, « philologico-ascétique pour Jérôme » et « théologique pour Augustin » d'Hippone. Mais surtout elle montre, en notre période troublée, l'intérêt des études sur le monde gréco-romain, ainsi que sur sa réception : « (...) Mentre si attende un auspicato rinascimento, si cerca di lavorare per favorirlo, affinché di nuovo si guardi a scuola e università *non con l'attenzione rivolta al bilancino burocratico dei 'crediti', ma come a luoghi in cui fare sempre più pienamente rifluire tutte le correnti della viva cultura* che si produce al di fuori delle aule. » (p. 10).

Après cette préface à la tonalité plus qu'actuelle, l'introduction de F. Giannotti (p. 13-20) insiste sur l'importance de l'antiquité tardive, période de transition où se côtoient chrétiens, païens et barbares avec toutes leurs cohortes de « conflits idéologiques, politico-institutionnels, psychologiques. » Dans cette période si riche, qu'il est désormais interdit de considérer comme décadente, brillent certaines figures emblématiques, des « guides », des « géants » formant « une triade de saints et pères de l'Église latine ». Cette trilogie inspire à F. Giannotti une structure en quatre chapitres orchestrés en une progression plus dramatique que chronologique.

Le premier chapitre est une sorte d'introduction générale : « Le roman d'une époque : du Frigidus à la Cité de Dieu dans *The Sinner of Saint Ambrose* de Robert Raynolds » (p. 21-61). Ce roman de 1952 présente une vaste fresque historique dans laquelle le héros né au 4e s., personnage fictif au nom hybride — rappelant Grégoire de Nazianze comme Julien l'Apostat —, Grégoire Julien a l'heur d'assister ou de participer à tous les événements importants de son siècle et de voir de plus ou moins près tous les grands de son époque, païens ou chrétiens. Cette galerie des illustres donne un relief particulier à Ambroise et Augustin, et campe Grégoire Julien, à la vie bien remplie et aux multiples aventures, comme le « pécheur de Saint Ambroise ». Jérôme, quant à lui, a peu de place dans ce roman quasiment dépourvu de tout anachronisme. A la fin du chapitre I figure un très utile résumé de la trame romanesque. Raynolds a su cerner la personnalité et la singularité des trois Pères de l'Église, comme le démontrent les citations de son roman, en exergue dans les chapitres 2, 3 et 4. Le deuxième chapitre se focalise sur les « Variations sur Ambroise » (p. 63-109). « L'homme de la Providence » a suscité nombre de réécritures, réinterprétations, mises en scène ou à l'écran d'épisodes connus de sa vie : C. Rivolta (*L'altare della Vittoria*, 2004), Valrerij Jakovlevic Brujsov, maître du symbolisme russe (*L'altare della Vittoria*, 1913), Marco Garzonio (*La vita di Ambrogio narrata da Agostino*, 2003[2]), Tibor Déry, écrivain hongrois (*Lo scomunicatore*, publié en 1966 et traduit en italien en 1969), Dario Fo (œuvre théâtrale sur Ambroise, à paraître), mais aussi la Télévision Suisse Italienne, avec le docu-fiction *Sant'Ambrogio da Milano ; una presenza nel tempo* (1997) dans lequel, autant que l'on peut en juger sur les photos du Net (p. 105, n. 101), l'acteur jouant Ambroise ressemble beaucoup au portrait figurant sur la célèbre mosaïque de Milan (*San Vittore in Ciel d'Oro)*. Le troisième chapitre s'attache aux « Variations sur Jérôme » (p. 111-176). Après avoir évoqué quelques *Vitae* plus ou moins romancées de Jérôme (*Hieronymi Stridonensis Vita*, Érasme, 1516 ; *Speculum historiale*, Vincent de Beauvais, *circa* 1256 ; *La Légende Dorée*, Jacques de Voragine [Varazze], 13e s.) dans lesquelles apparaissent progressivement les mythes entourant le moine de Bethléem (attribution du lion de saint Gérasime, par exemple), F. Giannotti s'intéresse tout d'abord à l'ouvrage de V. Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme* (1929[1], 1946[2], traduit en italien en 1989 et réédité avec des textes annexes en 1997). Puis elle étudie la deuxième partie du triptyque du québécois Jean-Marcel Paquette, connu sous le nom de Jean Marcel : *Jérôme ou de la traduction* (1990) (dont elle donne le résumé, p. 147-166) ; enfin elle termine par l'analyse du film « multidisciplinaire » et symbolique du réalisateur brésilien Júlio Bressane : *São Jerônimo* (1999), publié en VHS en Italie en 2004 (*San Girolamo)*, que fascine le traducteur de la Bible : « Cette épopée du texte, du désert, de cet homme en lutte, c'est là le cinéma » (p. 167). Le désert est donc un « espace de traduction » ; « Littérature et cinéma évoquent un thème central : la traduction. » (p. 171). Le dernier chapitre est consacré aux « Variations sur Augustin » (p. 177-239). L'évêque d'Hippone et les femmes qui ont marqué sa vie ont beaucoup inspiré les artistes modernes, poètes, dramaturges, romanciers ou cinéastes : Alfonso Traina (*Penombre*, 2005 ; *Paene postuma*, 2008), Pierre Villemain

(*Numida, pièce en trois actes*, 1955, dans laquelle la concubine d'Augustin joue un rôle majeur ; *Confessions de Numida, l'Innommée de saint Augustin*, 1957), Jostein Gaarder (*Vita brevis. Floria Emilias brev til Aurel Augustin ; roman*, Oslo, 1996, traduit en Italien en 1998), Patricia McGerr (*My Brothers, Remember Monica. A Novel of the Mother of Augustin*, New York, 1964), Ruggero Guarani (*Quando bisbiglio la parola Dio*, 1991), Ariodante Marianni (*Stato d'allerta, poesie 1948-1962)*, Giovanni Orelli (*Un eterno imperfetto*, 2006), Franco Marcoaldi (*Il tempo ormai breve*, 2008), Giselda Pontesilli (*Ditta Al Farabi*, 2006) et Roberto Rossellini (*Agostino d'Ippona*, 1972, réalisé pour la télévision, tourné à Pompéi).

Comme le prouvent les analyses rigoureuses et fines des « variations » sur les trois docteurs de l'Église (ainsi que la bibliographie et les *indices*, p. 241-256), F. Giannotti a une bonne connaissance des œuvres d'Ambroise et de son biographe, Paulin de Milan, d'Augustin et de Jérôme, comme de la période tardo-antique en général, mais aussi de l'iconographie véhiculant des sortes de poncifs de la vie des saints.

Si les chapitres I, II et IV sont très riches et très convaincants, le chapitre sur Jérôme en revanche semble plus faible voire plus critiquable. Il est vrai que Jérôme est le mal aimé des Pères ! Parmi les nombreuses vies du moine de Bethléem, F. Giannotti aurait pu mentionner celle de l'humaniste Marc Marule de Split, mise en valeur par les travaux de Charles Béné. De même, pour enrichir les aspects de la personnalité hiéronymienne, elle aurait pu, entre autres, évoquer le très beau passage de V. Hugo (*W. Shakespeare, Les âmes :* « Il supputait l'âge de Perse, rattachant cette recherche à quelque chance obscure de salut pour ce poète aimé du cénobite à cause de sa sévérité (...). Il se heurte à la paroi rigide où glisse le rayon pâle. Il rencontre la certitude parfois comme un obstacle et la clarté parfois comme une crainte. Il passe outre. Il est l'oiseau sous la voûte. C'est terrible. N'importe. On songe. »). Si ce texte est en dehors de la limite chronologique fixée par F. Giannotti, en revanche le poème de Paul Claudel, écrit en 1940 et publié en 1947, est bien dans la période retenue : *Saint Jérôme, patron des hommes de lettres.* Clin d'œil voire critique envers l'essai de V. Larbaud — qui vitupère, bien à tort et très injustement, l'œuvre polémique du pourfendeur des hérésies, « si encombrante et pour nous si bien morte » qui « n'intéresse que les contemporains, ou plutôt ceux des contemporains qui ont du temps à perdre... » (XVI) —, le poème de Claudel rend un vibrant hommage non seulement au *Vir trilinguis* traducteur de la Bible, mais aussi au défenseur de l'Église pour ne pas dire au Catholique : « L'important est de sortir cette Église qui a besoin du Verbe dans mon cœur, cet Occident à jamais pour parler qui ne peut se passer de saint Jérôme ! (...) Ces rouleaux de parchemin l'un sur l'autre, on les attend à Rome, ils parlent ! écoute, lion, l'entends-tu ? cette Église qui se met à écouter ! Écoute, lion, cette Église sur toute la terre naissante qui m'écoute et qui se met immensément à bégayer ! » Il est regrettable aussi que F. Giannotti cite le texte de V. Larbaud presque exclusivement en traduction italienne, sans même le donner en français en notes de bas de page, alors qu'elle cite tous les autres auteurs dans la langue source (sauf en langue rare) (p. 114, n. 10). Enfin, l'étude du *San Girolamo* de J. Bressane, aussi informée, aussi méticuleuse soit-elle, semble beaucoup embarrasser F. Giannotti : même si elle rend un compte rigoureux des intentions du réalisateur (symboliques, illustrées par le concept de *cinemanza*, p. 170, n. 162), elle n'insiste pas suffisamment, me semble-t-il, sur l'aspect baroque voire un peu 'kitsch' de ce film tourné dans le *Sertão* brésilien. Certes les anachronismes comme la récupération des attributs iconographiques de Jérôme (le crâne des vanités, le lion apprivoisé, qui suit partout Jérôme, et le livre, p. 173 sq.) ont une valeur poétique et symbolique indéniables, comme l'a bien dit F. Giannotti. Ils prennent toutefois, selon le contexte, une valeur dramati-

que ou comique, sinon drolatique. En effet, ce film qui n'est pas un film culte, vaut par son audace, son esthétique de la *poikilia* et du remploi qui n'aurait pas choqué un homme du 4ème s. : Bressane — selon mon opinion que tout le monde ne partagera pas — parvient à créer un Jérôme intemporel, où sont amalgamés le vrai, le faux, l'iconographie (Jérôme se fige souvent dans ses postures sur les tableaux célèbres) et l'imaginaire, mais aussi un certain humour — (in)volontaire ? ; une grande poésie se dégage de la lecture (dans la belle traduction italienne, si proche pour nous du latin) des longs extraits de la *Lettre* 22, où l'on entend moins la voix *off* du Créateur que la voix même de Jérôme, relayée par une musique classique, *décalée* ; le cactus du désert au premier plan (p. 174) évoque peut-être l'épine retirée de la patte du lion, mais surtout les questions épineuses de la traduction biblique (le désert est avant tout pour Bressane une épopée de la traduction !), et aussi la conquête du nouveau monde des westerns américains ou spaghettis ! Pionnier, Jérôme est implicitement vu comme le Conquérant de l'Amérique (latine) comme il l'a été de l'Orient ! Enfin, les livres « énormes » (p. 174) qu'il traîne « comme une croix » rappellent assurément la bibliothèque romaine, mais ressemblent fort aux volumes de la Patrologie Latine, des éditions d'Érasme ou des Mauristes, à l'œuvre monumentale qu'il allait écrire ! Ainsi ces bizarreries, ces 'retours vers le futur', ce va et vient constant entre passé, présent et avenir élèvent-ils un mémorial à la gloire d'un Jérôme protéiforme et éternel. *Et Bressane créa saint Jérôme...*

Quant à F. Giannotti, nous attendons désormais avec impatience qu'elle poursuive son étude des variations sur Jérôme avec le roman, paru en octobre 2009 (Actes Sud), d'Alain Le Ninèze : *La controverse de Bethléem...*

Aline Canellis.

François Dolbeau, *Augustin et la prédication en Afrique. Recherches sur divers sermons authentiques, apocryphes ou anonymes* : Institut d'Études Augustiniennes, Paris 2005 (Collection des Études Augustiniennes, *Série Antiquité* — 179), 686 pages.

Ce livre réimprime 29 articles publiés entre 1993 et 2004 par F. Dolbeau dans diverses revues et travaux collectifs (*Mélanges*). À quoi s'ajoutent la révision augmentée d'un livret, des *Addenda* et *Corrigenda*, et quatre *Indices*.

F.D., on le sait, eut en 1990 la bonne fortune (qui n'est pas chance aveugle, mais découle de l'application cohérente d'une méthode « heuristique » bien rodée) de découvrir, à partir d'un catalogue, dans la *Stadtbibliotek* de Mayence, un manuscrit du xve siècle contenant 62 sermons de S. Augustin, dont 26, tout ou partie, inédits, et d'authenticité indéniable. De ces 26 sermons il a très vite donné l'édition princeps dans plusieurs livraisons de la *Revue des Études Augustiniennes* et de la *Revue Bénédictine* : parutions parcellaires réunies bientôt (1996) en un volume, *Augustin d'Hippone : vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Institut d'Études Augustiniennes (Collection des Études Augustiniennes, *Série Antiquité* - 147). Une *Mise à jour bibliographique (1996-2000) du volume 147* a paru en 2001, dans la même série, sous le no 147A : c'est la révision augmentée de ce livret qui constitue la pièce 30 de notre recueil.

Le recueil a donc pour toile de fond l'« invention » des 26 sermons, et les éditions princeps qui les ont divulgués — événement majeur qui a sur-le-champ suscité des travaux de tous ordres. Il s'organise en 5 sections : (I) « La prédication augustinienne » ; (II) « Éditions de nouveaux sermons d'Augustin » ; (III) « Autres

sermons africains, pseudo-augustiniens ou anonymes » ; (IV) « La survie d'Augustin, de Possidius aux Mauristes » ; (V) « Compléments bibliographiques et Index ».

De la première section un article surtout est à retenir : « L'oraison 'Conuersi ad dominum'. Un bilan provisoire des recensions existantes » (p. 127-154 ; = *Archiv für Liturgiewissenschaft* 41, 1999, p. 295-321, avec refonte de l'annexe). Cette oraison, qui achevait les sermons d'Augustin, a souvent disparu dans les *codices*, parfois elle se réduit à ses mots introducteurs, parfois elle figure intégralement, en ses diverses teneurs, plus ou moins déconnectées du contenu du sermon qui précède. L'usage d'Augustin, dont on ignore s'il est personnel ou s'il ressortit à son milieu, fut imité par ses successeurs, utilisateurs de ses homélies (Césaire d'Arles). F.D. dresse une typologie des recensions, selon les mss.

Les sections II et III contiennent des pièces, d'Augustin ou non, inédites ou rééditées sur témoins nouveaux. Pour la commodité du lecteur en voici la liste : un sermon d'Augustin sur la santé corporelle, partiellement cité par Barthélemy d'Urbin ; deux fragments homilétiques reproduits par Eugippius ; un sermon inédit d'Augustin sur la providence divine ; le Sermon 348A de saint Augustin contre Pélage, texte intégral ; finale inédite d'un sermon d'Augustin (S. Mai 158), extraite d'un homéliaire d'Olomouc ; un sermon anonyme pour l'Ascension, reflétant la polémique anti-donatiste d'Augustin ; un sermon inédit d'origine africaine, pour la fête des saintes Perpétue et Félicité ; une ancienne catéchèse latine, peut-être originaire d'Afrique ; un opuscule latin contre les Manichéens, placé sous le nom d'Augustin ; sept sermons tirés d'un homéliaire latin d'Olomouc ; une homélie africaine du v^e^ siècle (*Inc.* « Sermo sacerdotis dei »).

Dans la quatrième section on distingue ce qui est dit de l'*Indiculum* de Possidius (de la paternité possidienne, immédiate ou non, de l'*Indiculum* ; p. 475-494) et de la préhistoire de l'édition de S. Augustin par les Mauristes (p. 535-567 ; 569-584).

Le recueil réuni par F.D. offre un quadruple intérêt. Il ouvre des aperçus neufs. Il procure commodément l'édition de textes jusqu'ici lacunaires ou inconnus. Il apporte des compléments sur les « Sermons de Mayence », en attendant leur publication, avec traduction française, dans la *Bibliothèque Augustinienne*. Il donne de belles leçons de méthode. Et ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'être, sur des sujets codicologiques et ecdotiques arides, d'une lecture passionnante, justement en ce qu'il donne à voir, avec clarté, et non sans humour, le patient labeur, selon le mot que F.D. s'applique à lui-même, d'un « orpailleur ». Rien ne pique plus la curiosité que ce genre d'enquête.

Paul Mattéi.

Christian Gnilka, *ΧΡΗΣΙΣ. Chrêsis. Die Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Kult. IX. Sieben Kapitel über Natur und Menschenleben* : Basel, Schwabe Verlag, 2005, 253 pages.

Le propos de la série *Chrêsis* est d'aider à comprendre les transformations produites par le christianisme dans le monde païen, transformation d'une valeur inappréciables pour la mission chrétienne, qui aujourd'hui « lutte avec le problème de l'inculturation ». Les premiers volumes voulaient poser les principes et les buts de la méthode (avec leur expression conceptuelle et imagée) ; ensuite, il s'agit de donner des exemples dans les domaines séparés de la culture antique. Donc *Antike und Christentum, immer wieder*.

Christian Gnilka (Ch.G.) est l'auteur des deux premiers volumes de la série (I. *Der Begriff des 'rechten Gebrauchs'* en 1984 ; II. *Kultur und Konversion* en

1993 ; le volume III. *Die Methode im Spiegel des Fälschertums* est encore en préparation par ses soins) ; les volumes IV à VIII sont consacrés à Cicéron et Ambroise, Sédulius, Grégoire de Nysse, Basile et Ambroise, et Paulin de Nole. L'entreprise — de longue haleine — se poursuit aujourd'hui avec le présent volume, qui reprend sept études sur la nature et la vie de l'homme. Ch.G., Professeur émérite à Münster, noue ainsi la gerbe de plusieurs décennies de travail. Dans la présentation de l'éditeur, une comparaison éclairante : les édifices de la première Église intègrent dans leur architecture des éléments repris des anciens temples ; de même, la culture chrétienne utilise d'une manière créatrice d'innombrables éléments du monde pré-chrétien. La contemplation de la nature et de la vie humaine fournit des modèles divers pour ce processus de métamorphose culturelle ; la doctrine selon laquelle les principes naturels de la vie (l'eau, l'air, le ciel) sont communs à tous les hommes, mais le christianisme donne à cette doctrine des *communia* un nouveau fondement, et ne conclut pas, à partir de cette communauté, à une ressemblance des religions. Le paganisme antique tirait des enseignements moraux à partir du comportement animal, mais la vie des saints chrétiens montre comment les enseignements que nous tirons de la nature sont réglés par l'ordre divin de la Création et des Saintes Écritures. Si la morale antique tire un moyen de réconfort contre la peur de la mort, la première Église y trouve une analogie avec la dernière modification de l'homme par la résurrection. Le bonheur d'une belle vieillesse, les douleurs de l'âge, la valeur particulière des *ultima verba*, nous ramènent à la littérature du premier christianisme, avec changements et approfondissements, et même de l'humour, malgré le refus de certains. Ch.G. traite ces thèmes à travers leurs interprétations en prose et en poésie.

I. L'air et la lumière des étoiles, la mer, la terre et la pluie (p. 9-81, 2004). Les *communia*, le *logos* sont pour tous les hommes ; les pluies tombent sur tous, bons et méchants (Sénèque et *Matthieu* se rejoignent) ; les Pères africains (Tertullien, Cyprien, Arnobe et Lactance) reprennent les mêmes exemples, mais celui du sommeil parmi les *communia* ne se trouve que chez Cyprien et Lactance (p. 21), ce qui laisse Ch.G. penser que le second dépend du premier. Cyprien met la *Kunstprosa* latine au service de la nouvelle religion (p. 27). En ce sens, Lactance met ses pas dans les siens, comme on le voit dans la préface d'*Institutions* V. Et l'on croise le beau livre de Jacques Fontaine, *Aspects et problèmes de la prose d'art latine au* IIIe *siècle*. La genèse des styles latins chrétiens, Torino, 1968 (non cité ici, sauf erreur de ma part). Symmaque comprend la communauté des étoiles et du ciel comme un facteur qui doit conforter le concept de l'unité et de la ressemblance de toutes les religions ; pour Prudence, il s'agit de la communauté des fondements de la vie (p. 34), qui unit les hommes sur le plan de la morale et du droit, malgré la différence des hommes entre eux (p. 34-81).

II. « Saint Martin et les *mergi* » (p. 82-104, 1984) : ces derniers ne sont pas des mouettes, mais des martins-pêcheurs (Sulpice Sévère, *lettres* 3, 7-8), qui sont *forma daemonum*, car ils sont voraces et trompent les poissons qu'ils attrapent. *Forma* signifie ici *figura*, *signum*, *imago*. Martin les chasse et les oiseaux lui obéissent, parce qu'il obéit à Dieu. Et le fait montre la *virtus* du saint. Si Adam a perdu son pouvoir sur les animaux à cause de sa désobéissance (Gen. 1, 25-28), le saint la récupère par son obéissance (p. 97). Ch.G. critique diverses interprétations de Fontaine, comme en *Vita Martini* 6, selon laquelle le diable à forme humaine rencontré par Martin est en réalité Constance II, ou comme en *Vita Martini* 19, 3 (Martin guérit Paulin d'une ophtalmie) : Fontaine comprend dans ce dernier texte que la maladie est un symbole, une métaphore pour la conversion de Paulin à la vie

ascétique : Martin lui ouvre les yeux (comme l'*Ephpheta* de *Marc* 7, 34 ouvre les oreilles du sourd). Pour Ch.G., le texte est clair : il ne s'agit pas du tout d'une conversion. Et, à propos des *mergi*, quand Sulpice Sévère dit que beaucoup s'étonnent que Martin commande aux oiseaux, il pense naturellement à ceux qui demandent : qui est-il, pour que les vents et la mer lui obéissent (conformément à Matth. 8, 27) ?

III. « Nouvel âge, nouvelle vie. Une antique sagesse et son utilisation chrétienne » (p. 105-148, 1977). La mort d'un âge (enfance, âge mûr, vieillesse) est la naissance d'un autre : « ma jeunesse est morte et je vis » (Augustin, *Conf.* 1, 6, 9). La philosophie morale hellénistique exprime l'idée que vie et mort sont identiques (Sénèque : *cotidie morimur* !). D'où la pratique quotidienne de l'entraînement à la mort (Marc-Aurèle). La méditation de la mort (*memento mori*) est une raison de consolation dans les *Consolations* antiques, particulièrement dans le cas de la mort précoce. Nous ne serons plus demain ce que nous avons été et ce que nous sommes (Ovide, *Métamorphoses* 15, 214), ce qui ressemble à la formule célèbre : *non fui, fui, non sum, nihil curo*. Les chrétiens enseignent aussi le *cotidie morimur*. Mais avec des nuances : si Jérôme se souvient de Sénèque, *ad Marciam* 21, 6, c'est sans le fatalisme stoïcien et son ton ratiocinant. En outre, l'amour du Christ donne du secours et de l'espérance au dessus de la mort. Fondamentalement, on attend la résurrection, et la présence du Christ évacue la peur de la mort. La vie est courte, mais la vie éternelle est là. Les différents âges de la vie sont comme des étapes sur le chemin, selon une combinaison analogue à celle des moralistes antiques, mais avec un sens différent. Les nombreuses morts n'ont pas de rapport avec les différents âges de la vie, mais avec la chute de l'âme dans le péché. Le *cotidie morimur* antique prend une profondeur spirituelle qu'il n'a pas dans l'Antiquité (le processus n'est pas physique, mais spirituel). Au total, la résurrection est la dernière *métabolè* du corps, comparable à un âge du corps. Les chrétiens utilisent le bien intellectuel antique, mais le niveau de l'utilisation n'est pas toujours le même : choix pur et simple, reprise, et aussi pensée créatrice.

IV. « *Kalogèrôs*. L'idée de 'bel âge' chez les chrétiens » (p. 149-171, 1980) : pour l'Église primitive, l'âge (= la vieillesse) n'est pas un inconvénient, mais un avantage. Au sens chrétien, il a une haute valeur spirituelle et religieuse : le bon vieillard. Le bel âge de la vie, c'est la dernière partie d'une longue vie dédiée au service de Dieu. Et le Christ permet aux Pères de garder leur fraîcheur physique jusqu'à la mort ; le bel âge des chrétiens est tourné vers l'avenir, c'est-à-dire la résurrection. Bref, avec le terme de *kalogèrôs*, les chrétiens refondent le concept antique d'*eugèrôs*.

V. « *Retractatio* : pourquoi le chrétien a-t-il le droit d'émettre des plaintes sur l'âge ? » (p. 172-187, 2002) : Mimnerme, l'Héraclès d'Euripide, se plaignent de l'âge. Chez Jérôme et Grégoire de Nazianze, il y a un combat entre l'acceptation croyante — chrétienne — de l'âge et une plainte douloureuse — humaine —, entre espérance et résignation. Avec Martin, qui désire mourir et vivre avec le Christ, on retrouve l'image de la vie du soldat, et la philosophie morale antique, et les *Lettres* de Sénèque, Sénèque qui est au service de dieu identifié à la nature.

VI. « *Ultima verba* » (p. 188-211, 1979) : les dernières paroles sont en rapport avec la manière de mourir (les exemples sont nombreux dès le *Phédon* de Platon, et dans la littérature latine : Pline le Jeune, Tacite, etc.) ; de même, les *Acta martyrum* donnent les *ultima uerba* des martyrs. Le modèle est le Christ, ce qui apparaît clairement avec Étienne, le protomartyr. Cyprien exprime une mystique du martyre : il veut donner un témoignage ; c'est Dieu qui parle à travers le martyr.

VII. « L'humour chez Prudence » (p. 212-230, 2004) : Ch.G. s'élève contre la phrase de Reinhard Herzog, *Die allegorische Dichtkunst des Prudentius*, München 1966 : en un mot, Prudence n'a pas d'humour. Il donne plusieurs exemples allant en sens inverse, et va jusqu'à Paulin de Nole, qui fait un jeu de mots sur *olla* (la marmite) et *olla corporis*. La plaisanterie rejoint ici le plus profond mystère de la religion, l'incarnation humaine de Dieu et la rédemption de l'homme. On ne peut s'empêcher de se rappeler que la discussion de l'humour de Prudence avait déjà été tranchée dans le si célèbre livre d'E.R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen-Âge latin* (dont la première édition date de 1948), avec, il est vrai, une attention centrée davantage sur la topique rhétorique que sur la théologie.

A la fin du livre, on trouve un rappel de la date de la première publication de chaque article (p. 231), des index fort utiles concernant respectivement la Bible, les auteurs antiques, les noms, mots et choses (p. 232-253). Au total, un livre qui rassemble de manière commode plusieurs études de Ch.G., et qui évite d'avoir à recourir à toute une bibliographie. Bien entendu, on pourra regretter des disparates et une impression de déjà lu ici ou là. Mais c'est inhérent au parti adopté par l'auteur et l'éditeur, et si l'on accepte leur choix, on peut dire que l'ensemble se lit avec intérêt et plaisir.

Michel Jean-Louis Perrin.

Sergio Casali & Fabio Stok (edd.), *Servio : stratificazioni esegetiche e modelli culturali. Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, collection Latomus, vol. 317 : Bruxelles, 2008, 280 pages.

S. Casali et F. Stok ont réuni dans ce volume seize articles qui constituent l'essentiel des contributions proposées au cours d'un Colloque qui s'est tenu en octobre 2003 à l'Université de Rome Tor Vergata. Ces articles sont tous consacrés aux Commentaire de Servius à Virgile. Nous analysons brièvement le sujet de chacun des articles dans l'ordre où ces derniers sont présentés dans le volume.

A. Sharrock, s'intéressant aux questions posées par la critique et l'intertextualité, considère que le travail de critique de Servius dans son Commentaire n'est pas une simple tâche de *grammaticus*, mais l'œuvre d'un « auteur » qui, par souci d'*aemulatio*, s'efforce parfois de rivaliser avec Virgile. S. Casali examine différents commentaires de Servius et du *Servius Danielis* relatifs à des variantes concernant l'épisode de Didon et Anna qui n'ont pas été retenues dans *l'Énéide*. R. Morello pose une série de questions portant sur le personnage de Camille dans l'*Énéide* et montre comment le Commentaire de Servius peut aider à y répondre. C. Mastroiacovo, consacrant son étude aux *celeres* (*En.* 11, 603), indique les différentes interprétations données de cette appellation et commente l'exégèse de Servius, selon qui Virgile ferait ainsi allusion aux cavaliers formant la garde de Romulus. C. Santini présente une série de remarques (portant en particulier sur les *realia*) destinées à expliquer pourquoi, grâce au Commentaire de Servius, la personne de Virgile apparaît comme celle d'un étruscologue « qualifié ». T. Privitera étudie l'expression virgilienne *tantis...Amyclis* (*En.* 10, 564) et les diverses interprétations qui sont proposées chez Servius de l'adjectif *tacitus* dans ce contexte de l'*Énéide*. R.F. Thomas traite de la façon dont le personnage d'Octave-Auguste est présenté dans les commentaires de Servius aux différentes œuvres de Virgile. J. Farrell montre comment il faut apprécier la dépendance de Servius par rapport aux scholiastes des œuvres homériques, et plus généralement les relations entre les scholiastes de Virgile et les Grecs. F. Stok opère un classement en cinq

types des 250 *differentiae uerborum* que l'on rencontre dans le Commentaire de Servius (dont 50 dans le *Servius Danielis*) ; la proportion des *differentiae* de type synonymique est plus élevée dans le *Servius Danielis* que dans le Commentaire de Servius. A. Setaioli, qui relève un grand nombre de scholies concernant des questions philosophiques dans le Commentaire de Servius, s'intéresse plus particulièrement aux interprétations stoïciennes et épicuriennes. F. Comparelli étudie cinq passages du Commentaire où se révèle la présence de la littérature orphique. L. Cadili retrace l'histoire des commentaires aux *Géorgiques* conservés dans les *Scholia Bernensia*. Cl. Baschera se proposant d'expliquer les relations entre les *Scholia Vergilii Veronensia* et le Servius Danielis (en rappelant les controverses concernant les origines du *Servius auctus*) formule l'hypothèse d'une source commune. R. Scarcia consacre son étude à ce qui rapproche Servius et Isidore de Séville ; il examine divers exemples pouvant suggérer que les *Origines* d'Isidore constituent en quelque sorte un autre *Servius auctus*. G. Ramires pose la question de savoir quel texte de Servius lisaient les humanistes et s'intéresse plus spécialement aux manuscrits utilisés par Guarino da Verona pour son édition de Servius. G. Vogt-Spira étudie, à propos des transpositions d'épisodes homériques dans l'*Énéide*, la façon dont Servius traite la question de l'*imitatio* chez Virgile.

Les sujets des contributions réunies dans ce riche et très intéressant recueil sont très variés, mais, comme l'indiquent les deux éditeurs en commentant le titre « stratificazioni esegetiche » dans leur Préface, les diverses études du volume ont pour caractère commun de faire apparaître la complexité de la tradition qui s'est accumulée dans les Commentaires de Servius.

Claude Moussy.

Lucio Cristante e Ireneo Filip (éd.), *Atti del III convegno Il calamo della memoria. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità* : Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2008, vii-377 pages.

Tout comme le précédent volume de la série *Il calamo della memoria*, dont nous avons rendu compte dans la *R.E.L.* (85, 2007, p. 362-365), cet ouvrage collectif présente, après plusieurs articles sur des sujets variés dont on comprend mal le lien avec le reste de l'ouvrage, une quinzaine d'études consacrées à la littérature latine tardive. Ces dernières correspondent aux Actes d'une rencontre scientifique tenue à Trieste en avril 2008, dont la publication a donc été préparée très rapidement. Derrière l'élégance du titre retenu pour l'ouvrage, le lecteur peine un peu à trouver des ferments d'unité. Mises bout à bout, des analyses variées, au demeurant souvent très suggestives en elles-mêmes, ne sauraient décrire des tendances esthétiques globales. Significativement, la table des matières ne présente aucun regroupement ou classement par sections ou sous-sections pour ordonner la matière qui, finalement, s'enchaîne de façon linéaire. La présentation d'ensemble est soignée et le lecteur guidé par la présence d'une bibliographie sélective à la fin de chaque article et d'*indices* en fin de volume. À quelques notables exceptions près (notamment les contributions de Marisa Squillante et de Fabrizio Bordone), on constate — là aussi, comme dans le précédent volume — que les auteurs ne mettent que peu de zèle à citer des travaux français ! S'il n'est pas question, dans le cadre de la présente recension, de passer en revue toutes les contributions de façon détaillée, on notera néanmoins qu'elles auraient pu être regroupées autour de plusieurs axes. Certains contributeurs (Giancarlo Mazzoli, Fabrizio Bordone, Paola Paolucci,

Alessandro Franzoi) présentent ainsi des réflexions sur la poésie latine tardive (Venance Fortunat, Paulin de Nole, l'Anthologie latine et Sidoine Apollinaire), souvent dans la perspective de la réception des classiques. En outre, d'autres auteurs consacrent leur étude à la grammaire tardo-antique et à la pratique du commentaire érudit : Massimo Gioseffi (sur le commentaire du Ps-Probus au livre IV des *Géorgiques*), Luigi Pirovano (dans un bel article, qui présente un état de la question récent, sur les *progymnasmata* chez Tiberius Donat) et Luca Mondin (avec une contribution très fouillée sur Phocas et la préface de l'*Ars de nomine et uerbo*). On distingue enfin des approches thématiques (Marisa Squillante, avec une étude suggestive sur la figure de Damoclès dans plusieurs *exempla* tardo-antiques) ou philologiques et exégétiques (Giovanni Ravenna, à propos d'Augustin, *Ciu.*, 6, 5, et Claudio Marangoni, à propos de Martianus Capella, 2, 132). Par leur richesse et leur variété, ces articles prouvent la vivacité des études tardo-antiques en Italie.

Benjamin Goldlust.

Michele Cutino, *L'*Alethia *di Claudio Mario Vittorio. La parafrasi biblica come forma di espressione teologica*, « Studia Ephemeridis Augustinianum » 113 : Roma, Institutum Patristicum Augustinianum, 2009, 260 pages, 3 index.

C'est toujours avec étonnement que l'on constate l'intérêt subit que peuvent éveiller, chez des savants qui ne se sont pas concertés, des œuvres que l'on pouvait croire à peu près oubliées : ainsi l'*Alethia* de Claudius Marius Victor(ius) vient-elle de susciter deux toutes récentes monographies en italien, celle d'U. Martorelli, issue d'une thèse de doctorat (Redeat uerum. *Studi sulla tecnica poetica di M. Cl. Vit.*, Stuttgart, Steiner, 2008, 240 pages, dont il est ici rendu compte également), et celle de M. Cutino, parue un an plus tard, qui n'a pu tenir compte de cette première étude. Un heureux hasard a cependant fait que les deux ouvrages, de volume comparable, sont plus complémentaires que concurrents, comme le suggèrent leurs sous-titres, U. M. s'attachant davantage, pour schématiser, aux techniques d'écriture, et M. C. à la portée théologique de cette épopée biblique du v^e^ siècle, datable d'avant 450 — une période dont maints travaux de M. C. montrent qu'il connaît fort bien la poésie.

La première partie du livre étudie « structure, signification et contexte historique et théologique de l'*Alethia* » en quelque 90 pages et quatre chapitres, en partant très heureusement de la *precatio* introductive du poème, commentée en 1955 par P. F. Hovingh, et de ses indications programmatiques. Sa structure est pertinemment référée à l'hymne philosophique à la façon de Cléanthe (ou de Tiberianus en latin) — et l'on signalera à ce propos la richesse des Actes du Colloque de Strasbourg sur *L'hymne antique et son public*, édités par Y. Lehmann en 2007 — ; mais ce modèle est ici bien sûr christianisé, dans le cadre d'un projet pédagogique et scolaire, avec une dette assez marquée envers Ausone et Paulin de Nole. Est ensuite étudiée « la *vérité* du poème et son articulation », car l'œuvre est fondée sur « la dichotomie entre sagesse biblique et erreurs profanes » (p. 37), elle-même liée à son intention pédagogique. On aurait donc là une sorte de « rétorsion » de l'*Alethês logos* de Celse, en trois temps : création du monde ; décadence de l'humanité ; le monothéisme d'Abraham, qui préfigure le salut donné par le Christ — ce que la probable extension originelle du poème eût mieux encore montré. Le chapitre suivant s'intéresse à l'ancrage théologique de l'œuvre, tel qu'il se manifeste à travers les prises de positions de l'auteur, dans l'arétalogie de

l'ouverture ou encore dans des passages divers. Ici comme ailleurs sont systématiquement exploités les textes parallèles, par exemple ceux de Prudence au sujet de l'origine du péché ; des notes très développées montrent une connaissance intime de la bibliographie spécifique à chaque auteur. Le poète critique la notion profane de progrès, pour souligner la totale dépendance de l'homme envers Dieu, mais non sans des capacités qui lui permettent d'orienter correctement son agir ; l'importance capitale de la miséricorde divine est également mise en valeur. Enfin, le ch. 4 situe l'*Alethia* par rapport aux polémiques post-pélagiennes en Provence, un domaine que connaît bien M. C. par ses travaux sur Prosper et le pseudo-Prosper, ici longuement examinés avant d'en revenir à Victor(ius) lui-même, qui chercherait à concilier les positions provençales et augustiniennes — en quoi Gennade a vu la marque d'un rhéteur plus que d'un théologien. Cela permet aussi de resserrer la datation du poème entre 435 et 450.

La seconde partie du livre étudie, quant à elle, les « modalités de composition et la typologie textuelle de l'œuvre », en quatre chapitres encore, mais en 120 pages environ cette fois. Les trois premiers chapitres épousent les trois phases de la narration (voir ci-dessus), le premier étant consacré à « la narration " littérale " des *primordia mundi* », dans le cadre d'une polémique contre les prétentions rationalistes de la sagesse profane ; les souvenirs de Lucrèce n'en sont pas absents, mais la démarche est proche, par son respect du texte biblique, du *De Genesi ad litteram* d'Augustin — sinon de l'*Heptateuchus* de Cyprianus Gallus, où l'adhérence au texte est cependant plus étroite, alors que Victor(ius) introduit des commentaires (on pensera à la notion d'épopée « secondaire » chère à feu R. Herzog). M. C. se livre à un examen attentif et neuf des v. 1, 144-146, sur la technique de la paraphrase, et de l'application de la théorie dans le détail, en recourant à différentes versions de la Bible latine et aux explications des Pères ; il étudie les omissions et transpositions, ou encore l'*amplificatio* de la *lexis*, par exemple à propos de la description du Paradis en 1, 225 sqq. (on signalera d'ailleurs à ce sujet la grande réussite des p. 129 sqq.). — Le ch. 2, intitulé « la décadence des *mores* chez les hommes. Entre vérité biblique et licence poétique », porte sur le livre 2 et les 326 premiers vers du livre 3. M. C. examine d'abord le proème du livre 2, où le poète demande le droit de mêler la fiction à la vérité, requête assez surprenante dans le contexte de l'épopée biblique, et du reste sans équivalent ailleurs, mais plus aisée à comprendre à la lumière de passages de Paulin de Nole et même d'Horace. Sont ensuite étudiées, avec la même attention minutieuse à des parallèles jamais forcés, les digressions de la seconde partie de l'œuvre, avec par exemple la réécriture de Lucrèce ou l'influence de Cassien, puis « les coutumes humaines et la condition mortelle dans la réécriture de la Bible ». La profonde connaissance de l'arrière-plan philonien et patristique, attestée par les notes, impressionne vivement le lecteur au fil de ce parcours du texte, qui pallie l'absence actuelle d'un commentaire continu (mais que l'on se rassure : l'infatigable M. C. a bien l'intention d'y pourvoir prochainement !). Les apparentes digressions du poète peuvent ainsi se rattacher à une visée théologique bien réelle. — Puis le ch. 3 s'attache à « l'épopée mystique du retour de la vérité », celui d'Abraham au culte du vrai Dieu à partir de 3, 326 sqq., avec une paraphrase plus synthétique du texte biblique ; l'héroïsation épique d'Abraham (batailles, songes) amène le poète à mettre en sourdine tels épisodes moins édifiants. On aimerait cependant une réflexion sur le fait d'avoir, dans la composition, situé la coupure au milieu du livre 3 plutôt qu'à la fin du livre 2. Enfin, le ch. 4 étudie « le rôle de l'*Alethia* dans le genre paraphrastique », en dégageant son originalité dans l'*aemulatio* et la part du didactique à côté de l'épique, dans cette œuvre apologétique et scolaire destinée à l'*enarratio* magistrale, et en situant le poème parmi les réalisations qui l'ont précédé et suivi dans le

même genre littéraire (le contraste est ainsi souligné avec les déclarations programmatiques d'Avitus). Les trois pages de conclusion générale (p. 223-225) sont un modèle de netteté dans leur recherche de la brièveté. Suivent une riche bibliographie plurilingue (et quasiment exhaustive) de 11 pages, qui a cependant le tort, du moins au regard des habitudes françaises, de ne pas distinguer entre sources antiques et études modernes, et trois index (citations bibliques ; auteurs antiques ; auteurs modernes) avant la table des matières. Voilà donc un excellent moyen de redécouvrir un texte méconnu dans son cadre spirituel, en attendant que le zèle et la science de M. C. nous permettent de le lire dans une nouvelle édition, traduite et commentée.

Vincent Zarini.

Ugo Martorelli, Redeat verum. *Studi sulla tecnica poetica dell'*Alethia *di Mario Claudio Vittorio* (Palingenesia 93) : Stuttgart, F. Steiner Verlag, 2008, 240 pages.

Parmi tous les poèmes qui font partie d'un genre nouveau propre à la poésie latine tardive, et classé par les critiques sous les dénominations différentes d'« épopée biblique », « poésie biblique » et « paraphrase biblique », l'*Alethia* du rhéteur marseillais Claudius Marius Victorius (deuxième quart du v^{e} siècle), une œuvre en trois livres qui a des caractéristiques singulières, était sans doute, il y a quelque temps, celle à laquelle on avait consacré le moins d'attention : en effet, l'étude la plus complète sur celle-ci était une dissertation de H.H. Homey (*Studien zur* Alethia *des Claudius Marius Victor*, Bonn, 1972), trop axée cependant sur une lecture philosophique, et souvent peu attentive sur le plan de l'analyse formelle. Cependant, au cours des années 2006-2008, l'intérêt pour cette œuvre a connu un nouvel essor, surtout dans le milieu italien : en 2006, dans la *Collana di Testi Patristici* par les soins de l'éditeur romain Città Nuova, S. Papini a publié la traduction italienne du poème (= vol. 189) ; puis, le 3-5 mai 2007, à l'occasion du XXXVI^{e} colloque international sur le christianisme ancien organisé à Rome par l'Augustinianum sur les « Motivi e forme della poesia cristiana antica. Tra Scrittura e tradizione classica », et dans la perspective d'un travail complet sur cette œuvre, j'ai présenté un premier essai d'interprétation du poème, dans l'article « Struttura, significato e modalità parafrastiche dell'*Alethia* di Claudio Mario Vittorio » (Rome, 2008, pp. 455-485). Le regain d'intérêt pour cette œuvre n'a pas manqué d'analyses partielles : j'y ai contribué personnellement avec deux études, l'une, publiée dans *Hórmos* 9 (2007), pp. 93-104, sur l'interprétation des vv. 519-544 du troisième livre, relatifs à l'épisode du rêve d'Abraham (*Gen*. 15, 12-16), l'autre qui est une note textuelle sur *Aleth*. 2, 314-318 consacrée au meurtre de Caïn, publié dans *Revue des Études Augustiniennes* 54, 2008, pp. 285-294. En même temps, I. D'Auria, qui, au cours de sa thèse de doctorat à Naples (fin prévue 2009) sous la direction de A.V. Nazzaro, commente la *Precatio* et le premier livre de cette œuvre, a publié l'étude « Il giudizio divino (Gn 3, 10-19) nella riscrittura esametrica di Claudio Mario Vittorio (*Alethia* 1, 471-519) », dans *Vetera Christianorum* 44 (2007), pp. 33-57. Enfin, vers la fin de 2008 a été publiée l'étude de U. Martorelli, Redeat verum. *Studi sulla tecnica poetica dell'Alethia di Claudio Mario Vittorio*, par les soins de F. Steiner Verlag, Stuttgart, qui est en grande partie le fruit de sa thèse de doctorat, « Tecnica poetica e parafrasi biblica tra V e VI secolo : l'*Alethia* di Claudio Mario Vittorio e l'*Historia Apostolica* di Aratore », soutenue en juillet 2006 à Bari.

La contiguïté chronologique des tous ces travaux a bien évidemment empêché Martorelli, comme il le précise lui même dans son livre (p. 11), de tenir compte de ses prédécesseurs, et moi même de lire son étude lorsque j'ai publié au début de 2009 dans la collection *Studia Ephemeridis Augustinianum* mon essai d'ensemble sur ce poème, *L'*Alethia *di Claudio Mario Vittorio. La parafrasi biblica come forma di espressione teologica*. Par ailleurs cette abondance inhabituelle des travaux n'a pas produit des doublets, mais au contraire, en présentant une approche tout à fait différente, a permis plutôt de mettre justement en valeur l'œuvre de Victorius.

Martorelli clarifie bien sa perspective méthodologique dans son introduction (p. 11) : il donne la priorité à l'examen des mécanismes formels dans lesquels Victorius réalise son discours poétique, pour parvenir à une évaluation plus précise des caractères littéraires de ce poème, tandis que l'analyse de la structure de la composition, des déclarations programmatiques et du contenu en général est pour l'essentiel reléguée au second plan. C'est une donnée qui ressort de la distribution même de la matière du livre : cette étude est principalement constituée d'un examen attentif des différentes modalités selon lesquelles l'hypotexte biblique est paraphrasé par le recours à des techniques d'abréviation, d'amplification ou d'autre type (pp. 31-103), examen dans lequel l'auteur a inséré les notes de son commentaire exégétique (pp. 104-160) et les digressions (pp. 161-185). La perspective de Martorelli est donc en substance la même que celle qui fut inaugurée par l'étude bien connue de M. Roberts, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool 1985. On peut souvent apprécier, sous cet aspect, la finesse de l'interprétation du savant italien concernant de nombreux passages (voir, en particulier, l'analyse de 3, 555-583 relatif à Agar et Ismaël, Gen. 16, en tant qu'exemple de paraphrase synthétique — pp. 61-66 —, ou celle des digressions, qui atteste aussi l'érudition du savant et sa recherche minutieuse des sources) et la richesse de la notation qui l'accompagne. Ainsi le travail de Martorelli se révèle sans doute très utile dans l'optique d'un commentaire linéaire qu'on attend déjà depuis longtemps après les premiers essais de Homey. Cependant, on peut regretter que l'analyse de ces modalités ne soit jamais comparée avec celles des autres paraphrases de la Genèse, c'est-à-dire l'*Heptateuchos* du Ps.-Cyprien et le *De historiae spiritalis gestis*, alors que dans les travaux sur la poésie biblique, la méthode de l'analyse comparative est employée habituellement et avec grand succès (je pense surtout aux études de A. V. Nazzaro). C'est pourquoi ne ressortent pas de manière adéquate ni les caractéristiques propres à la réécriture de Victorius, ni leur place dans le développement de ce genre de compositions, qui passent progressivement, au cours du IV^e^-VI^e^ siècle, d'une paraphrase essentiellement imitative (Juvencus et le Ps.-Cyprien) à une paraphrase exégétique (Sedulius, Avitus et Arator) : dans ce passage Victorius joue justement un rôle central, et pas seulement sur le plan chronologique. En outre le lecteur aurait pu mieux se mesurer à un poème écrit dans une langue très difficile et obscure si l'auteur avait ajouté à son analyse critique du texte une traduction systématique — la sienne ou celle de Papini, qui était à disposition depuis 2006, même si elle présente des limites dues à une intelligence imparfaite du texte. Enfin, en ce qui concerne l'hypotexte biblique dont Victorius tient compte, Martorelli pense d'après l'analyse de quelques passages peu significatifs (pp. 97-103 et n. 183) que, bien qu'il s'agisse de références possibles tout à fait génériques (part. p. 103), on n'a pas d'arguments suffisants pour soutenir que Victorius ait eu recours à la Vulgate : en effet il est hors de doute que, quoiqu'il suive fondamentalement la *Vetus Latina*, en particulier l'*Itala* (comme l'on peut déduire, par exemple, de I, 95 = *Gen.* 1, 11 et I, 339 = *Gen.* 2, 19), le poète connaît aussi la version hiéronymienne, dont en I, 187-188 = *Gen.* 2,

2-3, II, 281-300 = *Gen.* 4, 12 et III, 521 = *Gen.* 15, 12 j'ai trouvé des traces sûres qui, à mon avis, seront ultérieurement approfondies à travers un commentaire systématique du poème. Par ailleurs, dans toutes ces occurrences, Victorius fait interagir entre elles les deux versions pour caractériser de façon personnelle sa réécriture de l'hypotexte biblique.

Mais surtout il me semble que la limite majeure de l'étude de MARTORELLI consiste justement dans le fait qu'il ne met pas en rapport les observations analytiques avec une interprétation globale du texte, ce qui par conséquent, sous cet aspect, n'apporte pas de nouveauté substantielle par rapport à ce que les autres critiques, jusqu'à HOMEY, avaient observé. En effet, les indications programmatiques (pp. 20-30) sont à peine examinées : à ce propos, on peut citer, en tant qu'exemplaire, l'interprétation du préambule du deuxième livre (2, 1-5), un texte complexe où Victorius ne se limite pas, comme le veut MARTORELLI (pp. 28-29), à justifier ses amplifications du texte biblique par des éléments étrangers à lui en se fondant sur la liberté propre à la création poétique, mais où d'une part il théorise (en faisant allusion à quelques passages du *carm.* 20 de Paulin de Nole et de l'*Ars poetica* d'Horace) la possibilité, même dans le genre de la poésie biblique, d'avoir recours aux faussetés de la poésie profane dans l'optique du critère de l'homologie entre le contenu traité et la forme poétique — à partir du deuxième livre, en effet, Victorius va parler de la décadence des mœurs humaines vers le paganisme —, et où d'autre part il justifie ces ajouts à la lumière du principe rhétorique de l'*amplificatio*, qui répond au critère de l'*aemulatio* que, selon l'esthétique ancienne, on doit toujours suivre dans l'imitation d'un modèle (en ce cas, le texte biblique). En outre nous ne trouvons pas dans cet essai une analyse attentive (voir pp. 20-23) des indications, pas seulement programmatiques, qu'on peut tirer de la *Precatio* introductive pour comprendre de façon pleine les finalités et les points principaux à partir desquels le message apologétique et didactique du poème s'articule : en particulier, à ce propos, on regrette le fait que l'auteur ne fasse pas référence aux allusions intertextuelles au *Protrepticus ad nepotem suum* d'Ausone par lesquelles est remarquée aux vv. 104-105 l'indubitable finalité didactique du poème, adressé aux *pueri*. Enfin, l'évidente signification théologique de l'*Alethia* n'est pas approfondie, mais seulement présentée dans un *excursus* (pp. 129-138) : cette signification, en revanche, interagit en profondeur avec la forme apologétique et didactique et avec les modalités de réécriture. Par là nous touchons une question critique très importante dans l'approche de cette typologie textuelle, sur laquelle, dans mon essai sur l'*Alethia* j'ai pris une nette position, que j' approfondirai ensuite dans mes études sur cette matière : il s'agit de la difficulté de parvenir à une interprétation satisfaisante de ces poèmes, si l'on sépare l'étude des aspects formels de ces compositions par rapport à la tradition rhétorique de l'Antiquité, comme l'a fait M. ROBERTS, et l'étude de leur signification théologique et exégétique, sur laquelle a porté l'attention D.J. NODES surtout dans son essai *Doctrine and Exegesis in Biblical Latin Poetry*, Leeds 1993. Dans les cas de poèmes du v^e^ siècle, c'est-à-dire l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius, le *Carmen Paschale* de Sedulius, le *De spiritalis historiae gestis* d'Avitus et l'*Historia apostolica* d'Arator, ces deux perspectives, bien représentées respectivement par ces deux critiques, doivent être nécessairement réunies parce que le message théologique que l'auteur veut communiquer aux lecteurs plus savants par sa réécriture du texte biblique conditionne soit l'approche exégétique soit les modalités de la paraphrase.

En revanche, je suis tout à fait d'accord avec ce que MARTORELLI affirme sur le genre littéraire dans lequel l'*Alethia* s'insère (pp. 192-210) : en effet, il souligne bien comment Victorius conçoit son œuvre en tant que *summa* qui doit fournir aux jeunes lecteurs un exemplaire chrétien de toutes les possibilités expressives de

l'épopée et du poème didactique. Enfin, on regrettera quelques fausses notes dans l'essai d'un jeune latiniste incontestablement compétent : par exemple, à la p. 24 l'auteur parle à propos de *reseret* au v. 111 de la *Praefatio* d'un subjontif imparfait avec valeur potentielle ; en ce qui concerne le nom de l'auteur, aux pp. 12-13 et n. 5, Martorelli se réfère à la forme *Marius Claudius Victorius* en donnant l'impression au lecteur de la trouver dans la tradition manuscrite, où nous trouvons au contraire *Claudius Marius Victorius* ou *Victor*, et en général, il aurait été mieux de préciser pourquoi dans le livre — et pas de manière toujours cohérente — on a préféré la forme *Marius Claudius Victorius* à celle de *Claudius Marius Victorius* généralement suivie par les critiques.

Michele Cutino.

Philosophie.

E. A. Schmidt, Clinamen. *Eine Studie zum dynamischen Atomismus der Antike*, *Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, *Band* 42 : Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 2007, 204 pages.

E. Schmidt aborde dans cet ouvrage une question aussi délicate que déterminante dans la tradition atomiste et, plus généralement, dans la philosophie antique, à savoir la théorie épicurienne de la déclinaison (παρέγκλισις ou *clinamen*), selon laquelle les atomes peuvent parfois dévier spontanément de leur trajectoire.

Cette étude représente l'aboutissement d'une réflexion de longue haleine qui trouve son origine dans un séminaire sur le temps lucrétien et dans un colloque sur le mouvement épicurien, tenus à l'université de Heidelberg en 1973 et 1975. Mais c'est le double hommage rendu à A. Einstein et à F. Schiller au cours de l'année 2005 qui en déclencha la rédaction. Aussi E. Schmidt se réfère-t-il conjointement au physicien et au poète pour justifier l'orientation de ses travaux. A. Einstein, qui avait préfacé la traduction du *De rerum natura* publiée par H. Diels en 1923, voyait en effet en Lucrèce le pourfendeur du déterminisme mécaniste prôné par les premiers philosophes atomistes. Quant à F. Schiller, il s'était intéressé, dans ses dissertations médicales de jeunesse, aux rapports entre esprit et matière dans une perspective à la fois physiologique et philosophique. S'inscrivant dans la continuité de ces réflexions, E. Schmidt se propose d'étudier la physique atomiste et la conception épicurienne de la liberté humaine en référence à la notion d' « atomisme dynamique » reprise à E. Bignone (cf. « La dottrina epicurea del 'clinamen' »). Il s'agit à partir du *clinamen*, conçu comme principe de spontanéité atomique, de s'interroger sur : 1°) l'originalité de la physique épicurienne par rapport à l'atomisme démocritéen ; 2°) la fonction de la déclinaison dans le système épicurien ; 3°) la conception épicurienne du libre-arbitre ; 4°) le lien entre l'hymne à Vénus, sur lequel s'ouvre le *De rerum natura*, et l'atomisme épicurien.

Pour ce faire, E. Schmidt se fonde sur une analyse détaillée des vers lucrétiens consacrés à la déclinaison, qui constitue l'objet du second chapitre (« Die Darstellung der Lehre bei Lukrez : *De rerum natura* 2,216-213, p. 29-49). Cette relecture de Lucrèce permet de rappeler le caractère indispensable du *clinamen* au sein du système épicurien. Puisque les atomes sont, en vertu de leur poids, soumis à un mouvement de chute vertical et uniforme, ils ne pourront jamais se rencontrer pour former les agrégats qui constituent le monde s'ils ne dévient un tant soit peu de leur